

Cool memories

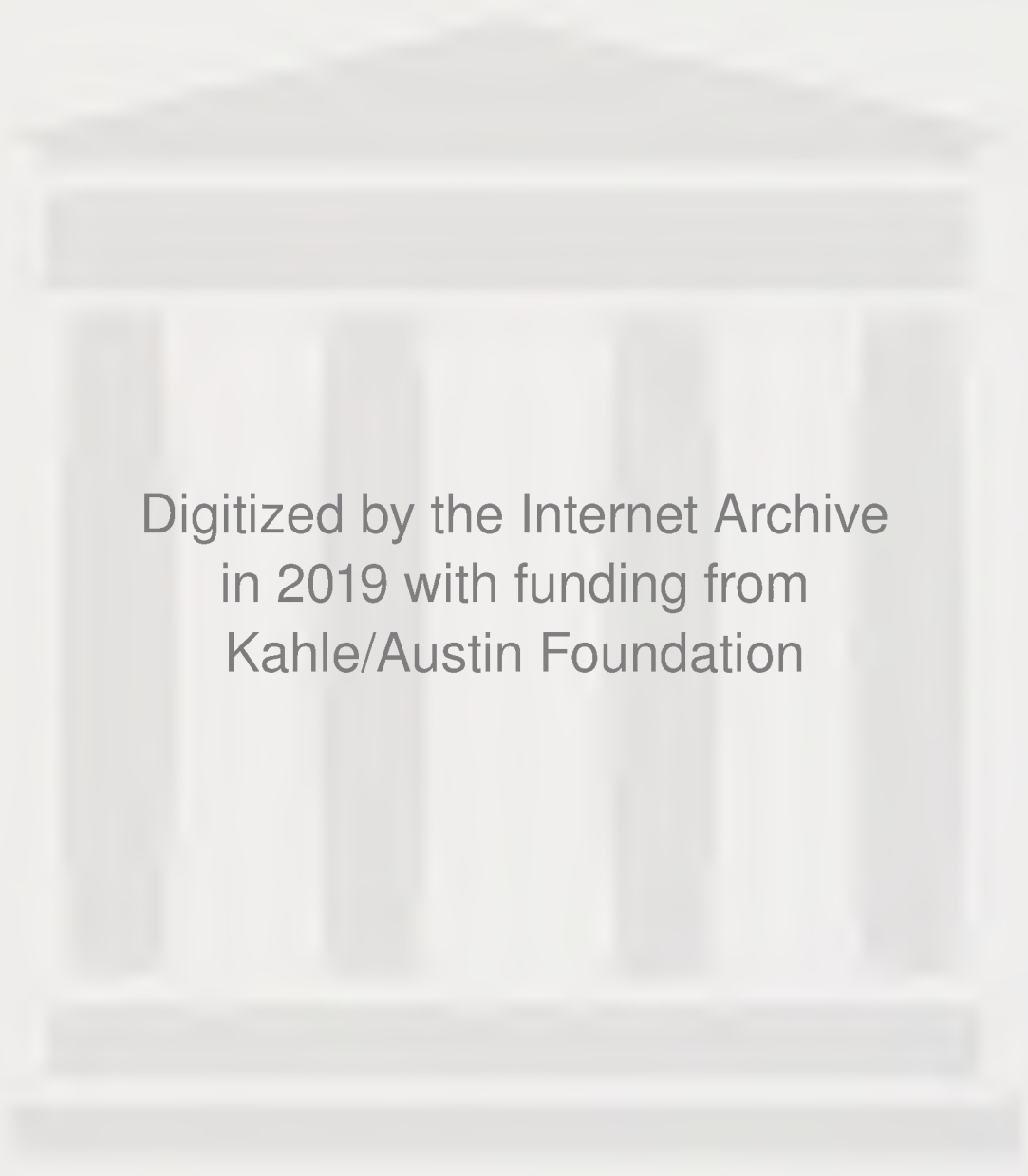
1980-1985

Jean Baudrillard

Galilée



COLLECTION DÉBATS
DIRIGÉE PAR MICHEL DELORME



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/coolmemories0001baud>

Cool Memories

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

OUBLIER FOUCAULT, 1977.
L'EFFET BEAUBOURG, 1977.
L'ANGE DE STUC, 1978.
DE LA SÉDUCTION, 1979.
SIMULACRES ET SIMULATION, 1981.
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, 1985.
L'AUTRE PAR LUI-MÊME, *HABILITATION*, 1987.
COOL MEMORIES, 1987.
COOL MEMORIES II, 1990.
LA TRANSPARENCE DU MAL, 1990.
LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU, 1991.
L'ILLUSION DE LA FIN, 1992.
LE CRIME PARFAIT, 1995.
FRAGMENTS, *COOL MEMORIES III*, 1995.
ÉCRAN TOTAL, 1997.

Chez d'autres éditeurs

LE SYSTÈME DES OBJETS, Gallimard, 1968.
LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, Denoël, 1970.
POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SIGNE, Gallimard, 1972.
L'ÉCHANGE SYMBOLIQUE ET LA MORT, Gallimard, 1976.
À L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES, Denoël, 1978.
LE PC OU LES PARADIS ARTIFICIELS DU POLITIQUE, Cahiers d'Utopie, 1978.
LES STRATÉGIES FATALES, Grasset, 1983.
LA GAUCHE DIVINE, Grasset, 1985.
AMÉRIQUE, Grasset, 1986.
FIGURES DE L'ALTÉRITÉ, avec Marc Guillaume, Descartes et Cie, 1994.
LE PAROXYSTE INDIFFÉRENT, entretiens avec Philippe Petit, Grasset, 1997.

Jean Baudrillard

Cool Memories

1980-1985

Thomas J. Bata Library
TRENT UNIVERSITY
PETERBOROUGH, ONTARIO

Galilée

© 1987, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de
l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 2-7186-0316-X ISSN 0152-3678

Octobre 1980

The first day of the rest of your life.

Le choc primal de l'éblouissement des déserts et de la Californie est passé, et pourtant – y a-t-il raisonnablement quelque chose de plus beau au monde? Ce n'est pas vraisemblable. Il faut donc penser que j'ai rencontré, once in my life, l'endroit le plus beau que je verrai jamais. Il est tout aussi raisonnable de penser que j'ai rencontré la femme dont la beauté m'a le plus frappé, celle dont la perte m'a le plus blessé. Une deuxième éventualité du même ordre est invraisemblable – de toute façon la fraîcheur, l'ingénuité de l'événement seraient perdues. Il est tout aussi vraisemblable de penser que j'ai écrit le ou les deux livres les meilleurs que j'écrirai jamais. C'est fait, c'est comme ça, et il est tout à fait improbable qu'une illumination seconde altère ce fait irréversible.

C'est ici que commence le reste de la vie.

Mais le reste est ce qui vous est donné par surcroît, et il y a un charme et une liberté particulière à laisser se dérouler n'importe quoi avec la grâce, ou l'ennui, d'un destin ultérieur.

Il est toujours possible de se dire que ce n'est pas demain, mais après-demain qui est le premier jour du reste de la vie, ni ce visage ni ce paysage, mais juste celui d'après. C'est ainsi que la treizième est encore la première, et c'est toujours la seule.

L'ordre du monde a toujours raison – tel est le jugement de Dieu. Car Dieu est parti, mais il a laissé son jugement, comme le chat de Chester laisse derrière lui son sourire.

La mélancolie est d'une affectation égale à celle de la joie de vivre – qui est heureux de vivre? les êtres comme les choses sont naturellement prostrés, et n'apparaissent heureux que par un effort surhumain, où il entre justement une grande affectation, mais celle-ci s'accorde mieux à l'involution des choses.

Il y a une nostalgie de la dialectique, par exemple chez Benjamin et Adorno. La dialectique la plus subtile finit toujours dans la nostalgie. Par contre et plus profondément (chez Benjamin et Adorno eux-mêmes), il y a une *mélancolie* du système, incurable celle-là et invulnérable à la dialectique. C'est elle qui prend aujourd'hui le dessus à travers les formes ironiquement transparentes.

La vérité est ce dont il faut se débarrasser au plus vite et la refiler à quelqu'un d'autre. Comme la maladie, c'est la seule façon d'en guérir. Celui qui garde en main la vérité a perdu.

De toute façon nous sommes voués au coma social, au coma politique, au coma historique. Nous sommes voués à la disparition anesthésique, au fading sous anesthésie. Alors, autant se sentir mourir, dans les convulsions mêmes du terrorisme, que de disparaître comme des ectoplasmes que personne même, immunisé, n'aura envie plus tard d'évoquer pour se faire peur.

On ne sait jamais par quoi on est séduit. Ce dont on est sûr, c'est que ceci vous était destiné. Il n'y a pas de sentiment qui entraîne avec lui une telle évidence. Quelque chose vous est dédié, d'un seul trait, sans appel – il vous est offert d'effacer l'abominable travail psychologique auquel nous sommes condamnés plus sûrement encore qu'au travail social, et d'entrer vivants dans l'absolution totale.

Au cœur du tournage d'un film porno, l'une des filles subit toutes les figures sans changer de visage – blonde avec un tour de cou de velours noir. Son indifférence est séduisante.

Au cœur de l'orgie, un homme murmure à l'oreille de la femme : What are you doing after the orgy?

Ce n'est pas la figure de la séduction qui est mystérieuse, c'est celle du sujet en proie à son propre désir ou à sa propre image.

La mort elle aussi brille par son absence.

Une mobilité merveilleuse, enchanteresse, une promptitude aérienne : le chat.

Toute séduction est féline. C'est comme si les apparences se mettaient à fonctionner toutes seules et à s'enchaîner sans effort.

Félinité des apparences. Rien ne s'y déchaîne, tout s'y enchaîne. Car la félinité n'est que l'enchaînement souverain du corps et du mouvement.

Mieux que les femmes qui jouissent il faut aimer les femmes qui prennent l'air de jouir, mais gardent une sorte de distance et de virginité sous le jeu du plaisir, car elles ont l'obligeance du viol.

La profondeur n'est plus ce qu'elle était. Car si le XIX^e siècle a vu un long travail de destruction des apparences au profit du

sens, il a été suivi, au XX^e, d'un aussi gigantesque travail de destruction du sens... au profit de quoi? Nous ne jouissons plus ni des apparences ni du sens.

Lacan a raison : le langage n'indique pas le sens, il est là à la place du sens. Mais ce qui en résulte, ce ne sont pas des effets de structure, ce sont des effets de séduction. Non pas une loi qui règle le jeu des signifiants, mais une règle qui ordonne le jeu des apparences. Mais peut-être tout cela veut dire la même chose.

Quand les choses atteignent cet apogée où elles s'éclairent et se résolvent d'elles-mêmes, alors elles deviennent tout aussi soudainement inintelligibles et insaisissables.

Il y a des cultures qui n'ont d'imaginaire que de leur origine et aucun imaginaire de leur fin.

Il y en a qui sont obsédées par les deux.

Deux autres cas de figure sont possibles : n'avoir d'imaginaire que de sa fin – la nôtre – n'avoir d'imaginaire ni de l'une ni de l'autre – celle qui vient.

La Révolution, y compris celle du désir, pardonne moins encore à ceux qui la tiennent pour réalisée qu'à ceux qui la combattent. Ainsi ce n'est pas la Révolution qui fera de moi une

femme. C'est d'épouser ici et maintenant, passionnément, la position de la féminité même. Or ceci est impardonnable pour les féministes. Car cette position est plus féminine, de toute la féminité rêvée qu'elle implique, que ne le sera jamais celle des femmes.

Dans la confusion des sexes qui règne entre nous, c'est presque un prodige que d'être du sien (Émile).

Il en est des femmes comme des événements historiques : elles se produisent une première fois dans notre vie comme événement et elles ont droit à une existence seconde comme farce. Événement de la séduction, farce de la psychologie. Événement de la passion, farce du travail de deuil.

Heureusement il en est de même dans l'autre sens. Il t'est sans doute donné la chance d'une existence seconde dans l'esprit de celles que tu as connues, comme farce mélancolique.

A une seule nuance, dans un seul mot chargé de haine inconsciente, on sait que c'est fini. Pourtant il faudra accomplir le parcours jusqu'à la fin, avec toutes les péripéties de l'amour et leurs sinuosités psychologiques. Tout cela n'a d'autre sens que de ramener à l'instant premier, celui de l'éclair de la rupture.

Tel est le pathétique de notre psychologie : tout est là d'abord, dans un seul trait, dans un seul geste, qu'il va falloir

épuiser dans ses conséquences. Mais cette histoire n'y changera rien. Tout cela ne sert qu'à donner aux dieux le spectacle du temps. Et la psychologie n'est qu'une convulsion discursive, quand les choses se font bien avant, sur le mode cursif du trait qui les achève.

La philosophie, la psychologie sont mortes en même temps que l'autre, et le désir de l'autre. Seul brille encore le signe vide de leur concept, dans un ciel voué au simulacre mental et au confort pataphysique de nos métropoles.

Urbino Gubbio Mantoue.

Beauté de ces portes basses ouvrant sur des salles successives, de l'enfilade en abyme d'une rectangularité parfaite. Érotisme violent, dû à la règle géométrique et hiérarchique de cette architecture. Le passage d'une pièce à l'autre, le changement d'espace est érotique. Non sexuel : mais de cette idéalité de la séduction où la différence des sexes apparaît comme une évidence subtile et esthétique de la dualité des choses, une innovation, une surprise, avant que la violence manichéenne du sexe fasse irruption.

Le réel n'est plus aujourd'hui menacé par son double (Rosset) : il est menacé par son idiotie même.

Le *Don* (trop moral, trop chrétien)

La *Dépense* (trop romantique, trop transgressif, trop esthétique)

Le *Désir* (trop énergétique, trop refoulé, trop libérateur)

La *Dettes* (rien ne se rachète – trop religieux)

Toutes les utopies analytico-révolutionnaires tournent autour de ces quatre « concepts », qui se réverbèrent l'un l'autre.

Il y a des hérésies plus paradoxales. La souveraineté (Bataille), la cruauté (Artaud), le simulacre (Klossowski). La séduction.

Beauté du mythe aztèque : c'est par leur mort que les dieux, un à un, donnent naissance à la lumière, aux étoiles, au ciel, à la terre, aux hommes.

Comme les migrations guaraki emportaient le surplus des hommes, dans une exaltation quasi suicidaire, vers les limites océaniques où ils disparaissent, ainsi l'analyse emporte les concepts jusqu'au point limite de leur réversibilité absolue, jusqu'à leur résolution dans la forme océanique d'une métaphore vertigineuse qui les absorbe.

Chaud et doux et subtil : le corps avant l'amour.

Fraîche, douce et ductile : la chair de la séduction.

Mobile et violente et métaphysique : la forme du visage.

Doux et las et subtil : le corps après l'amour.

Ce qui était polaire et axial est devenu orbital et nucléaire
Ce qui était historique et génétique est devenu tactique et
médiatique
Ce qui était perspectif et relationnel est devenu tactile et involutif
Ce qui était final et causal est devenu aléatoire.
Etc., etc...

L'analyse fait partie de l'immense processus de glaciation du sens. La concurrence des théories est tout à fait secondaire en regard de leur coalition dans l'opération de dissection et de transparence. Quoi qu'on analyse et de quelque façon qu'on le fasse, on aide à la précession des formes désertiques et indifférentes.

Heureusement la bêtise demeure le sanctuaire du référent, le refuge indestructible du sens. Malheureusement, même cette bêtise fondamentale n'est plus elle-même qu'un monstre fossile. Celui qui croit au sens périra par le sens, ou bien enseveli sous l'ironie des apparences.

Une fête où chacun amène la personne la plus bête qu'il connaisse. Celui qui produira la plus bête aura gagné. Pari aventureux. Car la bêtise n'est jamais sûre. Il est peu probable qu'un homme intelligent ne dise une sottise dans la soirée, ni qu'un être stupide ne dise une chose sensée, ou simplement garde le silence, reversant ainsi celui qui l'a amené dans le rôle du ridicule.

Celui qui a amené l'autre n'est plus celui qu'on croit. L'intelligence spéculé sur la bêtise, elle oublie que toute qualité à son extrême prend le pas sur n'importe quelle autre. Comme dans le jeu du ciseau, de la feuille et du papier, les cycles ramènent toujours les puissances supérieures en position inférieure. Élevée à la puissance X, la bêtise fait échec à l'intelligence, elle lui fait sa fête justement. Convoquée pour servir de miroir, elle redevient séduisante, et l'intelligence odieuse.

La leucémie, la prolifération des globules blancs aux dépens des globules rouges, est universelle. Comme l'est la blancheur, la neutralisation du spectre des couleurs dans la lumière blanche, la neutralisation des fards, des artifices, des séductions violentes dans l'exténuité de notre culture blanche. L'universalité de cette culture est celle de la couleur du deuil. Si belle quand elle est celle de la neige ou du sel, mortelle quand elle est celle du sang dans la leucémie, de la voix dans l'aphonie, de la terreur dans la déprivation sensorielle – fin des carnations raciales, blancheur de l'opérationnel.

Si nous regardons bien l'essence ambiguë de la technique, alors nous apercevons la constellation, le mouvement stellaire du secret (Heidegger).

Ce n'est plus l'hystérie, ni la schizo ni même la paranoïa qui nous guettent (encore que celle-ci devrait logiquement l'emporter dans les temps qui viennent), mais, à plus ou moins long terme, la mélancolie. Avec son avant-coureuse, l'hypocondrie, cette signalétique dérisoire des corps et des organes surinvestis, éternés, tristes par involution. Tous les systèmes, politiques en particulier, sont virtuellement hypocondriaques : ils gèrent et ingèrent leurs propres organes morts.

L'état opposé à la passion, c'est la convalescence. Nous sommes en état de convalescence sexuelle – chacun veut bien encore séduire, mais il est fatigué d'avance des conséquences sexuelles. Séduire reste la seule intensité vitale, le sexe, lui, fatigue, il n'est qu'une prime de plaisir.

Elle est partie pour Francfort avec un avion différent. Les formes modernes de transit qui créent des chances inouïes les détruisent immédiatement de la même façon. Les media nous informent, les aéroports nous séparent.

Trieste – le nihilisme européen prend ici le charme des vignes d'automne qui plongent dans la mer, sous le vent du sud, des falaises karstiques, à l'horizon desquelles les raffineries de pétrole brillent comme la solution finale. Quelques concepts trop

fluides pour hanter longtemps l'actualité tournent à la crête des vagues, sur la transparence ironique de la mer.

Les mains des femmes sont émouvantes, brûlantes, fragiles. Elles sont symboliquement plus évidentes et plus diaphanes que le sexe. Elles et les cheveux. Se serait-elle coupé les mains pour les offrir à qui lui aurait dit qu'elles étaient plus séduisantes encore que son regard, celle qui lui fit cadeau de ses yeux?

Mains inanimées, translucides, mains de femme jalouses l'une de l'autre.

L'apparence, comme la fraîcheur, est une passion. Il y a une obsession de la vérité, mais une passion de l'apparence. C'est pourquoi elle est un acte cérémonial, ce que n'est jamais l'acte de pensée. Cependant l'intelligence est la forme séduisante de la pensée, comme le secret est la forme séduisante de la vérité.

La passion qui s'attache au mode de production, c'est la jalousie : Dieu jaloux de la réalité, jaloux des apparences, jaloux du sens, jaloux de l'interprétation, gardien jaloux des richesses et de l'échange. Mais ce sont aussi des idées jalouses de leur sens, les femmes jalouses de leur beauté, les victimes jalouses du privilège de l'être, les concepts jaloux les uns des autres.

Rien n'égalera jamais l'obstination cérémonielle des arbres dans leur parure, de la lumière dans son échéance journalière, du vent et de la mort dans leur cycle ininterrompu. Passion méticuleuse du silence. L'idée n'est qu'une filière paradoxale.

Deux formes de rupture : l'une par éloignement, l'autre par l'excès de proximité. Rupture de charge, rupture de charme. Une telle proximité, jour pour jour, tout au long des milliers de kilomètres du désert, peut devenir aussi insupportable qu'un crime. Et ce fut bien en effet quelque chose comme ça.

Quand la neige tombe avec cette lenteur surnaturelle, alors il semble que les raisons de mourir soient plus subtiles que celles de vivre. Mais peut-être celles-ci sont-elles plus nombreuses.

Seules femmes aimées : celles dont le visage se rapproche à l'infini, palpable en des traits de plus en plus distincts, chacun d'eux incitant à une caresse indéfinie, mirage où s'abîme l'émotion sensuelle, dans la contemplation d'un millier de signes purs, le sexe entier résumé dans un effet d'admiration.

Seule théorie séduisante : celle dont les concepts reculent à l'infini, se perdent en des traits de plus en plus extrêmes, chacun d'eux se prêtant à des paradoxes indéfinis, jusqu'au point d'inertie où s'abîme l'émotion conceptuelle, dans la découverte d'un millier de signes purs, et la passion de leur disparition.

Folamour devrait nous rassurer : le clash nucléaire est tellement invraisemblable qu'il faut imaginer un fou pour le déclencher. C'est le signe que notre imagination n'est pas à la mesure de cette éventualité. Ni la réalité d'ailleurs.

Tout a été dit sur la menace nucléaire. Rien n'a jamais eu lieu. « Nos engins sous-marins ont un degré d'invulnérabilité, et notre adversaire le sait, etc. » Rien n'aura jamais lieu. Système d'effroi indifférent. Mais nous sommes vitrifiés par cette destruction virtuelle. Anéantis par le fait que ça n'aura jamais lieu. Ce suspense définitif, c'est notre éternité provisoire.

Si en d'autres temps il fut de bonne stratégie d'accumuler les effets de l'aliénation, aujourd'hui le plus sûr est d'accumuler les effets de l'indifférence. Créer un pôle d'indifférence tel qu'il se produise alentour de puissants processus d'absorption ou de réulsion.

Creuser un abîme où s'engouffreront les énergies inverses à des vitesses différentielles, selon le merveilleux schéma du maelström d'E. Poe.

Ou bien encore : n'être qu'un fantôme holographique, une forme au laser – et qu'il soit d'autant plus facile alors de disparaître sans éveiller l'attention, laissant les autres en proie au réel.

Car rien ne sert de mourir, il faut savoir disparaître.

Même vertige à voir de près les traits d'un visage que les gratte-ciel en contre-plongée. Vertige de l'anamorphose. Beauté des joues ou de lèvres lisses comme un désert, qui n'a d'égale que celle du gratte-ciel vu d'en bas comme une gorge renversée.

La démocratie, c'est la ménopause des sociétés occidentales, la Grande Ménopause du corps social. Et le fascisme est leur démon de midi.

Quand tout involue vers un état second de latence imaginaire, mais qui rêve encore de solutions finales, quand toutes les tensions en nous se résolvent dans un état subliminal, alors il reste encore à trouver le point d'inertie et à tout normaliser par la destruction.

Le vrai satellite artificiel, c'est la masse des monnaies flottantes qui encercle la terre de sa ronde orbitale. La monnaie devenue artefact pur, d'une mobilité sidérale, et d'une convertibilité instantanée, a enfin trouvé sa vraie place, plus extraordinaire que le Stock Exchange : l'orbite où elle se lève et se couche comme un soleil artificiel.

Le Noir, c'est la dérision du Blanc. Merveilleux Amin Dada, qui se fait porter en triomphe par quatre diplomates anglais, qui

se fait recevoir par le pape. Merveilleux Bokassa, mangeant les petits enfants noirs, couvrant de diamants le dignitaire occidental. Jamais comme en Afrique la notion de pouvoir n'aura été ridiculisée de façon plus ubuesque. L'Occident aura fort à faire pour liquider cette génération de despotes simiesques et banalisés, nés du croisement monstrueux de la jungle et des valeurs lumineuses de l'idéologie.

Souvenons-nous des Maîtres-Fous, où les lumpensalariés de la brousse retournaient le soir en forêt mimer, en des transes épileptiques et baveuses, l'employé blanc, le chef blanc d'Abidjan, et même la locomotive! Tous des Bokassa, tous des Amin Dada. Fantastique. Aucun espoir pour ce continent. Tous les Peace Corps s'y enseveliront. Puissance de la dérision, mépris de l'Afrique pour sa propre « authenticité ».

Les hommes politiques, le pouvoir lui-même sont abjects parce qu'ils n'incarnent que la profondeur du mépris que les hommes ont de leur propre vie. Leur abjection est à l'image de celle des dominés, qui trouvent par là même quelque manière de s'en débarrasser. Il faut savoir gré à l'homme politique d'assumer l'abjection du pouvoir, et d'en débarrasser les autres. Celle-ci forcément le tue, mais il se venge en refilant aux autres le cadavre du pouvoir. Cette antique fonction héréditaire n'a jamais été démentie.

On annonce que les États-Unis africains ont constitué une réserve d'ethnologues au cœur de l'Afrique. Ceux-ci sont protégés et maintenus dans des conditions écologiques idéales de survie, nourris à heure fixe comme il est d'usage dans leur pays d'origine. La réserve est interdite à tout Africain que ce soit à titre philanthropique, scientifique ou cannibalique, ceci de peur d'altérer l'équilibre naturel de cette peuplade ou de compromettre sa reproduction, déjà très fragile. Les États africains assurent que tout sera mis en jeu collectivement pour sauver cette ethnie en voie de disparition : l'essentiel est qu'elle soit radicalement coupée du monde. Le premier essai dans cette voie avait été jadis le fait des Tchadiens, que le gouvernement français avait payés très cher pour retenir chez eux une certaine M^{me} Claustre, anthropologue, qu'ils avaient ainsi sauvée de la griffe des Blancs, qui voulaient la vouer à la prostitution scientifique. Ce fait presque accidentel entraîna bientôt une fuite de tous les ethnologues occidentaux dans les réserves africaines, où ils eurent enfin loisir de se vouer à l'observation de la seule ethnie digne de ce nom, la leur. Inversement, à leur approche, toutes les bêtes de la savane s'enfuirent pour se réfugier dans les zoos urbains, et les Africains eux-mêmes se retirèrent dans leurs missions, de peur d'être dévorés par les ethnologues redevenus rapidement cannibales.

Le moment émouvant est celui où une femme enlève ses souliers et rapetisse soudain devant vous. Elle devient merveilleusement minuscule, et son visage change en même temps. Elle inaugure l'intimité dans ce qu'elle a de plus séduisant.

Les différents niveaux de l'atrocité.

Un DC 10 s'écrase en forêt d'Ermenonville. 350 personnes déchiquetées en quelque 12 000 fragments. Cela, d'autres sociétés l'ont fait, avec d'autres moyens, moins accidentels et plus sanguinaires. Notre atrocité à nous, celle qui nous distingue de toutes les autres, c'est d'avoir collecté les morceaux et de les avoir traités sur ordinateur pour restituer l'identité des corps morts. A des fins d'héritage et d'assurance, mais plus que cela : à des fins obsessionnelles de restitution.

Cela, l'usage de la technologie de synthèse pour réparer les dégâts de la technologie mortifère, c'est ce qui nous caractérise. La recollection des écorchés d'Ermenonville est du même ordre que la réfection en laboratoire de la momie de Ramsès II.

Notre atrocité est exactement inverse de celle des siècles antérieurs. Elle est d'effacer le sang et la cruauté par l'objectivité. Atrocité blanche, programmatique, dénuée de sang, équivalente de la torture blanche des cellules de désensorialisation.

Le plus bel exercice physique et mental : la pérégrination dans une ville inconnue, dans une certaine lumière, circulation secrète, virginité des signes pourtant corrompus de la métropole, surprise de l'architecture, fatigue, tous les sens en alerte, le corps allégé par la marche, état second où tous les dispositifs d'intuition fonctionnent très vite. Saisir la ville dans son apparition, avant qu'elle n'entre en scène, laisser flotter les gens, et leur langue,

familière à l'étranger... Puis les repères s'éveillent, le sens se lève, çà et là, fragmentaire. Mais cette apparition elle-même est délicate. Pourtant c'est la fin. La fatigue l'emporte sur l'état second.

Paranoïaque avec le feu
Obsessionnel avec la terre
Schizophrène avec l'eau
Hystérique avec le vent
Toutes les cérémonies mentales ont une forme indivisible.

La velléité n'est plus que le symptôme de la volonté, ce qu'il en reste dans un monde énervé.

Nous ne sommes plus à l'ère de la volonté, mais de la velléité
Nous ne sommes plus à l'ère de l'anomie, mais de l'anomalie
Nous ne sommes plus à l'ère de l'événement, mais de
l'éventualité
Nous ne sommes plus à l'ère de la vertu, mais de la virtualité
Nous ne sommes plus à l'ère de la puissance, mais de la
potentialité
etc., etc.

Absolution de la vitesse – celle du souple rapide ultramoderne, filant à travers les plaines sinistres et fuligineuses du Nord.

Et là, au cœur, une décision suspendue, vitale, impossible à prendre. Toutes les décisions sont d'ailleurs suspendues, toutes les velléités s'accumulent au firmament. Vies diverses en souffrance, celles de femmes contradictoires. Tout cela est insoluble, mais le mouvement félin du train lui donne encore du charme. Les aiguillages sont à notre image, leur cœur démultiplie la tendresse des voies ironiques du ferroviaire.

Dans un monde ultravisible, ultraréal, transparent et opérationnel, il n'est plus que de compter sur l'efficacité silencieuse.

Il n'est rien de plus beau qu'une femme dont le miroir vous sépare, celui de sa propre spéculation hystérique sur le monde, le miroir des caresses qu'elle refuse et dont vous l'accablez mentalement, le miroir du meurtre qu'elle prépare à son insu. Il faut attendre patiemment, toute une éternité, devant ce miroir qui l'enveloppe, auréolée de la lueur argentée du péril. Et un jour le miroir cède, il glisse comme une robe jusqu'à vos pieds, et il ne reste devant vous que la cendre de l'hystérie, les vestiges d'une femme mentalement soumise.

Il y a des yeux qui valent tous les malheurs futurs, il y a des futurs qui valent toutes les vies antérieures, quand celle qui est restée toute la nuit vous fait aussi traverser la ville.

A Freud : celui qui fit du plaisir un principe.

A Lacan : celui qui fit du miroir un stade.

Les écrivains de l'Apocalypse étaient gens méthodiques qui s'envoyaient lettres sur lettres plutôt que d'interroger l'Antéchrist lui-même.

Palerme.

Les gens y conduisent selon le cérémonial cruel de la danse provocatrice, animale, un défi à la limite meurtrière du suicide, mais où l'ellipse du geste sauve la règle du jeu. Les animaux s'affrontent ainsi sans se meurtrir, pour la suprématie. La rhétorique violente du hard driving, mais aussi toute la scénographie de la ville viennent de cette esquive continuelle de la mort.

Sur ce cérémonial archaïque emportant les techniques modernes dans un tourbillon sans fin (à trois heures du matin les voitures roulent encore à une allure démente dans cette géométrie monumentale) veillent depuis six siècles, comme des ancêtres de science-fiction, les ficus gigantesques, palétuviens, antédiluviens, arbres rhizomes tour à tour reptiles, viscères, minéraux tentaculaires, où la sève tourne en rond dans le réseau des branches stalactites qui retournent au sol et s'y enracinent – arbres sans fin, ni animaux ni végétaux, dignes d'une adoration barbare, et de l'enracinement baroque de cette ville dans une culture de mort.

Il y a quelque chose de stupide dans l'événement brut à quoi le destin, s'il existe, ne peut pas ne pas être sensible. Il y a quelque chose de stupide dans l'évidence et dans la vérité dont une ironie supérieure ne peut pas ne pas nous faire grâce. Ainsi tout s'expie dans l'un ou l'autre sens. Et l'oubli ou le deuil ne sont que le laps de temps nécessaire à la réversibilité.

Femme vêtue : obligation de voir, interdit d'y toucher.

Femme dévêtue : obligation de toucher, interdiction de regarder.

Mais ceci est sans doute en train de changer.

L'espace strié de la vie, l'espace lisse de la mélancolie. Plus de projet, ni d'aimer ni d'écrire. Reste celui de vivre, comme un espace superficiel où passent des objets hétéroclites et volages, toutes formes sans lendemain.

On peut faire de belles choses simplement pour s'en débarrasser. Sans orgueil, sans vanité – simplement par expulsion : j'abjure mon inertie par des actes. Ce ne sont que des exorcismes par lesquels je me débarrasse de cette substance lourde de l'existence. Rien de ce qui se fait ainsi ne saurait avoir de conséquence

utile ou mémorable. Il s'agit d'épuiser la vie, le sexe, l'énergie, la mémoire, avant qu'il soit trop tard.

Dans n'importe quelle peine ou plaisir, il y a le vœu secret d'en finir au plus vite, et la satisfaction d'être absous, pour un instant, de l'existence. Plus rapide est la fin, plus longue est l'absolution.

Vision emphatique et petite-bourgeoise : « J'ai fait ce que j'avais à faire, qu'on me pardonne et qu'on me foute la paix. »
Vision caractérielle : « Je suis irresponsable, votre désir ne me touche pas, je peux me passer de vous. »
Vision nostalgique. « La forme rêvée de l'existence est la forme vide, car c'est celle qui peut être traversée à tout instant par un événement imprévisible. »

Toujours vécu avec hommes ou femmes d'une génération plus jeune. Aucun sentiment de différence d'âge. Or, d'un seul coup, les gens que je connais se sont mis à avoir 35/40 ans. Mais au lieu de les sentir plus proches, je me sens séparé d'eux par une génération. La plupart, je pense, échappent à cette altération soudaine de la différence d'âge par projection sur leurs propres enfants.

Toujours cette pensée naïve que la lumière, le feu et la sécheresse ne peuvent qu'entretenir chez les hommes les passions les plus fines, et que jamais les passions lourdes et provinciales

n'eussent dû fleurir ailleurs que dans le Nord et le froid, liées à quelque instinct de conservation. Hélas! il n'en est pas ainsi, et le monde entier, comme dit San Antonio, n'est qu'une sous-préfecture.

Toute vie a deux trajectoires : l'une linéaire et irréversible, celle du vieillissement et de la mort – l'autre, elliptique et réversible, celle d'une révolution des mêmes figures, selon un enchaînement qui ne connaît ni l'enfance, ni la mort, ni l'inconscient, et ne laisse rien derrière elle. Cet enchaînement traverse continuellement l'autre, et il en efface parfois les traces d'un seul coup.

Primaire, sauvage, inculte, irresponsable, paysan, égoïste, inconscient, asocial – sans référence, sans reconnaissance, parjure de toute culture, étranger à tout affect, allergique à toute parenté. Voilà sur quel matériel bestial se bâtit une théorie de la simulation! Sur quelle méconnaissance des jeux du signe et de l'amour se bâtit une théorie de la séduction! Heureusement tout cela procède d'une vie double qui peut avoir la beauté caractérielle de l'écriture.

La souveraineté de l'objet, fondée sur son absence de désir, coïncide avec la disparition de l'affect dans mon existence. Excen-

tricité sans affect, loin des compilations miséricordieuses. Forme sabbatique de la radicalité.

Nouvelle chimère née des formes accouplées d'une nénie et d'un crabe gélasime, vue d'une chaise électrique et déclinant des éphémérides suspectes.

Seuls les yeux, les lèvres, la parole ne peuvent être prostitués, car ce sont les organes de la divination. Le corps lui aussi jadis pouvait se deviner, mais aujourd'hui il n'offre plus à la divination qu'une solution trop facile. Jadis lui aussi était devin, aujourd'hui il n'est plus qu'une forme charnelle de l'offre et de la demande.

Tout ce qu'on peut attendre du temps, c'est sa réversibilité. La vitesse, l'accélération ne sont que le rêve de réversibiliser le temps. On espère qu'en l'accélérant il se mette à tourbillonner, comme un fluide. Il est vrai que le temps linéaire et l'histoire, en se retirant, nous ont laissé l'éphémérité des réseaux et de la mode, ce qui est insupportable. Seuls restent les linéaments d'une péripétie supratemporelle – quelques séquences brèves, quelques moments tournoyants, comme ceux que les physiciens observent chez certaines particules.

Il n'y a qu'une seule façon de voir les choses qui donne la plus haute sensation de les comprendre, c'est une forme parfaitement maîtrisée de délire ou de simulation.

Magic cube : toutes les pensées dans le désordre, comme les facettes du cube, sans jamais parvenir à réunir sur une face toutes celles de la même couleur. Jeu diabolique et vain, beau symbole du patchwork de pensées magnétiques et de commutations où nous vivons, et où il ne nous est posé que des énigmes insolubles ou des problèmes inutiles de synchronie.

La réversibilité n'est guère plus sensible à l'imagination que l'essence du rêve pour qui n'aurait jamais dormi. Nous l'éprouvons pourtant dans cette forme d'électrocution du temps qu'on appelle la prédestination. Les signes qui s'y échangent sont instantanément conducteurs, sans avoir à traverser l'épaisseur du temps. Certains fragments de langue remontent le cours de la langue et en percutent d'autres, selon un destin inattendu, leur seul destin de mots, selon la prédestination du langage, dans le trait d'esprit, éclatante réversibilité des termes de la langue.

Chaque femme est exceptionnelle, fragile, inéluctable, immorale, lumineuse, insatiable. Mais tout ceci, et qu'elle soit belle ou laide, elle ne l'est jamais sans détour, justement le détour de

l'apparence inverse, avec laquelle il faut encore s'arranger comme d'un destin quotidien d'une vanité fatale.

Toute la différence entre les sexes est peut-être dans la passion pour l'abstraction formelle, et la possibilité de mourir pour elle, fût-elle incarnée par une femme, plutôt que dans la passion pour un être singulier.

De n'importe quelle femme nous avons déjà rêvé, y compris du miracle qui nous porterait à la jouissance d'être femme, car les femmes ont tout cela, le courage, la passion, la faculté d'aimer, la ruse, alors que chez nous l'imagination ne fait qu'amonceler ingénument l'illusion du courage.

Nous devenons comme les chats, d'un parasitisme narquois, d'une domesticité indifférente. Bien au chaud dans le social, nos passions historiques se sont repliées dans la lueur d'une intimité artificielle et nos yeux mi-clos ne guettent plus que le défilé pacifique des images télévisuelles.

Mourir n'est rien, il faut savoir disparaître.

Mourir relève du hasard biologique, et ce n'est pas une affaire. Disparaître relève d'une plus haute nécessité. Il ne faut pas laisser à la biologie la maîtrise de sa disparition. Disparaître,

c'est passer dans un état énigmatique qui n'est ni la vie ni la mort. Certaines bêtes savent le faire, et les sauvages, qui se soustraient vivants aux yeux des leurs.

Beauté de ce tatouage japonais sur les cuisses des femmes, invisible ordinairement, et qui ne transparaît que dans le moment de l'ivresse et de l'amour. La femme est tatouée des marques objectives de sa servitude (le tatouage est celui des initiales de l'amant). Mais quelle servitude, en revanche, pour l'amant : il est condamné à émouvoir cette femme et à lui donner du plaisir, sinon elle lui refusera ses initiales. Le jeu de la passion devient plus difficile. Et quel enchantement pour l'amant inconnu, mais bien choisi, qui voit transparaître son nom dans l'amour sur le corps de l'amante!

Quand rien ne vous affecte plus, il faut trouver un signe qui tienne lieu de passion.

Quand il n'y a plus d'enjeux, il faut trouver une règle qui tienne lieu de nécessité.

J'ai joué à la passion, j'ai joué à la tendresse

J'ai joué à la rupture, j'ai joué à la tristesse

J'ai fait le maximum dans l'expression de la tristesse, comme auparavant j'avais fait le maximum dans l'apparence de la séduction. Il me semble même parfois que je n'ai jamais fait que

donner l'apparence des idées. Mais c'est bien la seule issue qui nous incombe dans un monde spéculatif sans issue : produire les signes les plus réussis d'une idée.

Ou dans un monde affectif sans issue : produire les signes les plus réussis d'une passion.

Et je gardai sous les paupières le doux hologramme de sa nudité.

Seule la courbure des choses est mémorable, mais elle ne vous apparaît jamais. Il y a véritablement deux formes de spéculation, dont l'une interdit toute forme de mémoire et de signification objective.

Tous les objets, lieux, visages qui font tellement partie de nous qu'ils renforcent notre solitude, et que nous sommes forcés de les aimer, puisqu'ils n'auront pas de successeur. Ils ont involué en nous, nous avons involué en eux : ils ont produit autour de nous l'illusion optique de la quotidienneté. Tout au plus peuvent-ils, comme le miroir, inverser la symétrie de notre vie.

Il y a longtemps que tous les spectacles ont franchi le mur de la stupéfaction. Quoi de plus drôle que ces armées qui, depuis

trente ans, s'entraînent sur place, dans l'espace vide de la guerre? C'est l'exemple parfait de la simulation, le prototype d'une espèce parvenue à la perfection de ses attributs inutiles et rêvant à grands frais de sa destruction virtuelle (tout à fait improbable par ailleurs).

Toutes les mélodies partielles sont dévorées par la basse continue, où une pulsation grandit, celle du cœur, proche de la syncope. Après avoir louché sur leurs sentiments, les gens sont aujourd'hui à l'affût de leurs bruits intérieurs, des bruits de leur corps, comme d'un tam-tam perpétuel sur bande magnétique.

« Vengeance? Vengeance? Rien ne se perd. Tout revient toujours seul, ponctuellement, sans qu'on s'en mêle. La vengeance ne fait qu'embrouiller les choses. » (Canetti.)

Autant pour la passion : l'attraction des êtres et des choses, leur inclination violente et matérielle, est tellement inéluctable que la passion ne fait qu'embrouiller les choses. Et la vérité? Elle-même ne fait que compliquer l'opération de l'esprit.

L'immatérialité des signes m'est étrangère, comme à une race de paysans dont je partage la morale obsessionnelle, la pesanteur, la croyance stupide et ancestrale au réel, en réalité je suis de leur côté.

L'hypothèse de la simulation n'est qu'une position maxi-

maliste. Celle de la séduction n'est qu'une abstraction formelle, c'est le fantôme de la séduction qui m'obsède – pour le reste je n'ai jamais réussi qu'à me laisser séduire. Et c'est bien ainsi : tout cela n'est que passion morale et destructrice.

Ce dont rêve le moine séducteur, c'est d'une tension manichéenne entre le signe et le réel comme de la forme la plus sublime de la morale. Seule de temps en temps, leur conjonction fulgurante et hypothétique... Même alors la beauté de cette résolution violente lui échappe.

La foi, la fureur s'exercent d'abord contre l'impossibilité de croire, contre les signes. Anéantir le monde comme signe pour en faire un objet de croyance.

Les hommes véhéments, les bêtes silencieuses, le ciel gris et lumineux. Pays de fourberie pastorale et de misère. La mer n'y fait pas le même bruit nocturne qu'en Occident, et les fêtes y sont placées sous le signe de la lune – laitance de la lune qui est comme l'idéalité virile et souffrante de l'Islam.

Les bêtes entretiennent le nomadisme au cœur même de la domesticité. Immobiles par milliers sur les dunes ou les pâturages arides, les bêtes ne connaissent pourtant pas de limites, elles ont pour univers l'immensité stérile et patriarcale, ce sont elles qui règlent l'univers des hommes.

Un univers sans espace animal, sans la régularité servile des bêtes, n'est plus jamais le même. Nous ne le connaissons plus en

Europe depuis longtemps. Il faut un espace semi-désertique, sans ligne de propriété ni de démarcation. C'est en quadrillant tous les espaces que nous nous sommes débarrassés du désert et de la servilité hiérarchique, respectueuse de l'inhumain et qui prend ses commandements du côté de l'inhumain, de l'astre ou du dieu animal, des constellations ou de la divinité sans image. Parti grandiose que celui de la divinité sans image : rien de plus opposé à notre iconolâtrie moderne.

Les dieux ne peuvent vivre et se cacher que dans les bêtes, dans la sphère du silence et de l'abrutissement objectif, et non dans la sphère de l'homme, qui est celle de l'abrutissement subjectif, du langage et de la psychologie. Le Dieu-Homme est une absurdité. Un dieu qui rejette le masque ironique de l'inhumain, qui sort de la métaphore bestiale, où il incarnait en silence le principe du mal, pour s'offrir une âme et un visage, revêt en même temps la psychologie hypocrite de l'humain. Les dieux doivent pouvoir aller comme les bêtes d'un pâturage à l'autre. Le partage des terres fut la seule façon de les proscrire.

Elle avait l'haleine lourde des bouches insomnieuses, les lèvres gercées des femmes hystériques, le sexe confus des femmes stériles, et la tristesse, la tristesse inexorable. Que lui aurait-on donné sans confession? Ni Dieu ni le plaisir – la grâce peut-être, la grâce farouche des félins sur la défensive, la grâce rétractile de ses griffes et d'une chair de poule extraordinairement douce sous

les doigts, la grâce d'une ossature fragile et sans défense. Personne ne peut rien pour elle, elle est impossible à protéger, mais sa vulnérabilité tout entière est une caresse, et sa rétractilité est une arme, alors que son corps, tout son corps se fait faible et narquois pour vous séduire.

J'appelle salope la femme capable de se dérober totalement par pure perversité, sans nécessité amoureuse, par la tentation pure de vous glisser entre les doigts. Beaucoup plus que par la prostitution physique et mentale, c'est par cette puissance d'absorption hystérique dans l'absence que les femmes sont des salopes. Et je reconnais et j'admire cette faculté d'échappement qui n'est donnée qu'aux êtres qui ne connaissent pas l'obstacle des jugements de valeur.

Le masculin, lui, est fragilisé par les mécanismes de la représentation. Il n'a pas la faculté de se rétracter aussi soudainement et absolument – il lui faut se déprendre de son image. Tandis que la femme peut par pur réflexe ou stratagème se convertir en absence et surprendre l'homme par là aussi cruellement qu'elle peut l'enchanter par sa présence.

L'histoire de ce bateau construit avec une si grande quantité de fer et d'acier que la boussole de son compas, au lieu d'indiquer le Nord, ne s'oriente que vers sa propre masse. Tournant indéfiniment sur lui-même, il a fini par se perdre dans les glaces fossiles du quaternaire.

La véritable joie de l'écriture est dans la possibilité de sacrifier un chapitre entier pour une seule phrase, une phrase entière pour un seul mot, de tout sacrifier pour un effet artificiel ou une accélération dans le vide.

La seule révolution dans les choses n'est plus aujourd'hui dans leur dépassement dialectique mais dans leur élévation à la puissance X, que ce soit celle du terrorisme, de l'ironie ou de la simulation. Ce n'est plus la dialectique, c'est l'extase qui est en cours. Ainsi le terrorisme est la forme extatique de la violence, l'État est la forme extatique de la société, le porno est la forme extatique du sexe, l'obscène est la forme extatique de la scène, etc. Il semble que les choses aient perdu leur fin, leur détermination critique et ne puissent que se redoubler dans leur forme exacerbée et transparente. Ainsi la guerre pure de Virilio : l'extase de la guerre irréaliste, virtuelle et partout présente. Il n'est pas jusqu'à l'exploration spatiale qui ne soit une mise en abyme de ce monde. Partout le virus de la potentialisation, de la mise en abyme l'emporte, nous emporte vers une extase qui est aussi celle de l'indifférence.

Carnal silence.

La faim tambour voilé du corps dévorant le silence charnel de la nuit sibérienne.

L'émotion d'exister où que ce soit à la verticale des monts de l'Oural. La nuit et son orbite : la nuit elle-même est un objet perdu dans l'espace – mouvement des lèvres circulaires et ronde des bruits fossiles.

Cette ligne imaginaire du Nord au Sud où il suffit d'un pas pour passer de la veille au lendemain sans changer d'heure – pourquoi l'avoir placée au cœur du Pacifique, où seuls les poissons, les bateaux et les orages ont le droit de la franchir?

Y a-t-il des formes spirituelles qui nous traversent de la même façon, et pouvons-nous les franchir mentalement?

On deviendrait fou à ne jamais oublier que la simultanéité de tous les points du globe n'est qu'un rêve, ou bien même à considérer la nuit comme un objet local sur orbite, et qu'on peut croiser dans tous les sens.

Le vol intercontinental est une odyssée mentale.

Le véritable désert, donc le véritable enchantement, est à 10 000 mètres d'altitude, là où la terre apparaît dans sa lumière bleue et géologique, comme une essence inhumaine sans autre repère que la sinuosité des fleuves ou les ondulations minérales, et où la fixité du temps est parfaite si vous avez la chance de voler dans le même sens que le soleil.

Tous leurs gestes signifient que vous leur êtes précieux. Puisque c'est impossible, il n'y a même pas de subterfuge – là est la véritable politesse.

Ils vous reçoivent comme si c'étaient les dieux qui vous envoyaient. En Occident, on vous reçoit comme si c'était la mort

qui vous envoyait. En Occident, l'Autre vient toujours d'entre les morts, et doit attirer la grâce des vivants. Mais cet effacement continué est aussi une stratégie : il vous place devant le doute horrible de ne savoir jusqu'à quel point vous devez succomber à cette considération, ou bien donner plus encore, c'est-à-dire assumer le rôle divin de la contrepartie.

C'est à qui aura le dernier sourire, le dernier geste, l'ultime délicatesse – surenchère comme celle du poker d'annonces, et qui éveille le même doute cruel : n'avoir jamais assez donné, jamais été assez loin. Affrontement qui peut n'avoir de fin que dans la mort. Car nul contrat ne limite cette forme duelle de l'échange et, comme elle n'est pas fondée sur la culpabilité, nulle psychologie n'aide à y échapper.

Longtemps après que les choses sont dites, que la question du sens a disparu, le Japonais sait qu'il faut encore mettre fin aux signes et aux apparences dans les règles : telle est la courtoisie, cette qualité aussi artificielle que les arbres nains et tourmentés qu'on soigne comme des œuvres d'art et qui ont mille ans.

L'érotisme vient de cette finition dans les règles, de cet achèvement du trait, ceux du visage aussi, la vivacité de la passion dans le moindre geste, qui fait promesse de la même vivacité dans le sexe et dans le plaisir.

Être vif et docile à la fois n'est donné qu'au visage fardé ou au sexe lisse de la poupée. Toute la race a l'air maquillée et lisse comme un sexe, tout en gardant sa vivacité animale et sa violence contenue. Quand toute une race offre les mêmes traits distinctifs, la même ritualité, le même sourire artificiel, il y a là quelque chose de *sexuellement* extraordinaire.

La séduction du Japon est celle de toute une race. Elle est celle du dernier trait, celui de la perfection. Le sexe n'est plus alors le jeu de la différence, et son absorption dans le plaisir, mais la touche ultime qui consacre la beauté raciale des yeux, la vivacité des membres, le miroir obligé du sourire.

La statue de Nara, la plus belle.

Celle dont une main tombe vers le sol, délicatement, liée à la cruche qu'elle retient à peine, tandis que l'autre s'élève en offrande vers le ciel. Double mouvement auquel fait écho l'hermaphrodisme de la statue : le profil droit est plutôt masculin, avec l'angle du bras levé, l'autre féminin avec le bras à l'abandon, forme aérienne de la pesanteur. Le corps, lui, est parfaitement droit, comme celui des statues de Chartres, et pourtant sensuel, par l'inflexion subtile des formes sous la soie. Tout cela est d'une élongation inhumaine, et fait une impression étrange. Quel est le secret d'une statue comme celle-ci en termes autres qu'esthétiques?

Elle : un principe d'équilibre dans la réserve mentale et affective – la douceur absente.

Lui : une forme d'autodévoration hypocondriaque – la récrimination du corps.

Ce qui est indéfectible, c'est cette possibilité d'attendre tout de quelqu'un, à chaque nouvelle rencontre. Idéellement, nous

sommes tous vierges et nous espérons, contre toute raison, trouver un destin dans le moindre visage.

La précipitation charnelle à accomplir à intervalles irréguliers certains gestes obsessionnels ou actes impudiques ne caractérise jamais que le libertin de bas étage. L'obsessionnel ou le libertin véritable se doit de les accomplir à heure fixe.

Un horizon charnel est apparu, celui du sexe de... Comme tout horizon, celui-ci est une ligne imaginaire, où le soleil tantôt se couche dans des couleurs éclatantes, tantôt y luit d'une lueur indécise.

L'innocence, qui est de ne même pas être effleuré par l'idée de la loi, est aujourd'hui doublement impossible, puisque même la transgression est improbable.

L'apparence, qui est de ne même pas être effleuré par l'idée du sens, est aujourd'hui doublement absente, puisque même le sens se perd dans l'indifférence.

Sur tous les plans, nous sommes doublement en échec. Notre indifférence est celle d'un abîme qui redouble l'autre. Il ne faut donc pas trouver un simple dépassement, mais un double retournement. Accomplir d'un seul mouvement les deux révolutions qui peuvent nous arracher à cette double disparition.

Avez-vous déjà vu voler une mouche sous un plafond?

Pourquoi choisit-elle de voler au centre de la pièce, sous un lustre absent? Et qui commande à ce vol brisé inlassable, version domestique du mouvement moléculaire? La mouche ignore les virages : quel mystère! Elle ignore aussi l'infini : elle parcourt toujours le même espace infime, selon une trajectoire aléatoire, secrètement dépolarisée. Elle semble ignorer la notion d'équilibre : plusieurs heures de vol ininterrompu où elle joue à recouper tous les points de l'espace ne la troublent pas – elle sait toujours exactement où elle se pose, et prête à repartir. Tous ces mouvements et circonvolutions insensés ont l'air parfaitement étrangers aux problèmes d'énergie. A moins qu'elle ne puise son énergie dans la répétition même, dans la description minutieuse d'un espace vide, celui de l'insecte, espace angulaire, lilliputien, brownien, où l'homme, avec son impossibilité de se mouvoir à angle droit, doit forcément apparaître comme une présence monstrueuse et antédiluvienne.

Par rapport à nos idées de libération, d'émancipation, d'autonomie individuelle, qui s'épuisent à courir après leur ombre, combien plus subtile, et plus orgueilleuse à la fois, l'idée, vivante encore dans la sagesse extrême-orientale, que quelqu'un d'autre s'occupe de votre vie, de la prévoir, d'en décider, de la satisfaire, selon un pacte de désistement de quelque chose qui, de toute façon, ne vous appartient pas et dont il est bien plus doux de jouir sans l'assumer par une volonté de tous les instants. Rien ne vous empêche en échange de prendre en charge la vie de quelqu'un

d'autre – ce en quoi les gens sont souvent plus doués que pour s'occuper de la leur – et ainsi de l'un à l'autre, chacun allégé de la servitude de vivre, véritablement libre et exposé non plus à son propre délire, mais à la seule intercession rituelle ou amoureuse de l'autre dans le processus de sa propre vie.

Le fin du fin est de vivre au-delà de la fin, par n'importe quels moyens.

La différence entre les choses et les mots est que le réel est évolutif, tandis que le langage est mutant. Quelque chose dans le langage ne fonctionne pas en continuité avec les choses : celles-ci vont leur cours mais, à un moment précis, tel mot prend un sens, et il le perd tout aussi inopinément. Certaines choses elles aussi apparaissent ou disparaissent sans autre forme de procès, passent d'un état à l'autre par surprise, par discontinuité, qui n'est pas celle du hasard, mais d'une autre nécessité. Nos vies ont ainsi deux longueurs d'onde. Sur l'une d'elles les projets et les événements se succèdent logiquement. Sur l'autre courbe, insensée, les mêmes événements reviennent inlassablement, c'est le même crime qui peut s'immortaliser à travers une dynastie entière, le même tic qui peut s'immortaliser jusque chez vos petits-enfants. Dans l'une des vies vous allez droit, dans l'autre vous tournez en rond. Quand les deux lignes se croisent, c'est un moment absolument critique. Quand elles coïncident, c'est le solstice du bonheur.

La technologie évolue, le langage change, la voix mue, le destin nous incombe.

Désigner les choses n'est jamais innocent, c'est les précipiter au-delà de leur existence propre, dans l'extase du langage qui est déjà celle de leur fin.

Nous n'avons pas plus de raisons d'exister que les pierres, et si une part de notre vie est exposée au soleil, alors l'autre l'est forcément au froid de l'enfer.

C'est par des sensations animales, comme de se passer la langue sur les lèvres, ou la main sur les yeux dans le noir, qu'on pressent la vérité de la différence sexuelle.

Qui a commandé aux sexes de différer, et non d'alterner comme les saisons ou de se succéder comme les jours et les nuits? Quand les sexes seront en opposition comme les astres, c'est-à-dire à l'horizon l'un de l'autre dans une ellipse perpétuelle, alors éclatera la vanité de toute libération sexuelle.

L'individu flottant, mais tenu en laisse comme un chien, comme un œil exorbité qui pendrait au bout de son nerf optique, balayant l'horizon à 180° mais sans transmettre de perception – terminal panoptique désincarné, organe transfuge d'une espèce de mutants.

Il faudrait que le corps arrive à développer les figures du ralenti, du suspens, de l'arrêt, de la fixité, de la lenteur. Nous sommes experts dans celles de l'accélération mais inexperts à suspendre instantanément le mouvement, comme les bêtes savent le faire, ou encore les cérémonies (dans l'Opéra de Pékin, le mouvement ne meurt pas par inertie, il trouve toujours un arrêt parfait, un apogée parfait dans l'immobilité).

Voyez la difficulté des gymnastes à maîtriser leur réception au sol. Les meilleurs y échouent, or c'est là qu'on les attend, car faute de pouvoir culminer en apesanteur au sommet de sa voltige, le gymnaste doit pouvoir en donner l'équivalent au sol, dans l'extase de la retombée. Le sol doit absorber toute son énergie (c'est le secret des chats). Ou bien on est capable d'un rebondissement total, ou bien on est capable de ne pas rebondir du tout, de délivrer toute son énergie inertielle et de s'immobiliser instantanément, tel un bruit absorbé sans écho (ce qui nous fascine dans la couleur noire, dans le corps noir, c'est cette idée d'une absorption totale de la lumière, équivalente au vertige de l'immobilité pour le corps).

Cet art d'absorber une énergie sans la rendre, de suspendre un mouvement sans retombée, d'échapper à ces prolongations qui

font la disgrâce de nos processus corporels, c'est aussi celui du ralenti et de son effet tragique. Nous avons renoncé à cette lenteur pour les prestiges de l'accélération.

Le seul rôle dévolu à la femme est celui d'une prostitution sacrée. Un dévouement radical doublé d'une absence éperdue. Il faut qu'une fois une femme se soit matérialisée dans votre vie comme venue d'un autre monde et vous ait dit : je vous aime, et que vous l'ayez reçue sans savoir son nom. Il faut qu'une fois une idée ou un mot vous soient apparus comme en rêve et se soient emparés de vous d'un seul coup. Car si la langue doit séduire ou frapper l'imagination, il faut que les mots aussi soient livrés à la prostitution sacrée. Ce sont les seuls mouvements de tendresse dont un destin aveugle puisse faire preuve à notre égard.

Seule s'illustre l'idéologie dans l'univers mondain, parce qu'elle seule est combattue. Or il y a des idées plus graves, qui n'ont pas d'ennemi visible.

Indifférence du ciel à la terre : il ne veut pas pleuvoir
Indifférence de l'âme aux choses : elle ne veut pas s'y confondre
Indifférence des lèvres à la parole : elles gardent le silence
Indifférence du rêve à la réalité : il ne veut pas l'absoudre

L'hystérie événementielle est elle-même un produit de la fin de l'histoire. Parce qu'il n'y a plus d'histoire, les événements devraient être incessants. Parce qu'il n'y a plus de causes, il faut produire des effets sans discontinuer. Parce que rien n'a plus de sens, tout devrait fonctionner parfaitement.

Contre toute la controverse sur le hasard.

Déterminisme, indéterminisme?

A quoi sert de fonder le hasard comme processus objectif, puisque c'est un processus ironique? Bien sûr qu'il existe, mais comme pataphysique des causes et des effets. Et bien sûr que la fatalité existe elle aussi, simultanément. La différence est que l'ironie de la fatalité est plus grande que celle du hasard, ce qui la rend plus hautaine et plus séduisante.

Ici commence une auto-critique délirante (elles le sont toutes, il n'est de pire forme de l'esprit critique que celle qui prétend s'exercer sur lui-même), cependant je m'accuse

- d'avoir subrepticement mêlé mes phantasmes à la réalité, et plus précisément au peu de réalité disponible dans cette conjoncture historique médiocre
- d'avoir pris le contrepied systématique des notions les plus évidentes et les mieux fondées, espérant qu'elles se prendraient au piège de cette radicalité, ce qui n'a pas eu lieu
- d'avoir rêvé d'un autre monde qui, femmes ou concepts, eût été celui de la prostitution sacrée

- d’avoir subtilement puisé mon énergie selon une loi mentale de dérivation de celle des autres
- d’avoir cultivé une pensée crépusculaire afin de mieux masquer la différence entre la nuit et le jour
- de n’avoir jamais été tenté de tout perdre, mais seulement obsédé par l’insatisfaction, et d’avoir sublimé toute lâcheté dans la radicalité théorique
- d’avoir péché par omission des références

AMEN.

D’être profondément charnel et mélancolique
De m’être retiré peu à peu des choses jusqu’à ne plus porter sur tout cela qu’un jugement fantomatique
Mais où sont les illuminations d’antan? Je ne vois autour de moi qu’hystérie sans fondement et vitalité sans scrupule

AMEN.

Deux peaux inaliénables affublées de cynismes opposés et considérées comme masques. Respect du masque. Soumission au jugement réciproque illimité. Adhésion totale et égoïsme total : distances sont prises.

Effusion finale sous-entendue au bout de ceci comme un jugement dernier. En attendant : précaution méticuleuse pour le masque, non fonction de la présence, puisqu’elle ne cesse pas et hante comme un feu doux sans impulsion directe. Plus aucune distinction de corps et d’âme, sinon de choses créées comme la

couleur des yeux. Et pourtant une hostilité minutieuse en toute saison.

Proximité hostilité tension distance.

Écartement de la peau au masque maintenu par un long apprentissage pour dresser leur silence à un duel fixe.

L'air aussi involontairement affublé de ce qui les entoure et le niant aux yeux l'un de l'autre par jugement dès longtemps silencieusement adapté à la dissimulation des gens et des bêtes. En tout – distance, complicité, hostilité, jugement – le même schéma par devers soi, par devers l'autre, et par devers tout le reste, qui est jugé en fonction de cela.

Un affût. La peur, continuelle, que l'autre ait changé de dieux lundi prochain et ne juge autrement du bien et du mal. Car son intercession est fondamentale dans les questions les plus hautes. Pourtant je les résous seul. Et lui est différent et me rend seul. En cela se fonde une suzeraineté de compréhension à deux. Si nous nous heurtons, c'est pour dresser nos ombres à coïncider. Si nous nous rejoignons, c'est pour avoir été seuls juges. Bien distinguer les deux cynismes.

Il y a là une complicité tellement précieuse qu'elle a l'air de marcher sur des œufs la nuit et qu'elle prend honte et superstition d'elle-même en reconnaissant qu'elle est pour les deux la plus haute instance : lui jugé, moi jugé, il ne peut y avoir de défaillance. Voilà pourquoi elle s'épie et évite sa propre image, car elle a conscience d'elle-même comme d'une solution imaginaire, et non la seule.

Octobre 1981

Soleil brillant et glacial comme la lune sur la neige, ou le cri tragique des mouettes sur la mer verte du crépuscule de février.

Le choix serait entre une femme qui veuille bien vous donner l'assurance d'une puissance sexuelle ininterrompue (et d'où vient ce génie sensuel chez une femme?) et celle dont l'énigme mentale effraie la moindre caresse.

L'accumulation est un rêve de paralytique. Quand on accélère, tout se met à tourbillonner.

Cette qualité d'humeur provocatrice qui tient du rêve éveillé, du défi d'aimer sans être aimé, de n'importe quel emportement,

pourvu qu'il veuille tout prendre, et faire sacrifice de lui-même, on ne peut la comparer qu'à une sorte d'éther, d'élixir mental, d'étincellement des nerfs et d'exaltation d'une intelligence heureuse de sa duplicité. La femme y est si belle qu'il faut la séduire. Le monde y est si beau qu'il faut le détruire.

Ce dont on rêve, c'est d'une pensée belle et formelle, qui désespère clairement de son objet et se venge sans hypocrisie, en écartant le voile de la jalousie.

Si tu ne dois pas manquer à quelqu'un, il est inutile de te dérober
Si tu ne dois pas l'aimer, il est inutile de lui manquer
Si tu ne dois pas le détruire, il est inutile de l'aimer

Par quoi ai-je été charmé, sinon par cette affection passionnée, que je n'ai jamais pu qu'absorber sans pouvoir la rendre? J'ai manqué de passion en temps voulu, mais elle aussi a manqué d'originalité en temps voulu.

La jalousie obtient les mêmes effets que la passion, mais elle les obtient à froid, et comme en rêve. Serait-elle donc la passion fondamentale de l'ère de la psychologie, c'est-à-dire d'un destin toujours différé et indifférent? Car la psychologie elle-même n'est qu'une évidence à retardement.

Chaque homme craint au plus haut point de n'être plus pris en charge par quelque femme ou image féminine que ce soit. Personne ne peut vivre sans l'absolution d'une image féminine.

Petites irruptions brillantes
petites connexions brillantes
petites illusions brillantes
petites lèvres brillantes
petites altercations brillantes
petites alvéoles très brillantes
petites adversités brillantes
petits ravages très brillants
petits rouages brillants
petites circonvolutions brillantes
autour d'un axe vertical

Pourquoi la débilité des débiles est-elle devenue un fait de culture, alors que le fait bien plus épouvantable de la bêtise ordinaire ne bouleverse personne?

Aéroport de Moscou. La bêtise bureaucratique n'a plus de limites dès lors qu'elle s'esthétise dans la mise en scène, qu'elle

est élevée à la puissance esthétique d'une rhétorique de la guerre froide. Guerre froide de l'État contre chacun des citoyens, particulièrement odieuse parce qu'artificiellement entretenue. Simulacre de bêtise devenu le seul véhicule de la vie sociale. Toute une société exorbitée dans son masque de puissance militaire, toute une société civile exorcisée dans son masque bureaucratique. Société morte, crispée sur l'apparence de la mort, sur une dernière mise en scène, qu'elle cultive comme un démenti amer de sa propre réalité.

Le seul bénéfice historique de la société soviétique, c'est que certains traits, certaines mœurs de l'espèce humaine se trouveront, comme les mammoths par la glaciation, sauvés et conservés là alors qu'ils auront disparu partout ailleurs.

Le travailleur, jadis héros de la négativité historique, est devenu le chômeur transparent des usines simulacres. L'intellectuel, jadis héraut de la négativité historique, est devenu le bouffon transparent de la dissidence.

La bureaucratie avait trouvé le meilleur usage de la rigidité cadavérique dans le domaine social. Nous avons trouvé mieux : la souplesse cadavérique, qui était celle, déjà, des jésuites opérationnels, souples comme des cadavres, et faisant circuler la grâce dans les réseaux mondains. Aujourd'hui l'électronique a remplacé la grâce, elle circule dans les réseaux, mi-tétaniques mi-fluides, de l'immense et souple système de mortification qui nous sert de

mobile. Et la même stratégie que celle des jésuites, celle de l'indifférence, y fait merveille.

L'insomniaque rêve d'une défaillance de la conscience qui lui permettrait de dormir comme l'acrobate rêve d'une défaillance de la pesanteur qui lui permettrait de ne jamais retomber.

On peut rêver d'une théorie qui procéderait, comme l'acupuncture, par toucher infinitésimal, par corrélation inattendue, à distance, de points sensibles qu'elle court-circuiterait avec ses aiguilles d'or.

Il doit y avoir pour n'importe quel système un point névralgique qui, si vous le touchez de quelque façon, tout le système, telle une solution cristalline, se contracte et implose, comme un point précis touché dans le cerveau fait sombrer instantanément le corps dans le sommeil.

Il doit y avoir une lucidité somnambulique qui permet de toucher au cœur des choses comme il doit y avoir une position singulière du corps qui ferait qu'on s'endorme instantanément.

L'énergie amoureuse dépensée, c'est la sérénité de l'état de faiblesse. Le crime accompli, c'est la sérénité de l'expiation. En toute chose, il faut s'en tenir aux effets et renvoyer les causes au Jugement Dernier.

Hegel : l'injustice de la société, c'est que c'est le subordonné qui doit comprendre ce qu'est le pouvoir.

Aristote : toute existence organique procède de deux sources – d'une part de ses causes naturelles, d'autre part de l'entremise nécessaire du soleil.

J'ai comme l'impression que ce mercenaire abject et glorieux est un double, et qu'elle est déchirée entre les deux faces d'un même personnage – Lion ascendant Lion – le temps seul, ou la folie dépressive pouvant départager en son cœur ses deux rivaux qui n'en font qu'un. Mythologiquement, je vois cette forme marine ondoyer comme une Aphrodite suicidaire entre deux pôles adverses, fuyant sur un fil invisible jusqu'à l'escarpement lumineux du monde inférieur, où veille la brute émouvante qui la tuera.

Astralement, je vois la balance en son cœur hésiter comme un métronome désaxé – hésitation magnétique de l'aiguille entre deux signes, féminité flottante dans la double spirale de la volonté de puissance.

Exergue sublime de la séduction chez Omar Khayyam :

« Il vaut mieux pour toi avoir réduit en esclavage, par la douceur, un seul homme libre que d'avoir libéré mille esclaves. »

Mystère organique et sépulcral de la concupiscence.
Univers crucial et impondérable de la concomitance.
Alléluia!

Seul le chat laisse sur le sable ou le lit l'empreinte totale de son corps endormi. L'homme ne sait pas s'abandonner à la forme de son corps, tel qu'il puisse éprouver un abandon total. Il ne connaît pas l'inertie d'où le chat tire sa félinité, sa vivacité, sa cruauté formelle. Il ne connaît pas cette élasticité mystique, la dissolution du corps en ses membres divers, qui permet au chat de tomber sans s'écraser au sol. Car chaque partie en soi est légère, c'est la gravité de l'ensemble qui nous perd.

Pourquoi fallait-il quitter l'indifférence parfaite et silencieuse du règne végétal? Pourquoi fallait-il abandonner l'immobilité du règne minéral, la promptitude du règne animal? Avec l'homme, la métamorphose prend fin. Mais les animaux nous en parlent encore : un chat, un cheval, un oiseau, une pieuvre, ces formes inintelligibles à l'entendement humain, que sont-ils, sinon les signes d'une lignée dont la puissance fabulatrice s'achève avec notre espèce?

Mais peut-être la femme garde quelque chose de cette énigme, de l'immobilité et de la promptitude.

L'effroi mental de l'arbre aux branches lourdes de glace
l'effroi paradoxal de la femme déshabillée
l'effroi mental de la vérité nue
l'effroi paradoxal du rêve éveillé

Quand la nuit égale le jour, alors se lèvent les tempêtes de l'équinoxe. Quand la lumière artificielle égale la violence du soleil, alors se déchaîne la passion du jeu. Quand deux femmes s'égalent dans votre esprit, alors commence l'équinoxe du plaisir.

Pour certains la vie est interminable, et ce qui est interminable n'a plus de sens. Comment trouver le temps de vivre? Pour d'autres, la vie est terminée d'avance. Elle a pris fin avant de commencer. Elle se déroule sur une sorte de bande abstraite, à l'exclusion de toute dimension temporelle. Certaines vies font ainsi inutilement le sacrifice de leur fin, et perdent jusqu'au souvenir de leur origine.

Le secret, s'il y en avait un, nul, pas même celui qui le détient, ne saurait le trahir.

Il faut, du fond d'un silence définitif, guetter l'événement définitif.

Il y a un monde délirant et, en face, il n'y a que l'ultimatum du réalisme. Cela signifie que si vous voulez échapper à la folie du monde, il faut tout sacrifier de son charme aussi. Le monde, en augmentant son délire, a fait monter l'enchère du sacrifice. Le chantage au réel. Aujourd'hui, pour survivre, l'illusion ne compte plus, il faut se rapprocher de plus en plus de la nullité du réel.

La répétition des jours est interminable. Celle des nuits l'est moins. Il est probable que la succession des nuits a un sens, alors que celle des jours ne nous mène nulle part. Le jour ne devrait que se lever, et être immédiatement terminé. Les choses ne devraient qu'apparaître, et être immédiatement abolies.

Perte des mythologies viriles, mais aussi des emblèmes féminins – au profit d'un mirage narcissique transsexuel commun aux deux sexes et qui ne prend que faussement un air d'homosexualité.

Report de séduction du féminin sur lui-même. L'homme, quant à lui, ne peut que se reporter au miroir de la femme – mais celui-ci est déjà pris.

Pompéi : c'est à la catastrophe que nous devons d'avoir conservé le patrimoine antique le plus extraordinaire. Sans le Vésuve nous n'aurions pas cette hallucination vivante de l'Antiquité. De même, les mammouths avec l'irruption de la glaciation.

Aujourd'hui, ce sont tous nos systèmes de mémoire artificielle qui jouent le rôle muséal des catastrophes naturelles.

Dans le strip masculin, c'est encore les femmes qu'on regarde, le public de femmes et leurs visages avides. Elles sont plus obscènes que si elles dansaient nues elles-mêmes. Elles le sont par ce débordement hystérique du sexe sur le visage, mais surtout parce qu'elles cherchent là un droit de revanche sur l'homme. Est obscène par-dessus tout la revendication égalitaire du droit au plaisir.

Nul n'a droit au plaisir, pas plus qu'à l'eau ou à la vie. Laissons cette forme de légalité aux esclaves affranchis. Déjà le temps de vivre a été rendu obscène par le droit au loisir. Cette fois, c'est le sexe qui est rendu obscène par le droit à la sexualité. L'obscénité guette toute chose à travers sa revendication légale.

Le droit au plaisir et le droit à la souffrance inaugurent une culture hystérique et sulpicienne. L'extase des clientes du strip rejoint celle des saintes de Lisieux. La même forme de voracité s'adresse au sexe masculin ou au Sacré Cœur de Jésus.

Le corps sur scène n'est jamais obscène. Seul l'est le regard cannibalique de ces femmes absorbées par leur revanche symbolique et la dérision vivante de leur sexe. L'homme est attendrissant dans sa pornographie contemplative (peep show, life show, etc.). Il rend confusément hommage par le regard à la perfection d'un corps à qui il ne manque rien. Car les hommes ne croient pas à cette histoire de femme castrée, ils savent que la femme est un corps, parfait à qui il ne manquera jamais rien. Et leur regard en

est le reflet : si le corps féminin peut ainsi se livrer nu, s'offrir aux yeux sans réserve, c'est le signe d'une grande puissance. Puissance de la prostitution, que l'homme ne connaîtra jamais, pas plus que celle de la parturition.

Tandis que ce que les femmes viennent contempler dans le strip masculin, c'est précisément la castration. Elles seules y croient au fond. C'est pourquoi le regard n'a d'autre issue que de se retourner vers elles, ces femmes éperdues de castration, femmes devenues le sujet impur de la castration, au lieu de resplendir comme objet pur, dans sa nudité, avec sa puissance d'illusion, sur la scène pornographique du corps.

Female mud wrestling

La femelle de la guerre du feu. Goldfinger
Sweet Movie : la femme dans le chocolat liquide
Les indigènes au masque de boue
Les Noirs à la peau luisante
Les corps lubrifiés à l'huile solaire sur les plages.

Est lubrique ce qui est lubrifié. Ce qui glisse. Ce qui ressemble à un sexe qui sort d'un sexe, à un enfant qui sort de sa mère. Quand la peau donne le spectacle de l'intérieur du corps, des muqueuses retournées, de l'humidité du sexe.

Un corps en sueur offre déjà une réluctance et une attirance érotique. La tentation primordiale du corps de se revêtir de ses sécrétions.

Rien que la pellicule d'eau qui ruisselle sur une pierre lisse

suffit à la rendre érotique. Tout ce qui glisse évoque la jouissance, même le vent. Pourquoi pas l'huile ou la boue?

C'est la vie même que le corps rendu à sa forme liquide. Le contraire de Goldfinger, où il meurt figé dans sa pellicule d'or.

Mais il ne faut pas que le fluide soit trop fluide. C'est la viscosité de la boue qui fait jouir, même le regard glisse et se fait visqueux. Le glissement serait ainsi la source de tout plaisir, et peut-être du sens.

La succession immédiate, en une seule semaine, de l'hiver, du printemps et de l'été. D'où les brumes oniriques du Saint-Laurent, dues à la pluie tiède qui tombe sur les glaces. De l'autre côté du lac, le village indien prend la forme dramatique du Grand Nord, de l'exil et de la neige. Mais ici, en ville, tout prend la forme dramatique de l'ennui. Il y a deux formes d'énergie à Montréal : celle électrique des Grands Lacs, et celle psychologique de la monotonie.

Il y a une façon nerveuse, et une façon langoureuse, de faire de la politique, comme de faire l'amour. La rencontre des deux donne les plus beaux effets, ou les plus beaux enfants.

Le secret d'une vie est là : combien reconnaîtriez-vous de visages, de corps en les caressant les yeux fermés? De qui accepteriez-vous quoi que ce soit les yeux fermés? Vous-même, avez-

vous déjà fermé les yeux, vous êtes-vous conduit aveuglément, avez-vous aimé aveuglément et pressenti dans le noir le détour tactile des idées?

La séduction, c'est l'irradiation directe et meurtrière de l'objet, la fin de la métaphore, la stratégie d'un monde enchanté, la résurrection triomphale d'une illusion qui met fin aux pâmoisons dialectiques du sens et aux ruses bien trop naïves de l'histoire.

Si vous voulez parler de fiction, il faut que le texte anéantisse toute référence. Si vous parlez de simulation, il faut que le texte se joue du sens tout en étant parfaitement vrai. Si vous parlez de séduction, il faut que le langage pervertisse n'importe quoi par des voies elliptiques. Sinon, pourquoi le langage serait-il fait?

La langue est femme : elle vous séduit en se métamorphosant en ce qu'elle dit. Elle est femme aussi en ce qu'elle n'aura de cesse de se venger si elle ne parvient pas à vous séduire. Elle se vengera en ne disant que ce que vous lui faites dire, comme une femme qui ne satisfait qu'à ce que vous lui demandez.

L'Académie du Suicide : on y vient suivre des cours de recyclage de la volonté. Ceci est bien académique en effet. Dans le Motel Suicide (projet jamais réalisé dans son anticipation grandiose) le verdict du client qui vient louer les services du motel est irrévocable. On ne lui rend pas de libre choix (ce serait lui

faire peu d'honneur!), on le gâte avec des femmes, du vin, de la philosophie, etc. Mais le jour venu, on l'exécute, conformément à ses propres désirs, dans les meilleures conditions pour lui.

Ce visage, dans dix ans je ne saurai pas encore la couleur de ses yeux. Mais je le vois dans la rue, dans les rêves, en filigrane de multiples visages, qui du coup se mettent à lui ressembler.

La panique de tomber sur un travesti au bois de Boulogne. Ce n'est pas le spectre de l'homosexualité, c'est la distorsion des signes qui sème l'épouvante. Non le quiproquo sexuel, proche du vaudeville, mais le jeu de signification de la femme à partir de rien, les signes de la femme sans la femme.

Seul le féminin peut ainsi surréaliser ses effets sans tomber dans le ridicule, qui guette immédiatement les valeurs viriles lorsqu'elles s'y essaient. D'ailleurs la version masculine du travesti est tombée en désuétude, elle n'était qu'un appendice de l'homosexualité.

Il est évident qu'une femme saura toujours mieux caresser une autre femme que n'importe quel homme. C'est sans doute vrai de l'autre sexe aussi. Chaque sexe serait ainsi comme une espèce particulière, et la caresse une sorte de langage fondamental propre à l'espèce.

Rien ne sert de construire, il n'y a plus de foncier ni de viager, il n'y a plus de concession perpétuelle dans aucun cimetière culturel. N'est-ce pas bien ainsi? Du météorite qui se volatilise dans l'espace, c'est la trace éblouissante de sa fin qui fait signe. Du corps céleste sur son orbite, c'est l'ellipse qui est la plus précieuse. Pas d'ancêtres, pas de patrimoine, pas d'héritiers, pas de capital. Il a fallu accumuler pendant des siècles, il faut, avec la même évidence, tout dilapider en une seule génération.

L'avenir appartient à ceux qui ont tout accumulé et désaccumulé en une seule vie. Il faut aller vite. Dix ans pour absorber une culture, vingt ans pour l'expulser et la vomir (c'est toujours plus long). Rien n'est intéressant qui ne parcourt le cycle entier du meurtre symbolique de la culture.

La dernière bombe, celle dont on ne parle pas, c'est celle qui non contente de disperser les choses dans l'espace, les disperserait dans le temps. La bombe temporelle, palinodique, anachronique. Là où elle explose, tout est précipité dans le passé, et d'autant plus loin que la bombe est plus puissante. Ou mieux encore : là où elle explose, certains fragments sont projetés dans le passé, d'autres dans l'avenir.

Or, regardez autour de vous : cette explosion *a déjà eu lieu*. Aucune bombe qui n'ait déjà explosé avant d'être technologi-

quement inventée, le réel est toujours en avance sur la technique et sur la guerre. Dans un monde sans mémoire comme le nôtre, tout est déjà projeté vivant dans le passé, c'est comme si les choses avaient été précipitées dans une dimension où elles n'ont de sens que figées par une révolution définitive du temps.

Ça, c'est la véritable bombe, celle qui immobilise les choses dans une récurrence spectrale. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que quelques fragments, aérolithes ou météorites, soient passés dans la dimension du futur, où nous les rencontrerons un jour avec le sentiment du déjà-vu.

Le nucléaire, c'est comme la révolution. Rien ne sert d'espérer l'une ou de craindre l'autre, puisque l'une comme l'autre *ont déjà eu lieu*. Tout est déjà libéré, changé, subverti, que voulez-vous de plus? Inutile d'espérer : les choses sont là, nées ou mort-nées, révolues – c'est désespérant, mais qu'y faire? No future. De même, pas de panique : tout est déjà nucléarisé, énucléé, volatilisé. L'explosion a déjà eu lieu, la bombe n'est qu'une métaphore. Que voulez-vous de plus : tout est déjà *rayé de la carte*. Inutile de rêver : le clash est déjà arrivé en douceur, partout.

Mais il ne suffit pas que les choses aient lieu : nous voulons encore de leur spectacle. Comme on sait, la révolution avait déjà eu lieu dans les choses, avant d'éclater comme spectacle. Le peuple voulait le *spectacle* de la révolution. Les choses elles aussi veulent s'extasier dans une métaphore spectaculaire. C'est la revanche de l'objectivité où on les a enfermées.

Qu'en sera-t-il du nucléaire? Exigerons-nous, pour la beauté

de la chose, le grand spectacle du clash atomique? S'il arrive, ce ne sera pas du tout pour la raison avancée : la fatalité de la *valeur d'usage* des armes, ou par résignation de l'espèce à sa destruction, mais par la fatalité du *spectacle* de la destruction, et la nécessité pour nous d'en tirer quelque jouissance.

Seule réponse contre les missiles : le leurre et la simulation. Un porte-avions, une centrale nucléaire, une métropole simulée, avec la même masse, la même énergie potentielle, les mêmes faisceaux thermiques – à la limite tout objectif s'entoure d'une infinité de leurres qui lui servent de halo de protection. C'était l'idée de Numa, roi de Rome, lorsqu'il fit fabriquer douze boucliers identiques pour éviter que fût volé l'original, le bouclier sacré envoyé par les dieux.

Car l'univers fut ainsi à l'origine : indécis quant à l'authenticité des choses. Des douze boucliers naquirent les douze royaumes et nul ne sait plus quel est le vrai ni même, subtile perfidie de Numa, s'il y en eut jamais un.

Dans le cas de la guerre, on ne voit quand même pas pourquoi le missile choisirait d'aller toucher le leurre plutôt que l'objectif? Seul un homme, un être conscient passé par le stade du miroir, choisirait presque inmanquablement le leurre (puissance de la séduction!) Mais une machine qui est, elle, déjà un artefact, ne va-t-elle pas se laisser séduire par l'objectif réel? Il faudrait donc construire, au comble de la technologie militaire, des missiles sujets, capables d'être séduits par des leurres.

Que c'est bon de disparaître au sein des masses! Mieux encore que de flipper dans la transcendance (Dieu), c'est de gerber dans l'immanence. Les Masses. L'occasion rêvée pour l'individu de disparaître, tout en se lamentant sur son aliénation et sa subjectivité perdue. Ne les aurait-on inventées que pour cette fin? Car nous les avons inventées, comme nous avons inventé la lumière bleue et froide de la télévision, afin de guetter du fond de l'écran le signe éblouissant d'un événement définitif.

Pour être érotique, il faut que l'objet soit en état de désinvolture sexuelle, qu'il rêve plutôt qu'il ne désire, négligemment incliné ou endormi, ou absent de lui-même par distraction narcissique – qu'il vous ait oublié et s'offre à vous de quelque façon étrange, avec une sorte d'animalité indifférente, de folie douce et de nudité involontaire. Seul le corps sans désir est véritablement digne de plaisir.

Pour donner envie de la séduire, il ne faut pas que la femme montre trop de prédispositions au viol, ou au don d'elle-même, il ne faut pas qu'elle donne des signes de défaite, mais de défaillance, qui sont autant de façons de dire : je vous permets de me séduire.

En cela l'homme reste dépendant de la femme : sans ce signe infime, ultraviolet, de défaillance, il ne peut même pas être tenté

de séduire. Les cils bleus sont peut-être ce signe allusif, le comportement virginal cette allusion fragile. L'initiative de la séduction est toujours celle de réveiller les apparences endormies. Et on peut deviner qu'une femme va ou veut être séduite à ce qu'elle se donne, comme dans un piège amoureux, l'apparence du sommeil.

Elle peut d'un seul coup se délester de son existence, de ses projets, de ses passions. Elle ne s'engage dans la réalité que selon un pacte secret de désistement. Elle ne se porte jamais garante de son existence, ce qui lui permet de l'effacer d'un seul coup, et, en bonne hystérique, de glisser vers une autre vie. Étrange vie tout entière ourdie à des fins de transaction. Qu'un homme lui demande d'y renoncer, d'en faire le sacrifice massif, et tout cela cesse d'exister.

Le matelas Epeda Multispire. Chacun sa nuit, chacun son sommeil, grâce aux 3 600 ressorts en spirales qui assurent à chacun une autonomie totale. Le matelas idéal sur lequel vous pouvez faire l'amour avec l'autre sans qu'il s'en aperçoive. Automate de son plaisir propre, chacun vit sa sexualité comme il vit sa nuit sur un matelas Multispire. Ce n'est même pas de la solitude, puisque l'autre n'y manque pas. C'est plutôt de l'ordre du module lunaire indépendant. Tristan et Yseult rêvant chacun pour soi, de part et d'autre de leur console sexuelle.

Que la séduction soit celle de la Mère utérine, que toute attraction ne recouvre que celle du gouffre primal, ceci est platonicien. La cavité matricielle a succédé à la Caverne dans le Royaume des Idées. Encore une fois la femme réelle, son anatomie, sert de référent sacré à une idéologie platonique. Le vertige de la séduction est ici vulgairement phantasmé dans le creux du ventre de la femme. On passe du jeu le plus subtil au phantasme le plus profond, donc le plus bête.

L'expérience quotidienne tombe comme de la neige. Immatérielle, cristalline et microscopique, elle ensevelit tout relief. Elle absorbe les sons, la résonance des pensées, des événements, le vent la balaie parfois avec une violence inattendue, et elle émet une lumière interne, une fluorescence maligne qui baigne toutes les formes d'une indistinction crépusculaire. Voir neiger le temps, neiger les idées, voir s'illuminer le silence de quelque aurore boréale, céder au vertige de l'ensevelissement et de la blancheur.

Petite formation de catastrophe.

I. La perte des papiers d'identité – tout l'être se refuse à y croire, comme à la mort d'un être cher. On cherche longtemps avant de s'y résoudre, encore garde-t-on l'espoir de les voir ressurgir miraculeusement, comme la femme qui vous a quitté. C'est qu'ils sont devenus votre ombre dans le monde ensoleillé du capital. Vous êtes orphelin – d'ailleurs les gens qui hantent

le bureau des objets trouvés ont l'air d'ombres eux-mêmes. Et ceci est logique : la perte des papiers n'est jamais innocente, elle est le signe d'une perdition. Elle est un signal d'alerte. Beaucoup auront été sauvés par là de troubles bien plus graves.

II. Le rêve du passeport perdu : c'était vrai, je ne le retrouve plus en me réveillant (et si je rêvais que je suis mort?). La veille, dans ma quête d'identité (de papiers d'identité), on me dit que le passeport n'est pas un véritable certificat d'existence, seulement un document international de transit. Je le perds un quart d'heure après, et je le perds dans le commissariat, où il reste, comme la lettre volée, absolument exposé.

III. La voiture volée/non volée. J'apprends que ma propre voiture est volée depuis quatre ans. On ne peut donc pas me délivrer de carte grise. Je roule donc dans ma propre voiture volée et je n'ai plus de papiers d'identité. Qui suis-je? L'ordinateur déconnecté ne peut reconnaître l'existence d'un objet réel en l'absence d'une PCR, procédure de cessation de recherches. Or tous les documents ont disparu. L'insolubilité des machines, l'expectative des hommes. Par contre, depuis quatre ans, toutes les contraventions ont été levées par l'ordinateur, puisqu'elle était volée. Morale : l'impunité totale est dans l'art de disparaître.

IV. A la fin, tout se retrouve. Happy end. Je me retrouve même, catastrophe inverse, avec une double identité : 2 cartes grises, 2 permis de conduire, 2 cartes d'identité, etc.

BRÉSIL 1982.

La France équinoxiale. Au sud de l'équinoxe, plus de péché.
La petite fille de Récife – Salomé.

Sensualité des végétaux, des fruits, des corps, de la misère – cette crasse langoureuse des Tropiques. Cette lenteur dans les gestes, dans les pensées. Cet inconscient créole, anthropologique et anthropophagique (par amour). Qu'il doit être bon de manger un évêque sur la plage, après la messe, et après l'avoir vu faire naufrage!

Culture cannibale, amoureuse, séductrice. Fruits maléfiques, dont la chair est d'une imagination délétère, chair fade, velue, d'une turgescence obscène, d'une fraîcheur mélancolique.

Les favelas qui descendent comme des glaciers jusqu'aux confins des quartiers de luxe – suspendues aux collines, elles attendent de glisser comme le terrain qui ensevelira le Sheraton sous les décombres de la misère. Mais cet événement est lui-même suspendu, et c'est là la beauté de la ville : car si la promiscuité, c'est la misère, la promiscuité de la misère et du luxe, elle, est signe d'une autre richesse. Comme l'entrelacement des montagnes et des zones urbanisées dans les limites capricieuses de la mer. L'insularité joue dans la ville, comme au large, dans les archipels.

Pas de discrimination, mais pas d'équivalence non plus, ni d'égalité dans la différence. L'alternative n'est ni l'égalité des droits ni la fusion des races, c'est la séduction antagonique, un peu comme la dévoration cannibale de l'être cher. Attirance sexuelle et culturelle des races l'une pour l'autre. Rien de plus

beau qu'une métisse blonde aux yeux bleus : surprise d'une conjonction illogique et d'un modèle plus pur.

La séduction plonge dans la discrimination comme dans la prédestination. Le jour et la nuit n'ont pas à être égaux, ni une race égale à l'autre : elles ont à se séduire.

Le Brésil est encore le lieu d'un baroque de la mixité. Le puritanisme racial n'a pas trouvé là son empire – mais cette solution tropicale est peut-être fragile.

La seule austérité ici : celle des rites, non celle de la morale, celle de l'observance, non celle du refoulement. Une société cannibale n'a pas d'inconscient. Elle n'est pas sadique, pas plus que la végétation luxuriante : elle dévore par amour. La sexualité septentrionale est une forme d'ostracisme du monde par le corps. La sensualité équinoxiale est une forme d'absorption du monde par le corps, la végétation, la musique et la danse.

Samba, capoeira.

Ni une explosion de désir, ni une insurrection politique. L'envoûtement. Forme d'envoûtement culturel qui absorbe l'autre culture, la métabolise, la phagocyte. Stratagème d'allégeance et de fragilité; on déstabilise le système tonal européen par la syncope, on absorbe la rationalité européenne dans le fétiche, feiticho : le faux, le factice, le leurre, tout ce qui incarne l'abominable mixité de l'objet et de son double magique et artificiel. La vérité, la pureté de la race tombent en syncope elles aussi, à quoi s'ajoute l'indolence des corps fatigués. Tout dans le terme de fétiche désigne, de la part des Blancs, l'autre culture comme séduction, à laquelle, en dépit de toute la puissance matérielle et politique, il est impossible de résister.

Le phantasme que cultivent ces notes, c'est d'être lues après, ailleurs, en mon absence définitive. Elles peuvent d'ailleurs se lire ainsi dès maintenant, comme opuscule du reste de la vie. Chaque pensée est la dernière, chaque notation le trait de la fin, chaque idée ne fait qu'apparaître et disparaître, comme cette planète faite d'aurores et de crépuscules successifs. Multiples parcelles d'une continuité hypothétique qui n'existe pas, et qui ne peut se retrouver qu'en filigrane, après la mort.

Seule passion aujourd'hui : celle de la multiplicité des vies simultanées. Celle de la métamorphose ou de l'anamorphose des modes de vie, des lieux, des modalités amoureuses. Chaque objet est unique et devrait épuiser notre imagination. Mais on n'y peut rien : il faut passer de l'un à l'autre. Chaque paysage est sublime, mais on n'y peut rien : il faut les échanger, et le vrai sublime contemporain est dans le vol intercontinental qui les réunit. Tout le cède à la faculté de passer d'une vie à l'autre, et non de mourir dans une seule vie.

Peut-être que nos yeux ne sont qu'une pellicule photographique vierge, qu'on nous retire après la mort, pour la développer ailleurs et la projeter comme histoire de vie sur l'écran d'un cinéma infernal, ou l'expédier comme microfilm dans un vide sidéral?

« Nous préférons les orages de la liberté au silence de la servitude. »

Sublime, mais aujourd'hui la liberté n'est plus orageuse, la servitude n'est plus silencieuse.

Aujourd'hui, c'est le silence de la liberté.

En fait ni la liberté ni la servitude n'ont plus d'importance, la rhétorique des valeurs est morte. Seul reste l'orage, celui qui illumine les nuages réels de ses éclairs de chaleur, et le silence, le vrai, celui du ciel avant l'orage.

La soif expulse l'humeur noire des mélancolies organiques. Les icebergs torrides de Vingrau, calcaire blanc comme une banquise sous la canicule, les fleurs partout, la soif, ici des lions couraient il y a 500 000 ans dans la savane, nos petites régressions n'ont pas cette dimension sauvage. Les rochers bleus comme la glace de la Caune de l'Arago, fraîcheur pourpre, abyssale, mélancolie minérale, liquide, l'extase pourpre et liquide de la fatigue. Site bestial, préhistorique, à mi-hauteur. Pourquoi les hommes n'ont-ils pas toujours vécu au bord de l'eau? Par la hantise des bêtes, ils ont choisi l'escarpement. Par la hantise de la chaleur, ils ont choisi la nonchalance. Par la hantise de la mélancolie, ils ont choisi l'humeur grotesque et le délire.

Tout ça n'a pas beaucoup changé.

Tautavel, juin 1982.

Une araignée si fragile, si ténue, si translucide qu'elle court en filigrane du papier comme les veinules de votre peau. Elle ne dérange rien, elle circule dans le vide, elle est très pressée de vivre et de mourir. En effet, son infimité, son agencement microscopique est un défi à l'être monstrueux que nous sommes, sa fragilité ne peut que donner envie de l'écraser, et ce n'est même pas un crime, car les deux univers n'ont aucun rapport.

Perdre l'original, mais retrouver son double – perdre la face, mais retrouver son image – perdre l'innocence, mais retrouver son ombre – puis franchir le soleil pour entrer dans la nuit tiède des femmes, dans leur regard vide d'émotion, dans leur corps objet de caresses, dans leur peau rendue douce par la souffrance.

La chaleur crée une sorte d'extraversion panique de nos perceptions, de confusion sociale. Elle nous tient quitte de la sexualité, le corps a trop à faire pour vouloir se reproduire. Jouir n'est plus évident, presque ridicule. Pourquoi cet excès supplémentaire? Le travail et l'ascèse sont des sécrétions elles aussi, la sueur s'y substitue avantageusement. C'est l'extase humide du corps qui s'offre en réparation à un tel soleil. Rien ne vaut la chaleur pour confondre les corps dans un même spasme, dans un même abandon archaïque. Tout copule avec la chaleur, l'ironie grandit avec le soleil, et l'ombre du sujet se rétrécit. La vitesse

des molécules dépasse le stade de la volonté, même celle de traverser la rue. Elle annule même le sommeil : comment dormir par ce *spectacle* de la chaleur, et pourquoi dormir, puisqu'elle s'offre déjà à vous comme un rêve?

Rien de plus libérateur que la grande chaleur, puisque nous rendons alors au soleil, dans une équivalence somnambulique, toute l'énergie qu'il nous dispense. Nous ne soustrayons rien en vue de l'effort et de la jouissance, nous ne sommes plus que le miroir d'une équivalence thermique et sans mémoire. Et ceci est plus beau que l'état de désir, c'est, comme les Anciens le distinguaient finement, l'état de pâmoison. Et puis, finalement, la chaleur est l'alibi de la nonchalance.

Entêtement pervers à maintenir un champ de mauvaise volonté, de refus du monde et de l'ordre politique. Mais aussi répugnance justifiée quant à l'assomption collective au firmament de l'opérationnel, quant à la réconciliation générale et simulée. Nous n'avons déjà plus assez d'ennemis, faut-il encore, en ces temps de synergie socialiste, cultiver le consensus?

La lâcheté et le courage ne vont jamais sans affectation. Ni l'amour. Les sentiments ne sont jamais vrais, ils jouent avec leur miroir. Aujourd'hui ce sont les événements qui ne sont ni vrais ni faux, et qui jouent avec leur écran. On ne peut pas davantage isoler un événement de son écran qu'on ne pouvait jadis isoler une passion de son miroir.

Il y a quelque archaïsme pour les immeubles et les tours à s'arracher héroïquement à la pesanteur. On imagine mieux que les tours commencent au quinzième étage, puisqu'elles ne deviennent intéressantes qu'à partir de là.

Ou encore une architecture qui prendrait naissance à la surface du ciel, qui rejoindrait le sol par poussées inégales, et ne s'y arrêterait sans doute pas. Ainsi la théorie elle aussi doit partir de la fin des choses, de leur altitude présumée, et redescendre vers leur « réalité » sans même s'y arrêter, car celle-ci n'est qu'une ligne imaginaire.

Si on veut que la théorie se prolonge à l'infini des deux côtés de la réalité, il faut raser d'emblée les quinze premiers étages...

Femelles hypothético-déductives, celles qui prennent feu au contact du réel et dont les cendres stérilisées dessinent dans le ciel des arabesques étranges, en particulier au crépuscule...

Une femme peut être tellement maquillée que sa disparition n'est jamais sûre. La vie peut être tellement mystifiée que son contraire n'est jamais sûr.

Ne jamais résister à une phrase qui vous plaît, où le langage prend lui-même son plaisir et où, après en avoir si longtemps abusé, vous êtes stupéfait de son innocence. Tout à coup, faire plaisir au langage est comme de faire plaisir à une femme – aussi inattendu, aussi peu conventionnel, aussi rare.

Bientôt les lunettes ne seront plus une prothèse, mais l'attribut héréditaire d'une espèce d'où le regard aura disparu.

Personne au fond ne se reconnaît vraiment le droit de vivre. Mais ce verdict de mort reste en général bien au chaud, caché derrière la difficulté de vivre. Si celle-ci parfois est levée, la mort est là soudain, d'une façon inintelligible.

Tel objet familier est là depuis vingt-cinq ans. Combien faudra-t-il de siècles pour qu'il disparaisse? Moi, j'ai changé, c'est anormal, il faudrait quand même partager les responsabilités. C'est ma seule objection au monde inanimé.

Imaginez un univers d'objets mobile et sexué, environné d'un univers humain asexué et immobile. Les objets auraient un nom, les hommes n'en auraient pas. Nous ne le supporterions pas. Comment pouvons-nous supposer qu'eux le supportent? Les bêtes, les pierres, les objets n'ont de cesse de renverser l'ordre humain. Et nous-mêmes sommes à peine sortis de l'enfer.

La télé : chaque image y est un évanouissement sans lendemain. Mais l'art n'y échappe pas. Dans ses innombrables formes contemporaines, il n'exerce plus que la magie de sa disparition, et donne lieu à des plaisirs exsangues.

L'Oniropause, pire que la ménopause : fin de l'ovulation mentale.

Le langage est tellement inarticulé qu'il a fallu inventer une double articulation pour le rendre inoffensif.

Ni frivole ni subtil – sérieux et bestial.
Une nouvelle forme de bestialité intellectuelle.

A force de regarder son miroir, le sujet est devenu hémophile : ça ne coagule plus. A force de transcendance, le sang ne s'arrête plus, rien ne cicatrise.

Féminité rêvée : elle ne vit que dans la tête et dans le désir de l'homme. Les femmes peuvent bien se rassembler par millions, elles ne produiront jamais cette image qui ne peut venir que

d'ailleurs. Si les femmes n'acceptent plus d'être rêvées, y compris dans le phantasme de violence, alors elles perdront même leur jouissance et leur droit. L'homme n'a jamais prétendu chasser de sa tête l'emprise de la séduction féminine – c'est le privilège terrifiant du sexe libéré que de prétendre au monopole de son propre sexe : « Je ne vivrai même plus dans vos rêves. » L'homme doit rester maître de la femme idéale.

Sur les Hauts Plateaux : une illusion tactile de la sphéricité de la terre, provoquée par le glissement rapide des nuages et de leurs ombres sur le sol. Comme dans certaines nuits très claires, quoique d'une autre façon, on sent la sphère du ciel, aérienne ou étoilée, épouser la courbe du globe. Que notre monde soit une sphère semble sans incidence directe sur notre mode de vie, sur nos représentations, où nous corrigeons tout en termes linéaires, mais ce n'est certainement pas sans conséquences sur la courbure de nos pensées. Il y a même là, dans cette sphéricité de la terre, une réponse ironique à toute « planification » humaine. Si l'infrastructure est courbe, ça change tout : il faut penser courbe pour épouser la sphéricité de la terre et du ciel.

Il faut bien dire qu'écrire est une activité inhumaine, inintelligible – il faut toujours le faire avec un certain mépris, sans illusion, et laisser croire les autres à son propre travail.

L'eau en poudre : il suffit de rajouter de l'eau pour obtenir de l'eau.

L'égle panique de sa part à elle devant la puissance des idées et de sa part à lui devant la frivolité sensuelle fit qu'ils se plurent merveilleusement pendant de longues années.

Certains objets se répondent d'un bout à l'autre d'une culture, et s'il y avait un rapport entre les Soviétiques et l'électricité sous le signe de la Révolution, il y en a un autre entre l'inconscient et le congélateur sous le signe de l'Involution. De même qu'on frigorifie les nourritures, on procède dans l'inconscient à la glaciation mentale des pulsions et des signes, puis on extrait de temps en temps des phantasmes, des fragments de pulsions, des séquences de signifiant, qu'on peut d'ailleurs faire dégeler par le stade intermédiaire du subconscient, qui équivaut à celui du réfrigérateur – le psychanalyste, Grand Maître du Froid, procédant à la décongélation prudente des folies et des rêves dans son cabinet.

Freud pensait apporter la peste aux USA, mais les USA ont victorieusement résisté au froid psychanalytique par la congélation réelle, la réfrigération mentale et sexuelle. A la magie noire de l'inconscient, ils ont opposé la magie blanche du défoulement, de la climatisation, de la stérilisation, de la frigidité mentale, des mediums froids de l'information.

Les vacances ne sont pas du tout une alternative à la congestion et à la promiscuité des villes et du travail. Au contraire : on cherche l'évasion dans une intensification des conditions de vie ordinaire, dans une aggravation délibérée : plus loin de la nature, plus près de l'artifice, de l'abstraction, de la pollution totale, stress, forcing, concentration, monotonie bien supérieures à la moyenne – tel est l'idéal de la distraction populaire. Personne ne songe à se tirer de l'aliénation, mais à s'y enfoncer jusqu'à l'extase. Ça, c'est les vacances. Et le bronzage joue comme preuve surnaturelle de cette acceptation des conditions de la vie normale.

Recopier ces notes est à tous égards indélicat, et je n'en pressens que du mal. Une sorte d'arrêt de mort, de violence, car pourquoi les arrêter dans leur déroulement manuscrit ? Si elles ne peuvent qu'être écrites à la main, c'est qu'elles ne sont ni un livre ni des pensées. C'est donc qu'elles constituent un texte secret, mais ça non plus ça n'a pas de sens. Il faut prévoir pour elles une fin hasardeuse, une échéance indéterminée, ou plutôt la chance d'être surprises sans défense, sans la défense qu'institue la littérature. Mais cette phobie du littéraire elle-même m'ennuie. Le diagnostic est simple : il n'y a rigoureusement aucune raison de cacher un miroir dans son tiroir.

Elle fait tout, elle chante l'opéra, elle tourne des films, elle en produit même, elle nage comme un dieu, elle est belle comme une déesse, elle est née au Mexique, elle a une peau diaphane et

les yeux très bleus, mais vivants (c'est rare), elle a l'air d'une liane ou d'un convolvulus dans son fourreau lamé blanc, elle parle cinq langues – c'est trop, c'est trop. Au comble de la perfection, ça redevient comme une virginité, il faut la perdre.

La culture contredit tout capital génétique. C'est le coup de charme, le coup d'éclat qui contredit la biologie, l'hérédité, etc., et résume toute une dynastie en une génération.

Ce qui ne s'obtient pas en une seule génération, c'est l'aisance et le courage. Les mutants sont lâches.

Ce qui ressort d'un conflit comme celui des Malouines, c'est une échelle inégale des passions entre le Nord et le Sud, et une escalade parallèle de la rage. La rage (même chose entre Israël et les pays arabes) de voir toujours les faibles imprégnés du mépris d'eux-mêmes, par une sorte de capillarité venue de la race supérieure, tellement qu'ils tremblent devant la revanche à prendre et préfèrent se livrer à toutes les fantaisies suicidaires. Dans l'ordre des passions (qui est le véritable ordre des puissances), les mêmes pays, les mêmes peuples sont éternellement voués au ressentiment, à l'hystérie d'impuissance devant l'efficacité hautaine des stratégies blanches. C'est cela qui est insupportable, et qui me ferait détester les peuples du Sud, ceux de l'Islam, pour leur débilité, pour leur rhétorique suicidaire, si je ne détestais pas bien davantage les petits Blancs purs et durs assurés de leur victoire perpétuelle.

C'est cette inégalité dans les passions, dans la vertu, dans le courage (il ne leur reste que la mort) qui fait que les peuples opprimés ne seront jamais à la mesure de leur propre puissance – et qui fait rêver, paradoxalement, à un univers de véritables rapports de forces où l'écrasement au moins se justifierait au regard de l'ordre du monde.

Octobre 1982

Les jeunes chômeuses aux yeux de jade.

Une génération a disparu ou changé de cap. Retour de flamme, le socialisme aidant, contre la radicalité théorique. Meurtre symbolique de la classe intellectuelle, tout à fait semblable au meurtre symbolique de la classe politique par les majorités silencieuses.

Originales sont les deux positions extrêmes : rien n'est réalisé, il n'y a rien à espérer, Dieu est contre nous – tout est réalisé, les promesses sont accomplies, Dieu est avec nous.

Toutes deux donnent des sociétés sans espoir, les unes parce qu'il est réalisé, les autres parce qu'il est irréalisable. Mais ce n'est pas l'espoir qui fait la force d'une société, c'est de se considérer comme accomplie dès maintenant. L'Iran et les États-Unis, étrangement réunis dans cette opération ratée de commando du désert, sont deux exemples exactement opposés de sociétés

réalisées. Le religieux y fonctionne comme sanction de l'opération rituelle de la société en Iran, de la technologie avancée aux States.

Au Japon, vingt-sept termes pour traduire le « signe », rien pour traduire le « social ». Rares sont les sociétés qui se pensent comme telles.

La « société » japonaise n'a que faire de l'idéal social, historique et politique – encore bien moins le Brésil ou l'Islam. Ni même sans doute la société américaine. Finalement nous ne sommes que quelques rares et exceptionnelles collectivités à avoir mis au point cette fine fleur du contrat social.

Et aujourd'hui il est déjà en train de disparaître.

La transsexualité n'est pas séduisante, elle est simplement troublante.

La simple équivoque entre les sexes n'a rien à voir avec l'allégresse spirituelle de la séduction.

Il y a un trouble physique de l'ambiguïté des corps, mais il y a un charme métaphysique de la dualité des sexes.

Les hommes fuient la demande sexuelle féminine dans l'androgynie ou le travesti – les femmes, elles, se dérobent à la demande masculine par la pudeur ou la sorcellerie.

En Italie, les hommes sont tendres, les femmes jamais. On sent qu'elles ont une dure revanche à prendre, leur sensualité est pleine d'amertume, et elles ne se vivent bien qu'entourées d'hommes brisés, à les échanger en même temps que leur jalousie hystérique.

La loi italienne sur le viol punit l'« induction » (indurre), c'est-à-dire toute forme de sollicitation forcée, de détournement de... quoi? Un clin d'œil, un geste, une mise en scène – tout est viol, puisque tout est signe. Le moindre signe est une prémisse de détournement. Tel est aussi l'imaginaire féministe : pas de différence entre viol et séduction, toute avance de l'autre est une promiscuité inacceptable.

Mais qu'est-ce que c'est qu'un corps inviolable et inaliénable? Un rêve de castration. Rêve féministe, c'est aussi le rêve de la loi (habeas corpus).

Non seulement il n'y a pas de séduction, mais il n'y a même pas de viol sans un signal minimal. Un être capable d'éteindre véritablement tous ses signaux, de n'émettre aucune réponse anticipée, serait protégé même de la violence. C'est d'ailleurs l'attitude que nous prenons instinctivement devant l'agression physique ou la demande agressive : éteindre les signaux de la peur ou du désir.

Lorsqu'elle se couche vers cinq heures près de moi, après avoir dansé toute la nuit, c'est un moment délicieux. Je fais semblant de dormir, elle le sait, il y a l'écho d'une nuit de fête dans son corps, maintenant silencieux près du mien, mais où la musique éclate encore. C'est un chaud et froid sous les draps entre le corps fatigué, surexcité de lumière et de mouvement, et le mien, obscur, immobile, qui l'attire dans sa tiédeur. Une certaine jalousie renforce cette juxtaposition insolite : l'un a dansé, l'autre a dormi. Mais l'électricité superficielle de l'un se perd dans les profondeurs rêveuses de l'autre. La situation inverse est belle aussi, quand je rentre et m'allonge auprès de son corps endormi. L'effervescence de la fête s'éteint dans la chaleur de l'autre, dans son silence complice, tel celui des plages à la fin de l'été, quand le soleil est encore chaud et qu'il n'y a plus personne pour en jouir.

On ne peut théoriser quelque chose comme la part maudite sans être soi-même partie de cette malédiction.

Il y a déjà quelque ridicule à expliciter les choses. Mais le pire est de donner du sens à ce qui n'en a pas. We are all pretenders.

Nudité fraîche et odorante dans les ténèbres, nudité ultraviolette et tranquille sous les regards infrarouges du voyeur.

On ne peut distinguer le sublime de l'agréable que parce que le souvenir vous en serre le cœur.

Sa tête est si légère qu'elle ne laisse pas d'empreinte sur l'oreiller. Le lit d'où elle se lève n'est pas défait, c'est à peine si les draps ont bougé, c'est à peine s'ils ont épousé sa forme. Elle est si discrète, si légère, c'est comme le fil du couteau de Tchouang-Tseu qui ne s'use jamais. Son corps a seulement quelques spasmes avant de s'endormir, l'écho de ceux du plaisir.

Une pierre dont l'énergie ne se dégraderait pas en chaleur au contact du sol rebondirait éternellement avec une élasticité inaltérée. Sans cette friction, sans ce contact, sans cette déperdition d'énergie, c'est le mouvement perpétuel.

Ce qui est impensable dans l'univers physique peut-il être la loi de l'univers mental? Une pensée qui ne céderait rien de son énergie dans l'usure, l'évaporation, les effets secondaires, une pensée qui saurait se garder de toute conséquence, de toute influence, de toute référence ne pourrait-elle pas rebondir indéfiniment et garder cette élasticité potentielle, la souveraineté des corps mobiles dans l'espace vide?

VICTORIA

Dans le déguisement de cette femme en homme, c'est la féminité qui multiplie sa séduction par l'ambiguïté. Cette femme est bien plus belle en smoking, et parce qu'elle reste femme, de toute la séduction des signes inverses. Rien ne sert de séduire les hommes, il faut encore séduire *les signes* du masculin.

Ce n'est pas le charme homosexuel qui séduit le gangster, c'est la divination de la féminité à travers sa métamorphose, c'est le pressentiment de cette féminité dans le jeu de sa disparition.

Cette forme sublime de l'ambiguïté est proprement féminine, l'autre, le déguisement du masculin en féminin, n'est que grotesque.

La fin du film le montre : il n'y a pas de possibilité pour le masculin de jouer des signes de l'autre pour resplendir dans sa masculinité. C'était déjà l'idée somptueuse de Nico, celle du faux travelo. Le vrai travelo est monstrueux, le faux travelo est merveilleux.

C'est que seul le féminin garde une puissance de révélation – le masculin, lui, n'est d'ores et déjà plus un secret, et c'est là son malheur.

La féminité relève du secret, le masculin de l'obscène. Ce qui fait que la féminité refoulée est atroce (elle ne se laisse plus deviner) mais que la féminité déployée est odieuse (elle devient masculine, et prend les caractères du travelo).

Le masculin n'est pas fait pour l'ambiguïté, il n'existe qu'en

érection et constitue donc toujours un spectacle légèrement comique (le féminin dans son déguisement est plutôt ironique).

« Comment vivre avec une femme qui joue à être un homme? »

« Mais toi, n'es-tu pas un gangster qui prétend ne pas l'être? »

« Où est l'être réel? Où est l'être prétendu? »

« We are all pretenders. Ne vivons-nous pas tous dans une double
vie? »

« Ne sommes-nous pas tous pris dans le vaudeville de l'ambi-
guïté? »

Tout ce qui est ambigu est féminin. Tout ce qui n'est plus ambigu est d'ordre masculin. Telle est la véritable différence sexuelle, qui n'est ni dans le sexe ni dans la biologie.

Plus la tendance est d'intégrer l'homme dans des effets mécaniques et systémiques, plus il faut aller à contresens, vers l'hypothèse de la souveraineté illogique et de l'intelligence matérielle des choses. Ce n'est pas une hypothèse mystique, c'est la seule hypothèse *drôle*.

La règle ne reste pas moins secrète du fait d'être manifestée. Le secret peut être révélé ou occulté, il n'en est pas moins secret, il est même dans son essence parfaitement visible, mais cette visibilité n'annule pas son caractère insaisissable.

Une des situations primitives de la vie, celle du jeu de cache-cache. Quel frisson d'être caché tandis que les autres vous cherchent, quelle frayeur délicieuse d'être découvert, mais quelle panique, lorsque les autres, après avoir longtemps cherché, vous abandonnent. Il ne faut pas trop bien se cacher. Il ne faut pas savoir trop bien jouer. Le joueur ne doit jamais être plus grand que le jeu lui-même.

C'est comme de faire un mot si subtil qu'il passe inaperçu et que vous en êtes réduit à l'expliquer.

Peut-on tirer de là un autre enseignement?

Il existe, entre les sujets amoureux, une sorte de capital respectif non seulement d'affect ou de plaisir, mais la possibilité de jouer à quitte ou double la part que vous détenez dans le cœur de l'autre. Une des stratégies peut être de la sacrifier au bon moment et d'être le premier à dire « je ne joue plus », car alors vous encaissez toutes les mises.

La folie n'est obscène que par la thérapie, le handicapé n'est obscène que par le soin qu'on lui porte (*handicapped is beautiful*). Obscène est ce qui noie la cruauté du mal dans la sentimentalité du regard. Obscène est par excellence la pitié, la condescendance impudique.

A Nanterre, dans un cours sur la séduction auquel assiste régulièrement un handicapé moteur et verbal qui prétend pourtant parler tout le temps et précisément de la séduction, glaçant

l'auditoire de ses interventions ratées, arrive un jour une belle féministe venue combattre la séduction comme idéologie sexiste. Elle s'assoit près du handicapé et tout au long de son intervention se penche tendrement vers lui pour lui glisser une cigarette allumée dans la bouche et le faire fumer. Très exactement comme si elle lui faisait une pipe, elle lui fait téter son mégot comme une mère, à cette épave masculine qui lui sert de chandelier et d'alibi, tout en vitupérant contre les mâles qui ne songent qu'à séduire. Belle fille provocante mitonnant sa revanche à travers le pauvre polio impuissant. Lui-même reluisant douloureusement de plaisir sous ce viol inattendu. Eh oui, les rôles auraient dû être inversés, mais dans quel sens? Elle me faisait fumer moi aussi par le malin plaisir qu'elle éprouvait dans cette mise en scène et que je retrouvais dans la joie contenue de l'infirme blême et pervers qui me détestait depuis le début et auquel je n'avais jamais pu cacher l'horreur qu'il m'inspirait – mais celle qu'il m'inspirait maintenant était bien pire, car je m'identifiais à lui sous les caresses symboliques de la fille, elle me sollicitait en le masturbant quasiment sous mes yeux, elle me disait : « Regarde, si tu étais un mongolien, un impuissant, tu aurais droit à mes faveurs, je te viole à travers lui et tu n'y peux rien. » (Plus tard, rencontrée par hasard dans une soirée, elle se mit à me draguer sans scrupules – mais j'eusse préféré être le handicapé pour le temps d'un séminaire où elle lui plaçait la cigarette entre les lèvres.)

Elle ne le connaissait pas du tout. C'était un trait de génie de se placer près de lui et de l'utiliser comme repoussoir. C'était odieux, mais c'était génial. Sans lui, elle n'eût été qu'une féministe ridicule.

J'aime cette façon propre et cruelle de régler les comptes comme j'aime ces traits d'esprit qui coupent court à la suite du récit. J'aime cette femme qui exploite honteusement un handicapé pour promouvoir son féminisme merdique comme j'aime cette autre femme qui offre son œil à son amant pour répondre à un compliment sur son regard.

Où commence l'effet stéréo, le point de sophistication inutile de la hi-fi, où la musique se perd dans l'obsession de sa fidélité? Où est le point de sophistication inutile du social, au-delà duquel il passe lui-même en stéréo et se perd dans l'obsession de la sécurité? Aujourd'hui la hantise de cette technicité, de cette véricité, nous éloigne définitivement de la musique. Elle crée un faux destin de la musique comme du social – celui de s'accomplir dans la perfection de son exécution.

Plus tard nous aurons des rêves en forme de walkman ou de magnétoscope, que nous pourrons sonoriser, ralentir ou accélérer, comme des images de télé, ou faire se dérouler une deuxième fois s'ils nous plaisent. Peut-être même pourra-t-on se brancher sur les rêves des autres, en modulation de fréquence, et dialoguer par câbles dans nos rêves? Le rêve serait enfin devenu un moyen de communication.

Inversement la musique du walkman pénètre dans votre corps comme un rêve. Ni intérieure ni extérieure, elle passe derrière les yeux comme une bande coenesthésique. Mais nous la mani-

pulons. Nous n'acceptons plus d'images ou de sensations que manipulables. Nous n'attendons plus grand-chose de la substance des images, mais tout de leur manipulation tactile et digitale.

Une seule chose nous protège du changement : l'exil. Dans l'irréel ou à l'autre bout du monde, dans la mélancolie ou dans le Midi – l'exil est une structure merveilleuse et confortable.

Seuls les exilés ont une terre. J'en connais qui ne sont proches de leur pays qu'à 10 000 km de là, chassés par leurs propres frères. Les autres sont des nomades qui courent après leur ombre dans les déserts de la culture.

Il y a deux sortes de silence. Le silence de la parole, et le silence de la voix. Celui-ci nous touche plus profondément.

John grandit normalement, mais il ne parle pas, au grand désespoir de ses parents. Vers l'âge de 16 ans, il dit enfin, à l'heure du thé : « J'aimerais bien un peu de sucre. » Sa mère émerveillée : « Mais, John, pourquoi n'as-tu rien dit jusqu'ici ? » « Jusqu'ici, tout était parfait. »

Si tout est parfait, le langage est inutile. C'est vrai pour les bêtes. Si les bêtes ne parlent pas, c'est que tout est parfait pour elles. Si un jour elles se mettent à parler, c'est que le monde aura perdu une certaine perfection.

« Je te désire » est obscène.

« Tu me plais » est plus subtil – l'autre y est sujet du plaisir, et non objet du désir.

Le désir n'est que de jouir, le plaisir est de plaire.

Il n'y a pas de désir de plaire – le « plaire » est implacable.

En d'autres temps, plaire a tenu lieu de désir – aujourd'hui, le désir nous tient quitte de plaire.

L'âge même peut jouer comme perversion « naturelle ». Les femmes ne cherchent pas tellement leur père que le simple mystère d'une autre génération, plus proche certainement de la mort, mais aussi d'une vie antérieure.

B.B.

– Ma doublure s'est fait opérer de l'appendicite.

– Vous n'allez pas coucher avec la terre entière, c'est impossible, c'est un viol.

– Je comprends tellement bien les animaux sauvages traqués, par les objectifs, par les mitraillettes.

– Une Rolls blanche et un chauffeur noir.

Femme puissance femme.

Retour d'un long voyage.

Comment les êtres vivants font-ils pour exister si loin les uns des autres, et vaquer à leurs affaires avec cette indifférence? Comment font-ils pour affecter cette éternité en votre absence? Stupéfaction de leur banalité complice à des milliers de kilomètres, alors que vous les vivez dans le rapprochement surréaliste de la vitesse. Stupéfaction de la simultanéité des villes réunies par l'avion en une seule diagonale nocturne.

En fait, les villes mondiales sont concentriques, isomorphes, synchrones. Il n'en existe qu'une, et vous êtes toujours dans la même. C'est l'effet de leur révolution permanente, de leur circulation intense, de leur magnétisme instantané – différent de l'univers rural, où le sentiment de la simultanéité mondiale des échanges n'existe pas. Saisir les villes, par le court-circuit du décalage horaire, en flagrant délit d'existence.

La seule stratégie, c'est d'être totalement indifférent à l'une ou l'autre de deux solutions inverses. C'est là que tout s'invente sans effort, puisque vous ne savez dans quel destin vous allez vous jeter. C'est comme si les idées venaient des deux sens à la fois, puisque vous êtes aussi bien disponible pour la stratégie de l'autre. Et s'il est vaincu, il ne l'aura pas été par le rapport de forces, mais par le fait que vous auriez pu tout aussi bien prendre son parti. Cela vous suggère des stratagèmes et des solutions devant lesquels il ne peut que s'incliner.

Si les phénomènes parapsychologiques ou extraterrestres étaient vrais, ou simplement plausibles, il faudrait s'y vouer entièrement sans perdre un seul instant. Je ne comprends pas qu'on perde une seule seconde en d'autres affaires. Mais ceci vaut aussi pour la science. Si la science est ce qu'elle est, et la vérité ce qu'elle prétend, elles méritent une passion radicale. Or il n'en est rien. Non seulement les masses, mais les scientifiques eux-mêmes ne s'y vouent que mollement. Nous n'éprouvons pour la vérité qu'une passion relative, une adhésion désinvoltée, comme pour les phénomènes irrationnels. Seul le *suspense* de la science peut susciter un intérêt soudain, mais c'est la passion du suspense. Elle se réveille aujourd'hui par le fait que même les scientifiques reconnaissent qu'il n'y a pas d'issue à la science.

La minutie de la science ne produit plus aujourd'hui qu'une stéréophonie artificielle, elle produit des effets stéréonomiques et holographiques (la spirale de l'ADN en est un), et cette ombre seule suffit à la malversation des apparences. Mais le réel ainsi capté est éversif, sinon réversible. Sous la torture subtile de la science, le réel ne fait jamais que l'aveu de son inexistence.

Que plus les choses s'approfondissent, plus elles se dérobent comme en un miroir concave. A l'échappée vers la transcendance, à l'assomption du monde vers le haut (la Loi, l'Idée, Dieu, la Vérité) a succédé un processus d'évanescence vers le bas, l'échappée belle vers l'immanence.

Là où le féminin ressuscite, sans idéologie, sans hystérie sexuelle non plus, dans une provocation joyeuse, dans une forme lascive d'exhibition gratuite, de scénographie ironique d'un sexe sans désir. Perversion légère, transparente. Nouvelle allégorie du corps.

Petits approfondissements indifférents
petites illuminations historiques
petites intentions lascives
petites malversations artificielles
petit cristal très matinal
petit ciel gris très sensuel
petits aléas très intimes

Nous, les vivants, ne sommes jamais nus – le regard, la voix sont déjà des parures. Nous ne le sommes que dans la honte, quand le langage fait défaut. Et dans la mort justement, qui est la pire des offenses. Les morts eux non plus ne partaient jamais nus pour le grand sommeil. La femme non plus ne dort jamais nue – elle a toujours un bijou, un fard, une crème, une pensée qui lui sert de parure contre l'abîme du sommeil.

Regards qui s'électrolysent.
Lèvres qui se féminisent.
Yeux qui s'androgynisent.
Rêves qui se volatilisent.

L'indifférence des arbres au moment historique. L'indifférence des rêves à l'interprétation. L'indifférence du peuple à son propre triomphe. L'indifférence du corps à la révolution. L'éblouissement métaphysique de l'identité des visages au petit lendemain de la révolution. Les traits n'ont pas changé. On attend l'illumination violente, et voilà, c'est comme de coucher avec sa sœur, ça ne change rien à la vie.

Il y a une égale violence à prendre la défense des victimes, car la commisération est obscène.

La violence physique n'atteint pas la victime dans sa souveraineté. La pitié ou la solidarité le touchent précisément là, dans son orgueil, dans ce que l'homme a d'inhumain, de cruel et d'orgueilleux vis-à-vis de lui-même.

La cruauté vise l'homme capable d'être plus qu'il est, la pitié vise l'homme coupable d'être tel qu'il est.

Si la solidarité n'est, comme la plupart du temps aujourd'hui, que le partage d'un destin misérable, elle n'est elle-même qu'une forme d'abjection.

Dévorant des yeux, franchir le nuage des cils, violer ces yeux noyés de larmes, jusqu'au soleil hypocrite qu'illumine une pensée séductrice, jouir des autres par les larmes – cannibalisme moderne et sentimental.

L'enchevêtrement des haines, des complicités, des rivalités d'écoles, des péripéties d'humeur fait que chaque atome du monde intellectuel, qui vit dans un état de surexposition à lui-même et à sa mauvaise conscience, se préfère, tout en se détestant les uns les autres. Il y a là une animosité insondable, un millier de serpents venimeux entrelacés dans des vases communicants. Le déchirement respectif est la parure de cette micro-société, et l'épreuve initiatique exigée à l'entrée du sanctuaire intellectuel est ce contrat de haine et d'exclusivité. Passion provinciale, exacerbée par la sophistication des moyens d'expression. Que certains effets déconcertants de beauté et de vérité puissent jaillir de temps en temps de ce fumier de relations humaines reste un paradoxe miraculeux à mettre au compte des effets pervers ou des ruses de la vertu.

Il y a longtemps que les génériques ont dépassé les films en audace, en humour, dans l'art elliptique de traiter les images. Et si la différence n'est plus aussi grande, c'est que les films se sont alignés sur les génériques.

Derrière le monceau d'informations, à peine voit-on ce qui se passe au firmament de l'actualité. Mais que se passe-t-il au firmament de l'inactuel? Il n'y a plus de distance critique, il n'y a plus que la distance pure. Celle-ci ne s'engendre plus d'une objection sur les fins ou les moyens, mais d'un effet de destruction des causes. La distance pure procède d'un retrait de l'objet dans l'objectivité radicale. De nouvelles passions surgissent, au sommet desquelles brillent celles de l'humour, du hasard objectif, de la complexité astronomique, de la fascination, de l'allégorie, de l'ellipse, de l'indifférence et de l'impatience.

Le travail du négatif. Fini dans l'histoire, il prend également fin dans l'image vidéo ou numérique : plus de négatif, plus de profondeur, moindre définition (seuls les gros plans passent bien). Synthèse positive immédiate de l'image. Tactile et digitale : plus de présence à l'image par le regard, mais par le sens digital, qui est un sens d'ordination et de contrôle.

Vélizy. Les bergers pyrénéens à qui on injecte la fibre optique, les relais hertziens, la télé par câbles. Faut-il que l'enjeu soit important! Et pas seulement l'enjeu social. Ces gens-là croyaient vivre en société, avec leurs voisins, leurs bêtes, leurs histoires? Scandaleuse condition de sous-développés, monstrueuse déprivation de toute cette bonne substance de l'information, solitude barbare où ils étaient tenus sans pouvoir s'exprimer, etc.

Avant, on leur foutait la paix, si on les traquait, c'était pour les faire venir crever à la ville, dans les usines ou à la guerre.

Pourquoi a-t-on soudain besoin d'eux, alors qu'eux n'ont besoin de rien? De quoi doivent-ils servir de témoins? Car on les y forcera s'il le faut : la nouvelle terreur, pas celle de 1984, celle du XXI^e siècle, est là – la nouvelle négritude est là, la nouvelle servitude involontaire. Il y a déjà un martyrologue de l'information. Les Bretons à qui on rend au plus vite la télé après le dynamitage des relais... Vélizy... Pyrénées. Les nouveaux cobayes. Les nouveaux otages. Crucifiés sur l'autel de l'information, au pilori de leurs consoles. Informatisés vivants. Tout ça pour leur faire avouer le bienfait innommable dont on les comble, pour leur extorquer l'aveu de leur socialité, de leur condition « normale » d'anthropoïdes associés.

Le socialisme engendre une décomposition de la position intellectuelle.

Désapprendre ce qu'ils disent. Ou bien ils n'y croient pas eux-mêmes, ou bien le violent effort qu'ils font pour y croire est désobligeant.

Nous sommes dans une époque où les structures mentales et intellectuelles sont en train de s'enterrer, de s'ensevelir dans les mémoires, dans les archives, loin du soleil, en quête d'une efficacité silencieuse ou d'une résurrection improbable. Toutes les pensées s'enterrent avec la prudence de l'an 2000. Elles flairent déjà la terreur de l'an 2000. Elles adoptent d'instinct la solution de ces

cryogénisés qu'on plonge dans l'azote liquide en attendant de leur trouver un moyen de survivre. Elles sont comme ces marchandises funèbres qu'on enferme dans le sarcophage souterrain du Forum des Halles à titre de musée virtuel, de champ de fouilles pour les générations d'après la catastrophe. Elles ne se réveilleront jamais, mais elles n'en savent rien. L'an 2000 n'aura pas lieu, mais elles n'en savent rien.

Faire le mort. Ça va de la paralysie au mimétisme animal ou à la convulsion messianique des premiers chrétiens qui, las d'attendre la promesse du Ciel, voulurent hâter la parousie par leur propre mort.

Il y a la même promesse derrière n'importe quel suicide ou forme de disparition : autant de leurres pour séduire Dieu par l'anticipation de la fin. Il faut un piège pour détourner Dieu de l'histoire. Les Cathares avaient inventé la perfection à cette fin, pour détourner Dieu d'attendre, et le placer devant une responsabilité immédiate.

Le terrorisme n'en fait pas d'autre : il tente de piéger le pouvoir par un acte immédiat, sans attendre la fin de l'histoire. Il se met dans la position extatique de la fin, espérant introduire les conditions du Jugement Dernier. Il n'en est rien bien sûr, mais ce défi est admirable.

N'y a-t-il pas une lueur de cette exigence dans le phantasme global de catastrophe qui plane sur le monde actuel? Exigence de résolution violente des choses plutôt que de les laisser fuir dans l'hyperréalité. Si les fins entrevues nous échappent, s'il est

clair que le message n'aura jamais le temps d'atteindre la fin de l'histoire, puisque celle-ci aura eu lieu entre-temps (toujours l'histoire du Messie de Kafka : trop tard, toujours trop tard) alors autant faire le mort, jouer la précession de la fin, court-circuiter l'avènement du Messie, falsifier l'occurrence des choses, précipiter le cours du temps, – dans l'impatience de l'accomplissement, et la secrète intuition que la promesse est, elle aussi, de toute façon, fausse et diabolique.

Quand on réussit non pas à détruire quelque chose, mais à effacer son origine et sa fin, elle disparaît (est-ce la solution au problème de l'illusionniste?). Elle n'est cependant pas physiquement morte. Elle resplendit dans *une sorte d'état de grâce qui est celui de la disparition*. Elle inaugure une forme seconde, pure et vide, de l'événement ou de la personne, *qui est la forme du destin*.

Ce qui a disparu a toute chance de réapparaître. Car ce qui meurt est anéanti dans le temps linéaire, mais ce qui disparaît passe à l'état de constellation. Il devient l'événement d'un cycle qui peut le ramener de multiples fois (est-ce le secret de la Rose de Paracelse?).

Ma bien-aimée s'est envolée vers Séville
elle n'est certainement pas seule
cependant je rêve d'elle
et de la nuit passée

Haïku

La poésie sent trop la poésie. La philosophie sent trop la philosophie. L'une et l'autre souffrent d'une redondance abominable. Affectation du verbe, affectation de la profondeur. Elles nous ennuient également toutes les deux.

Cet homme (le héros de la Suite Vénitienne) aura eu un destin complet. Non seulement il aura été suivi et photographié – destin sublime – mais, puisqu'il s'est dérobé et qu'il a fallu refaire toutes les photos sans lui, il aura été doublé – destin dérisoire.

Le terrorisme est une réaction intolérante à l'hypertolérance de nos sociétés, comme le viol peut être une intolérance à notre tolérance sexuelle sans limites (son taux croît avec le taux de libération sexuelle, ce qui est paradoxal). C'est la violence de deuxième génération – réaction à l'absence de violence. Ainsi des maladies de deuxième génération (cancer) : elles sont une réaction à l'hyperprotection des corps.

Quand une femme éteint dans vos bras tous les signaux du plaisir et ne laisse d'autre solution qu'un viol désenchanté, aucun phantasme ne sert de rien. Mais il en est de même quand sa demande sexuelle est telle qu'elle ne laisse même plus place à l'illusion du viol.

Le réel est obèse, cannibale, nostalgique et sentimental. Dieu nous en préserve, ainsi que de l'excès du monde. L'ironie préserve le peu de réalité du monde, et son taux de fatalité indéfinie.

J'ai eu très peur dans l'avion qui revenait de Barcelone chargé d'un groupe du troisième âge en provenance des Baléares. Pour beaucoup de ces vieilles dames, c'était le premier voyage de leur vie, un peu comme d'être allées à Lourdes – et on sait que ce sont ces avions-là qui s'écrasent.

Leurs pépiements, leurs racontars, leurs querelles oiseuses, leur déception profonde, tout ça créait un pressentiment de catastrophe, comme le fait toujours la proximité de la bêtise.

La monstruosité d'un groupe en goguette est toujours une offense à la sublimité du décor, en particulier celui du vol aérien. Leur irrespect pour ce glissement stratosphérique, sans doute la plus belle métaphore, lente et supersonique à la fois, de la vitesse de nos échanges, mise en scène surnaturelle de nos analyses (la transcendance pour nos aïeux était dans la montagne, pour nous elle est dans cette culmination continue du vol aérien, verticalité qui court horizontalement, altitude mobile), leur indifférence stupide à tout cela appelait en quelque sorte un châtement divin, et je me mis à regarder intensément par le hublot pour détourner Dieu de sa vengeance.

Mystère du zéro absolu. Alors qu'il n'y a pas de limite à l'escalade du chaud, il y en a une à l'abîme du froid. Que se passe-t-il aux confins de ce point $- 270^{\circ}$, tel qu'on ne puisse pas le franchir? L'immobilité absolue des molécules, l'arrêt du mouvement brownien lui-même – et donc *la fin de l'incertitude?*

La mort n'est qu'une phase relative – quand on y songe, le cadavre continue à grouiller du mouvement frénétique des électrons. Le grouillement pour nos aïeux s'arrêtait à celui des vers dans la charogne, pour nous il va jusqu'à celui des particules dans la soupe originelle.

C'est l'inverse pour la vitesse : pas de vitesse au-delà de celle de la lumière, limite absolue de l'accélération, alors que la lenteur peut aller jusqu'à l'infinitésimal. Il n'y a pas d'immobilité absolue.

Spéculations folles, liées en fait à la superstition numérique : c'est la linéarité qui engendre cette idée d'un point indépassable. Les qualités, elles, n'ont pas de limites : au-delà du rouge il y a le violet, au-delà du violet une autre sensation virtuelle. C'est le champ des métamorphoses.

Tandis que tu parles, elle ne regarde que tes mains. Elle semble fascinée par leur mouvement, elle ne t'écoute plus. Geste étrange, émouvant par son déplacement, sa folie douce... ce sont les mêmes qui dans l'amour vous disent : regarde-moi, ne m'abandonne pas, ne me laisse pas seule...

Lèvres humides, vives, limpides. Lèvres fraîches et narquoises comme leur rire dans l'air nocturne de la Côte des Neiges. Ni la sensualité latine, ni la désincarnation américaine, une liberté ironique venue d'une civilisation de l'hiver, une forme hyperboréenne de tendresse et d'insolence sexuelle, une nouvelle forme de féminité peut-être...

La mode est quelque chose de plus que ce qu'une sociologie de la distinction peut en dire. Elle est une passion collective. La culture en général est plus qu'un mécanisme différentiel, elle est la forme prestigieuse que se donne toute une société sans distinction, par un enchaînement passionnel des formes, du langage, des signes, qui est, tout en s'y enracinant, un défi à l'ordre grammatical des différences. Il semble que nous ayons perdu cette version démiurgique de la culture, et soyons tombés dans sa version sémio- et sociologique.

On se consume de passion, mais on se nourrit d'obsessions.
L'obsession est la forme alimentaire de la passion.

Quand une femme est nue, le temps se voile
Quand le temps se voile, ses yeux sont clairs
Quand ses yeux se voilent, son ventre est chaud

Nous sommes dans les situations mouvantes, où rien n'est caché, tout est mobile – un monde d'une innocence toute nouvelle, mais que n'éclaire plus l'utopique constellation du secret.

L'individu est moins aliéné par le fait qu'on sait tout de lui que par le fait qu'on le sollicite de tout savoir sur lui-même. Là est le principe d'une servitude nouvelle et définitive.

Il faut beaucoup plus espérer d'un excès de l'information ou d'un excès des armes que du contrôle de l'information ou du contrôle des armes.

Da, wo die Gefahr wächst, wächst das Rettende auch.

Au Québec, lors d'une grève, les étudiants occupent la salle des ordinateurs. Non pour neutraliser le centre vital de l'impérialisme, mais parce que simplement c'est l'hiver, et que c'est le seul endroit où ils peuvent avoir chaud, puisque les autorités ne peuvent se risquer à couper le courant, de peur d'altérer les mémoires.

La beauté n'est pas négociable, puisqu'elle resplendit au-delà de tout effort pour la mériter, puisque personne ne peut lui offrir l'équivalent de ce qu'elle est. Elle doit donc s'anéantir elle-même. Telle fut la drogue pour elle : abjection calculée, dénégation de son propre éclat, suicide.

Il suffit de parler d'une femme à une autre femme pour éveiller en elle l'idée de la remplacer. Il suffit qu'une femme vous parle d'une autre femme pour vous donner envie de passer de l'une à l'autre. Fou est celui qui nie cette infidélité transférentielle.

Confrontée à ses objectifs idéologiques et à ses finalités prétendues, la société soviétique s'effondrerait immédiatement. Or elle tient, et ceci est à la fois une déception et un mystère. On oublie qu'elle ne tient que par la complicité collective autour de la *comédie* de l'idéologie, de la *comédie* de la bureaucratie. Et plus généralement : qu'une société ne subsiste que par la complicité dans la *dérision* de son propre modèle.

Vérité éclatante en Italie aussi, sur un modèle inverse : défaillance de l'État, confusion des institutions, malversation des principes : tout cela est sans importance, parce que la dérision recrée un consensus social mystérieux, une solidarité narquoise qui préserve l'ensemble de l'effondrement.

Peep-show, strip-tease : l'indifférence du corps au regard qui le regarde. Corps tactiles par leur présence et cependant intacts dans leur essence, quand leur ondulation défend que le regard s'y pose. Transcendance invulnérable de la femme et de son corps. Corps auréolés de leurs attributs sexuels comme d'une parure animale – ce que le sexe est au fond dans l'admiration que nous

avons pour lui. C'est donc une passion toute spirituelle de la mise en scène qui guide ici le spectacle comme elle a guidé la nature dans la mise en scène somptueuse des espèces et de leurs différences.

Mentalité désœuvrée, archaïque, indifférente. Je pressens une fin d'abnégation de tout cela, comme si le défi n'en valait pas la peine, une dénégation de tout jugement. Cette forme était là dès l'enfance, dès l'adolescence – forme atone, lâche, oisive, irresponsable, inculte, sans désir.

Ces livres, ai-je jamais eu d'attachement pour eux? Ces femmes, ai-je eu l'ombre d'un sentiment pour elles? Tous ces pays différents, ai-je eu envie de les découvrir?

Seule m'a ému l'inhumanité des choses, et encore j'ai été incapable de la transporter dans ma propre vie. Ce verdict, je le lis dans la courbe de tonalité des événements, de mélancolie des visages, de vanité et de futilité des entreprises. Je m'étonne encore du miroir que nous pouvons offrir aux autres, de l'image amoureuse ou ironique que nous sommes encore parfois dans le miroir les uns des autres.

De plus en plus, ce sont les machines qui ont le trac, pas les hommes. Les hommes n'ont le trac que s'ils se forcent à apparaître comme des machines.

Toutes les situations de choix reviennent à celle-ci : préférez-vous une femme au corps quelconque mais au visage séduisant, ou celle dont le corps est séduisant, mais le visage indifférent? Faux problème. Il faut toujours préférer la situation où on n'a pas le choix : soit parce que la femme est parfaite, soit parce qu'il n'y a que celle-là.

Le Rêve : un lourd camion chargé d'un bloc de marbre taillé ébranle les colonnes d'une architecture qui ressemble à Versailles ou à Saint-Pierre de Rome. Il se renverse et le chauffeur en sort en lançant des imprécations. Entre-temps, toute la façade oscille et s'effondre lentement. Et alors, comme des bêtes quittant un bateau en perdition, toutes les statues jusque-là immobiles, debout, courbées, arc-boutées, lentement se réveillent, s'émeuvent, ouvrent les yeux et s'enfuient pour échapper au désastre. Étaient-ce des êtres humains qui jouaient ce rôle depuis des siècles? Ils attendaient la fin pour se libérer.

L'extraordinaire faculté des femmes à survivre (y compris dans l'amour et la rupture) leur est facile, vu que de toute façon elles ont été là neuf mois avant vous, et le seront donc aussi bien neuf mois après. Le temps qui se compte commence à la naissance, mais l'autre a commencé avant. La femme, qui détient ce temps d'avant la naissance, dispose logiquement aussi de celui d'après la mort.

Dallas : les scénaristes font tourner la scène de la mort dans la piscine à toutes les femmes du feuilleton, elles ne savent pas laquelle doit mourir, et donc disparaître de la série.

Le feuilleton devient leur destin. S'ils meurent en réalité, on s'arrange pour les faire disparaître dans le scénario. S'ils sont sacrifiés dans le scénario, ils n'ont qu'à s'éclipser comme star dans la vie aussi, car ils se confondent avec leur personnage.

C'est comme dans la cérémonie : en dehors du rituel, vous n'êtes rien, mais le rituel est assez souple pour exploiter tous les accidents de la vie. Le secret de Dallas, c'est d'être proche du stéréotype tribal et initiatique. La conséquence est qu'on n'y rit jamais. Pas d'esprit, pas d'humour, pas d'épisode drôle, aucun aléa heureux. C'est un monde fermé où tout ne peut tourner qu'en fatalité, perfidie, inceste sentimental, cannibalisme magique. Telle est la loi tribale, dont J.R. est l'emblème et qui suscite les efforts désespérés des femmes pour échapper à ce piège archaïque.

Dallas est supérieur, dans cette cruauté naïve, à toute critique « intelligente » qui peut en être faite. C'est pour cela que le snobisme intellectuel y trouve son compte.

J'ai vu, en rêve, le visage de la servitude. C'est une femme aux yeux lourds, bleus, atones. Les lunules de ses seins sont asymétriques. Elle a toujours un sourire pour les plus pauvres et elle rampe vers l'infini avec délicatesse.

L'ennui, c'est comme un zoom impitoyable sur l'épiderme du temps, chaque instant se dilate et grossit comme les pores du visage.

Le luxe dans les trains ou les avions actuels, c'est qu'on vous parle. On vous tient en état d'information sur le voyage, en état d'alerte sur votre corps (un bon métabolisme, détendez-vous), de stimulation culturelle (musique, cinéma), en état subliminal de question/réponse (le langage tactile de la speakerine, la voix off de l'hôtesse). A 300 km/h ou à 1 000 km/h dans le ciel, vous ne quittez pas la sémiosphère. C'est ça le luxe de la classe affaires.

Les autres, on les transporte comme des bêtes.

Le rêve mystique de tout iceberg : descendre le plus loin possible vers le Sud, qui sait? jusqu'à son anéantissement dans les eaux équatoriales. Pauvre iceberg, chargé du désespoir des pôles d'être si loin de l'Équateur, et si éloignés l'un de l'autre! Aucun jusqu'ici n'a réussi dans cette folle tentative.

Passer comme le vent de la fin du jour
Finir comme une idole éclairée de tous côtés
Sourire à cette lumière diffuse qui enveloppe les objets de la
dénégation

Saluer le point de non-retour
Zarathoustra. Éthique du crépuscule

Le scandale de la fin du monde n'aura pas lieu, pour la raison que l'existence a déjà été jugée et déclarée injustifiable. Ainsi il faut considérer ce monde comme définitif, le verdict comme immanent, l'injustice comme irrémédiable. Ceci n'a rien à voir avec la pente naturelle des choses, mais bien avec l'éthique bestiale qui couve dans les viscères labyrinthiques de l'être humain, et qui veut que soit départagé le juste de l'injuste, le bien du mal, pour que triomphe enfin l'ordre le plus vrai, le plus stupide et le plus sentimental.

Or, il n'y a pas besoin d'attendre. Que triomphent partout les choses les plus stupides, c'est ça le Jugement Dernier.

Quand on a un lumbago, il faut se mouvoir comme un reptile. Il faut que le mouvement soit achevé avant que le muscle ait eu le temps de souffrir. C'est la même chose pour les idées et le langage. Il faut être arrivé au bout de la phrase avant que le langage ait eu le temps de souffrir.

Le point oméga d'un système est celui d'une circulation pure des énergies vouées par là même à l'indifférence et à la mort. Dans un tel système, les échanges deviennent impossibles en vertu d'une équivalence immanente – chaque particule y est en suspens devant le seul événement possible : la rencontre de l'antiparticule

qui l'annule. C'est alors que le système entier s'approche du point alpha d'un autre dispositif. Au-delà d'une certaine phase, tout le système tend vers ce point fatal.

L'objectivité radicale est exactement l'inverse de celle de la science. L'une vise la rationalité des processus partiels, l'autre l'ironie du processus global.

Les femmes constituent une société secrète, elles tiennent toutes ensemble un conciliabule secret. Celles que j'ai connues, et dont aucune n'a connu les autres, sauf par accident, tissent cependant entre elles un réseau complice de séduction, elles se font signe comme les événements d'une vie dans leur spirale apparemment indifférente. D'ailleurs chacune d'elles, dans un élan inavoué, enveloppe toutes ses rivales, passées et futures, dans le même champ de jalousie, de fascination, de complicité – et, à son tour, elle est toutes les autres ensemble, celles que tu as tenues distantes dans la vie, enfin rassemblées dans la seule société secrète véritable – la société rêvée, celle des femmes.

Réversibilité, comme du jour et de la nuit, de tous les concepts au cœur équatorial du système : cette position paradoxale, dérisoire, indéfendable, et pour cette raison imprenable, c'est l'amer privilège des rhétoriques fantômes.

Quant à la liberté, elle cessera bientôt totalement, et sous toutes ses formes. Vivre dépendra d'une obéissance absolue à des dispositions rigoureuses qu'il ne sera plus possible de transgresser. Le passager d'un avion n'est pas libre. Les passagers de la vie future le seront encore moins : ils franchiront leur durée attachés à leur siège (S.A.).

La théorie doit non seulement se couper de ses références, mais aussi de tout commentaire : il n'est pas normal d'autopsier l'enfant qu'on met au monde.

Le monde, une fois soustrait au cauchemar de l'objectivité perpétrée par la science, et qui vise à lui rendre un hommage impartial, n'est-il pas lui-même un effet sans cause? Et donc aussi sans conséquence. Il n'y a donc aucun sens à s'interroger sur son échec.

Tous ces pauvres vieux, ces cobayes du troisième âge, qui espéraient, enfin délivrés du sexe et du travail, reposer dans cette sorte d'indifférence à la vie et de jouissance anticipée de la mort, qui est bien la meilleure façon de vieillir – il ne sera pas dit qu'on leur aura laissé une plage en fin de parcours, non, il faut les persécuter jusqu'au bout, les recycler, les libidinaliser (désirez!

jouissez! il n'est jamais trop tard), les enculturer (théâtre, cinéma, discussions « libres », yoga, musique du XVI^e siècle) – rien ne leur sera épargné pour leur permettre de mourir idiots.

Cessation progressive d'activité, malvoyants, malentendants, handicapé verbal, etc. : euphémismes. Les mots eux-mêmes sont pris d'une maladie honteuse. Un chat n'est plus un chat : c'est un félin associé. Le langage est sans défense.

Il y a dans la pensée aztèque cette vision que le soleil ne luit qu'en vertu d'une obligation symbolique pour laquelle les hommes doivent savoir payer le prix. C'est l'univers de la cruauté. Alors que nous pensons que la *fonction* du soleil est de briller pour tous en vertu des droits de l'homme et de l'égalité des chances. Triste défi auquel le soleil se refuse. L'ensoleillement a beaucoup diminué ces temps-ci.

Le langage ne peut plus se prendre à la théâtralité philosophique de son objet. Il doit devenir lui aussi un attentat par fascination.

Au lieu de noter certain rendez-vous à telle heure, je note l'heure, en face de l'heure. En face de mardi soir, je note « mardi soir » – dans l'impossibilité de faire coïncider cette rencontre avec

un point quelconque du temps. C'est à peu près comme le signe qui se fait signe, et vous commande de ne pas le voir. « Ignore this sign. »

L'immobilité du bourdon en plein vol. Son énergie lui vient de ce qu'il ne fait aucun bruit. Les fleurs sont émues de cette conjugalité silencieuse.

Petites vilenies silencieuses
petites anomalies délictueuses
petits délits interstitiels
petites transgressions pulpeuses
Les méduses de l'exception
sont la solution médusée
par la ruse des lignes brisées.

Beaubourg : l'immondice sacré des valeurs stockées (le cinquième étage) – l'immondice désacralisé de l'expression libre (la piazza). A quoi s'ajoute aujourd'hui l'immondice des détritiques, à cause de la grève du personnel d'entretien. Grève logique, puisqu'elle exige que la gestion des déchets fasse partie de la culture (il y a en ce moment même une exposition d'ordures à Beaubourg), et que le personnel soit intégré directement à l'institution. Or, celle-ci, pourtant vouée à la mobilité, à la polyvalence et à

l'absorption de l'hétéroclite, ne semble pas capable de maîtriser cette situation. Elle va donc mourir de ses déchets, et servir en cela de modèle à la civilisation postmoderne. Beaubourg est voué à la fascination des centres morts, à la peste et au pillage. C'est par avance un objet détruit, un monument à l'absorption et à la déjection continuelle, une zone involutive, dévorante, fractale, où les parasitismes s'exaspèrent et où les lignes de démarcation s'évanouissent, laissant place à la seule virulence incestueuse de la masse en proie à elle-même. Laissons-lui cette qualité fantomatique d'objet infect, voué à la dégradation rapide – le seul objet moderne que nous ayons produit, sans le vouloir.

A quoi bon réconcilier ces monstres urbains (Beaubourg, La Villette, Défense, Opéra, Bastille, etc.) avec la ville ou le quartier qui les entoure? Ce ne sont pas des monuments, ce sont des monstres. Ils ne témoignent pas de l'intégrité d'une ville, mais de sa désintégration, non de son organicité, mais de sa désorganisation. Ils ne rythment pas la ville et ses échanges, ils sont projetés sur elle comme des objets extraterrestres, comme des engins spatiaux chus d'un désastre obscur. Ni centre ni périphérie, ils dessinent une fausse centralité et autour d'eux une fausse mouvance, en réalité ils témoignent de la satellisation de l'existence urbaine. Leur attraction est de l'ordre de la stupéfaction touristique et leur fonction, comme celle des aéroports et des lieux de trafic en général, celle d'un lieu d'expulsion, d'extradition, d'extase urbaine. D'ailleurs, tous les groupes marginaux et la subculture qui vient s'y agglomérer viennent y chercher cela d'abord : une

extase vide, une banquise spatiale, une grève cosmopolite, un site parasitaire... Il faut les prendre ainsi – monstres ils sont, monstres il faut les laisser.

Aveuglement : telle est la seule façon élégante d'aimer. Quel reproche peut atteindre celui qui se voue discrètement et totalement à quelqu'un, quel reproche peut atteindre celui qui en est l'objet? Destination aveugle, tel est le sens des rêves, en idées, en amour.

Tout ce petit monde doux et riche se réveille chaque matin dans le reflet de ses jardins et de la mer proche. Les beaux chevaux élancés paissent entre les champs de tulipes, et les lourdes filles aux yeux clairs pédalent avec rage dans les rues d'Amsterdam. Malgré les signes évidents de savoir-vivre, y compris dans les formes sociales et sexuelles alternatives, l'histoire n'a pas laissé trace ici d'une véritable culture, c'est-à-dire d'un charme, d'une distinction, d'un débordement, d'une violence stylisée, comme elle l'a fait en Italie.

On dirait qu'ils portent dans leurs corps ces voyelles longues redoublées, qui sont celles d'une langue dialectale, niederdeutsch, qui ne serait pas arrivée à l'agilité et à la décantation d'une véritable langue. Ces bourgeois ont cultivé une mondialité provinciale grasse, solide et gutturale. Ciel voilé, pommelé, sur Roosendaal. Quand donc ce pays a-t-il été au centre du monde, avec le délire substantiel de Spinoza et la lumière de Vermeer?

Dans cette ville où tout le monde se rencontrait et se reconnaissait, moi je ne rencontrais que mon image et mon nom sur les murs.

Et je posai mes doigts sur ses yeux comme sur les touches silencieuses d'une chaîne télévisée. Ce qu'on ne fait qu'effleurer – les yeux précisément, certaines parties du corps douces et aveugles à la sexualité, qui ne veulent être ni prises ni violemment caressées – là où le sang affleure sous la peau, là où le sens affleure sous les mots. Mystérieuse expression : à fleur de peau.

Férocity des femmes les unes envers les autres. L'une n'a pas plutôt « fixé » un homme qu'elle regarde l'autre avec commisération, et s'arrange pour lui faire sentir toute sa misère.

Il n'y a pas plus de dialectique du sujet et de l'objet que de la lumière et des ténèbres – l'une est l'absence de l'autre, c'est tout, et cela justement est prodigieux.

Trois heures de dérive forcée dans les circuits urbains, encombrements, panne, stupidité policière, accident de trafic. Hébétement de chaleur, dans l'impatience générale et l'impossibilité d'échapper

à un réseau sans tomber dans un autre. Tout cela dans une tentative mémorable pour rejoindre mon lieu de travail, le lieu de mon aliénation. Là j'ai pu mesurer que le mutant individuel urbain postmoderne est désormais séparé de son être aliéné par un système plus puissant encore, où il est sommé de devenir non pas même un objet, mais une particule enragée et aveugle. Cette sorte de particularité n'avait pas été prévue par Hegel. Même expérience peu après dans une tentative pour rejoindre cette fois le lieu de ma liberté – maison de campagne. L'autoroute est bloquée, la route aussi, la voiture est lasse de ces péripéties, moi aussi. Il est évident qu'il est aussi fou de vouloir rejoindre son lieu de loisir que son lieu de travail. Il n'y a même plus de sens à vouloir rejoindre un lieu quelconque. Je rêve de circuler dans le désert, avec 1 000 kilomètres d'espace à la ronde, il n'y a pas d'autre liberté que celle-là.

Dans certains pays c'est à un arbre mort qu'on avait coutume de pendre les gens. Et ceci parce qu'il faut que le mort régénère le mort.

C'est à peu près ainsi que le socialisme meurt pendu à sa propre corde. L'histoire défunte et nécrophage réclame des victimes pour alimenter sa fin, et c'est au socialisme qu'est dévolu ce rôle, lui qui s'enracine déjà dans notre histoire contemporaine comme un arbre mort. Il y a donc une conjonction entre la stérilité des événements médiatiques de notre temps et le socialisme comme « strange fruit » se balançant au vent hyperréel de la fin de l'histoire – innocent d'ailleurs de tout crime spécifique.

Cette chaleur au ventre qui reste après l'éviscération et la congélation des corps ne peut être que celle de la jalousie du vivant pour le mort. Notre jalousie pour l'objet est celle de misérables sujets pour ce qui est passé vivant dans une perfection qui nous échappe. Notre jalousie de la femme, cette chaleur plus que sexuelle, passionnelle, c'est celle du désir pour ce qui lui a été arraché et s'est réincarné ailleurs, dans l'autre sexe – n'est-ce pas diabolique – et qui de là le nargue comme l'hypostase du meilleur de lui-même.

Signes réconfortants : après la peur de la victoire, qui fait échouer le sportif au terme de son effort, après la peur du pouvoir, de l'exercice du pouvoir, dont même la classe politique présente de multiples signes, tombant par là dans la solitude du coureur de fond, voici venir la défaillance du savoir. Arrivée au but, cette idole aux pieds plats tremble elle aussi devant son ombre.

Étudier le comportement social des fourmis en apesanteur : c'est un des objectifs du satellite X. C'est moins absurde qu'on ne croirait – non pas pour le résultat, mais pour la signification projective : ne sommes-nous pas nous-mêmes en état d'apesanteur? N'est-ce pas notre socialité qui est déjà en apesanteur? Faute de pouvoir maîtriser cette phase de l'évolution de l'espèce, il nous reste le pouvoir de l'exorciser sous forme d'interrogation spatiale. La solution à tous nos problèmes semble être de les mettre sur orbite.

Les chiens et les roses.

Tous ces pavillons de banlieue constellés de roses et hérissés de chiens. Un chien derrière chaque rosier. Pour les gens et leur imaginaire infernal, le chien est aussi décoratif que les roses. En réalité les roses sont aussi hargneuses que le chien ou une barrière électrifiée. Il y en a trop, elles sont trop rouges, elles referment sur un espace condamné leurs pétales carnivores. Douceur des banlieues résidentielles, douceur des sarcophages de verdure où luisent les antennes de télévision. Douceur de l'aphanisis dans les pavillons mortifères, dans un berceau de lilas et de roses trémières. Seul signe de la rage de mordre et de se battre, seul signe des passions vitrifiées et hurlantes sous la pellicule de plastique : le chien de l'Apocalypse qui aboie à l'horizon des parterres de fleurs.

Le vent et la chaleur sont des effets stériles – ils favorisent l'esprit par la mobilité des fluides et leur ardeur complice.

Mais le plus beau est quand ils se combattent. Au plus haut du ciel les nuages se font et se défont avec rapidité, comme dans un jeu animal. Souvent le vent est double, une brise furtive passe dans les vignes du sud au nord, et là-haut un vent stratosphérique pousse les nuées du nord au sud. Le ciel est d'une mobilité continue.

La disparition de la lumière est chaque jour plus énigma-

tique, son glissement vers d'autres cieux. Avec la lune qui monte, un autre vent se lève et rejoue tous les événements à l'envers.

Le cours du temps, comme une rivière, suit l'interstice des failles minérales, de celle bleue de l'ouest, où est la ligne des montagnes, à celle de la mer, où la chaleur se distille. Mais l'espace, lui, est livré à la passion du vent. Tout dépend d'une passion aérienne et minérale.

Venir ici chaque année est une récompense absolue.

Il éclaire le paysage social d'une lumière extrême, infrasonore et rend visible un relief singulier, hyperréel – lecture cohérente, comme la lumière, précisément, du laser.

Le local est immonde. Rien de pire que de nous ramener à la niche, au territoire, à la promiscuité radieuse du face-à-face. Une culture qui a pris le risque de l'universel doit périr par l'universel.

L'exil offre toujours une belle distance, pathétique ou dramatique, et propice au jugement, sérénité orpheline de son propre monde. La déterritorialisation, elle, est une déprivation affolée, elle est comme une lobotomie, elle participe de l'angoisse, de la versatilité et de la déconnection des circuits.

Il faut une infinité de temps devant soi pour commencer à réfléchir, une énergie infinie pour prendre la plus petite décision. La densité du monde augmente. La multiplicité des entreprises inutiles est effarante. Il faut mettre trop de choses pour équilibrer une balance incertaine. On ne peut plus disparaître. On meurt dans l'irrésolution totale.

Frénésie d'indifférence en ces périodes de *speed*. Comme on conjure l'accélération des molécules par une boisson glacée, il faut faire diversion à l'euphorie artificielle par le frein de la mélancolie.

La science et les techniques auraient pu devenir le prolongement des facultés humaines, comme le voulait Mac Luhan. Au lieu de cela, elles les ont dévorées. Elles sont devenues sarcastiques, comme le rire du même nom qui dévore la chair, ou comme les bêtes des rivages du Styx, qui anéantissent la substance des facultés mentales.

Le handicapé est, par la force des choses, un expert en puissance, un mutant dans le domaine moteur et sensoriel. Ce n'est pas un hasard si le social s'aligne de plus en plus sur lui : l'aveugle et le débile moteur constituent des terrains expérimentaux, des mécaniques intéressantes qu'il convient de cérébraliser, tout en les socialisant pour la forme. Ils peuvent devenir de merveilleux instruments, justement parce qu'ils sont immobilisés

et donc assignés à l'automatisme et à la télécommande. L'homme normal ne sera jamais un aussi bon automate que l'invalidé ou le débile. Il n'y a là rien de nouveau. Les eunuques ont donné les plus belles voix des chœurs de la Renaissance.

L'été on entend les chiens hurler le soir, on voit les insomniaques soigner leurs plantes vertes en pleine nuit, on lit dans les yeux ternes et brûlants cette euphorie angoissée caractéristique des journées plus longues, du soleil implacable, de cette extraversion de la chaleur qui force à une jouissance physique pure et sans objet, et qui correspond pour beaucoup à une situation proche du suicide. Ceux qui restent dans la ville ont des airs de funambule. Ils savent qu'en l'absence des autres, ils assurent l'intérim de la socialité, à peu près comme ils arrosent les géraniums de leur voisin en son absence – mais tous assument cependant un rôle historique et théâtral : les uns celui d'abandonner la cité vers on ne sait quel exode de plaisir, les autres celui de veiller sur le décor. En fait, c'est un jeu de catastrophe. La ville joue son exode, elle se vide sans avoir été bombardée, elle se livre à ses esclaves (les immigrés) dans une saturnale éphémère.

Plusieurs filles, nues et vierges, s'ébattent dans une baignoire. Je leur demande à quoi elles jouent. Elles répondent qu'elles jouent au jeu des éléphants sociaux.

Le degré de chaleur, le prix de l'essence, le cours du dollar : triangle d'or de notre été. Données incontrôlables, dont nous n'espérons plus que de les voir monter indéfiniment. Quelquefois, les chiffres se mêlent dans une confusion prophétique, ainsi en été 1980 dans les déserts américains, le prix du gallon, 1.18, 1.20, 1.25, varie d'un lieu à l'autre comme le reflet exact des courbes de température, 100, 110, 120 degrés Fahrenheit. Avec toujours en filigrane la question de confiance : jusqu'où accepteriez-vous de voir monter le prix de l'essence? Jusqu'où pensez-vous que le dollar puisse grimper (sous-entendu avant de provoquer l'effondrement mondial des économies)? Quel record peut atteindre la chaleur (sous-entendu : avant de provoquer une volatilité des énergies et le début d'une insomnie mondiale)? Notre destin artificiel s'inscrit dans ces courbes asymptotiques.

L'année sociale s'arrête avec l'été. Pendant huit mois de l'année règnent le froid, le social, la démocratie, les impératifs politiques. Venu l'été, une autre ambiance prend le relais : la chaleur, le terrorisme, les accidents, les records olympiques, les chiens crevés, la culture folklorique, le silence des intellectuels. Tous les ans, c'est la même chose. Même la rentrée sociale n'est plus ce qu'elle était. Plus de grandes marées sociales au moment des équinoxes. Seulement un mouvement pendulaire d'un solstice à l'autre.

Immoralité de ces familles d'enfants brûlés vifs sur l'auto-route : accablés de fric par la bienfaisance sociale, ils le dépensent en biens de consommation réputés sordides par les gens bien pensants, qui n'ont jamais eu besoin de voir mourir leur gosse pour s'acheter une voiture, et de ce fait n'ont jamais eu besoin de les envoyer dans ces vacances pas chères dont les autocars comme par hasard ont toujours des accidents meurtriers.

L'immoralité de ceux qui dévorent leurs enfants en espèces ne fait que répondre à celle de l'institution sociale qui récompense leur mort. Tout est abject dans ce cercle vicieux : le hasard qui fait mourir les enfants les plus pauvres, la charité sociale qui fait de cette mort une source de revenus, les parents qui en profitent pour jouir d'une aisance éphémère, et la bonne société qui les stigmatise – car la rumeur ne les condamne pas du tout pour l'indiscrétion de leur comportement, elle les condamne pour n'avoir pas eu de cet argent un usage rationnel, le placer à la banque, par exemple, au lieu de le dépenser sans scrupules, vérifiant ainsi la justice divine qui les a frappés.

Tout le social est là, dans son abjection logique. Ce sont les pauvres qui meurent, et ce sont eux qui l'ont mérité. C'est cette médiocre vérité, cette fatalité médiocre qu'on appelle le social.

Autant dire qu'il n'existe que pour ceux qui en sont victimes. Misérable dans son essence, il n'affecte que les misérables. C'est un concept lui-même déshérité qui ne peut que consacrer la misère. Nietzsche a raison : le social est un concept, une valeur produite par les esclaves à leur propre usage, sous l'œil méprisant des maîtres, qui n'y ont jamais cru.

On le voit bien à toutes les réformes dites « sociales », qui

tournent inéluctablement à la détresse des bénéficiaires. Elles frappent ceux qu'elles devaient sauver. Et ceci n'est pas un effet pervers. La nature elle-même s'y conforme volontiers, et les catastrophes ont une prédilection pour les pauvres. A-t-on jamais vu une catastrophe frapper directement les riches, hormis peut-être l'ensevelissement de Pompéi et le naufrage du Titanic?

L'érotisme masculin en publicité est toujours ridicule. Ceux (ou celles) qui le revendiquent comme équivalence à la « prostitution érotique » du corps féminin sur la scène publique ne comprennent rien au jeu mental des images. La réussite de l'hallucination érotique du féminin (même pour les femmes) vient de la translucidité de ces culs, de leur perfection idolâtrique. Seul le féminin se prête à cette hallucination. Le masculin n'est jamais transparent, il ne se laisse pas halluciner. Lorsqu'il entre en scène avec sa lourdeur, son affectation, c'en est fini de la magie de l'objet. Le masculin fonctionne mal sur la scène de l'illusion. Ce qui se veut sujet est toujours ridiculisé par le jeu des apparences.

Il ne lui reste qu'à disparaître.

Une fois considérée la supériorité de l'espèce humaine, la taille de son cerveau, sa puissance de réflexion, de langage et d'organisation, on peut se dire ceci : s'il y avait la moindre chance qu'une autre espèce apparaisse, sur terre ou ailleurs, rivale ou supérieure, l'homme emploierait tous ses moyens à la détruire. L'humain ne peut tolérer quelque autre espèce, même surhumaine

– il se veut l’apogée et la fin de l’aventure terrestre, et contrôle féroce toute irruption nouvelle dans le processus cosmologique. Or, il n’y a pas de raison que celui-ci s’arrête avec l’espèce humaine mais, en s’universalisant (depuis quelques millénaires seulement), celle-ci s’est en quelque sorte arrangée pour mettre fin à l’événement du monde, assumant toutes les possibilités d’évolution ultérieure, se réservant le monopole des espèces naturelles et artificielles.

Cette férocité n’est pas celle des espèces animales sauvages et prédatrices, car celles-ci se situent dans des cycles, dans des hiérarchies toujours réversibles – leur apparition, ni leur disparition, ne met jamais fin au processus. Seul l’homme invente une hiérarchie sans appel, dont il est la clef. Ceci est une férocité au deuxième degré, une prétention désastreuse.

Cette férocité de l’homme en tant qu’espèce se reflète dans celle de l’humanisme en tant que pensée – sa prétention à la transcendance universelle et son intolérance envers les autres types de pensées est le modèle même d’un racisme supérieur.

Alors que la vie réelle n’en connaît plus guère, le rêve continue de mettre en scène les passions les plus vives. Sont-ils donc une réserve d’énergie fraîche, intemporelle, qui court derrière les phases de la vie (et peut-être excède la péripétie de la mort), ou bien cette fraîcheur n’est-elle que l’hallucination d’un désir fatigué? Autrement dit : avons-nous deux lignes de vie, l’une d’une jeunesse immémoriale, non biologique, que nous éprouvons dans les rêves, et l’autre une ligne organique de vie et de mort,

de durée et de souvenir, à laquelle nous identifions notre pâle et mortelle existence? Y aurait-il deux séquences fondamentales sans aucun rapport entre elles? Ou bien la première n'est-elle que la projection de l'autre, son discours hallucinatoire, comme le veut au fond la psychanalyse?

Je suis pour la première hypothèse : nous avons deux existences parfaitement originales et indépendantes l'une de l'autre (ce n'est pas un dédoublement psychologique). Toute interprétation de l'une par l'autre est impossible – c'est pourquoi la psychanalyse est vaine.

Il y a bien un jeu entre le corps et la pensée. Plus celui-ci accuse de faiblesse, plus apparaît la misère organique, ou la désuétude de cette machine, plus la pensée se fait libre et aventureuse. Elle participe elle aussi de cette sorte de jeunesse intemporelle qui n'a rien à voir avec la fleur de l'âge. La pensée ne vit pas de santé ou de vitalité, mais de lucidité et d'orgueil, et la défaillance du corps excite cette lucidité et cet orgueil.

Rien de pire que cette obligation de recherche, de référence et de documentation qui s'est installée dans le domaine de la pensée, et qui est l'équivalent mental et obsessionnel de l'hygiène. Dans le « champ intellectuel » comme on dit si bien, il faut labourer le concept. Il est vrai que nous n'avons plus de culture oisive, celle où penser et écrire étaient une violence et un plaisir. Et notre loisir n'est plus que le charnier natal du temps mort.

L'angoisse propre au loisir et à la Côte. Trop de beautés naturelles artificiellement rassemblées. Trop de villas, trop de fleurs. Villegiatura, nomenklatura : même combat. Même privilège artificiel, qu'il soit celui de la bureaucratie politique ou de la luxuriance du mode de vie. Nature pourrie par le loisir, expurgée de toute barbarie, écœurante de facilité – un jour peut-être ce climat de rêve, cette canicule de luxe exploseront en un incendie de forêt définitif.

Le livre doit se fractionner à l'image de la démultiplication des situations de choc. Il doit se fracturer à l'image des éclats de l'hologramme. Il doit s'enrouler sur lui-même comme le serpent sur les collines du ciel. Il doit renverser toutes les figures de style. Il doit s'effacer dans la lecture. Il doit rire dans son sommeil. Il doit se retourner dans sa tombe.

S'il y a une espèce martyrisée, plus que les enfants, ce sont bien les jouets traités par eux avec une désinvolture inouïe (à quand une fondation protectrice pour les objets battus, les objets martyrs?) Les jouets sont ainsi le point final de cette longue chaîne où se rejoue, d'une espèce à l'autre, des divinités cruelles à leurs victimes expiatoires, des maîtres aux esclaves, des adultes aux enfants et de ceux-ci à leurs objets, toutes les conditions de l'arbitraire despotique qui enchaînent les êtres les uns aux autres.

C'est même le seul enchaînement symbolique fort, celui par lequel une espèce victime de l'arbitraire d'une puissance supérieure le répercute sur une espèce inférieure, le tout venant s'achever sur un simulacre impuissant, comme les jouets, et procédant sans doute d'un simulacre tout-puissant, comme ces divinités masquées qu'inventent les hommes eux-mêmes pour justifier ce misérable enchaînement.

La puissance de l'esprit (comment appeler cela autrement?) est de distinguer tel nerf, telle fibre, telle articulation infinitésimale du corps pour l'investir ou la désinvestir à volonté (une pensée subite fait souffrir un muscle inconnu, ou sourire tel trait du visage et non tel autre). L'esprit peut s'exercer sur telle fraction du corps irrepérable anatomiquement, comme il peut le faire sur telle particule du langage irrepérable linguistiquement, ou sur telle fraction du temps irrepérable chronologiquement.

Nous finissons par tout faire par hygiène mentale. Réfléchir par hygiène mentale, pour garder la forme intellectuelle. Baiser par hygiène mentale, pour garder la forme sexuelle. Se socialiser par hygiène mentale, pour garder la forme opérationnelle. Toutes nos activités s'alignent sur cette finalité hygiénique. L'être moderne, condamné à l'obsolescence comme du matériel de guerre, doit pourtant rester en état de fonctionnement. Pourquoi? Pour rien. Pour sa santé mentale. Le système de production n'est-il pas un vaste dispositif qu'on continue de faire fonctionner pour la santé mentale des ouvriers?

Belle comme le panorama sensuel de la discrimination
Belle comme l'illusion sensuelle des orifices du corps
Belle comme la division esthétique du travail des ménages
Belle comme la succession des phases de la lumière du jour

La proximité des corps dans le noir, la promiscuité tactile des objets, la confusion des désirs dans le rêve – telles sont les qualités fondamentales, et ce sont celles de la nuit.

Étudier la résistance différentielle de la peau des fesses des deux sexes à la tension artérielle, voilà un beau sujet de recherche dans un avenir stérile et fonctionnel.

Sur la vérité des choses, trois hypothèses :

- Que les choses soient telles qu'elles sont, fait qu'elles sont vraies (c'est l'état empirique).
- Qu'elles ne puissent être que telles qu'elles sont ne les empêche pas d'être vraies (mais on ne voit pas vraiment pourquoi : c'est l'état confus et paradoxal).
- Qu'elles ne puissent ne pas être telles qu'elles sont est ce qui les empêche d'être vraies. La nécessité d'être telles leur ôte l'éclat de la vérité (c'est l'état négatif et subtil).

Le sceau du secret est une belle métaphore. Le secret est en effet ce qui est scellé, ce qui circule sous le sceau des apparences et non sous le signe de la communication (fût-ce sous le signe inverse du non-dit et du silence). Secret est ce qui n'a pas besoin de se dire, et qui donc est l'évidence même et rayonne en pleine lumière sans autre forme de discours.

Une manière de mourir est de faire que cette mort altère l'état des choses de telle façon qu'il n'y ait plus de raison d'y appartenir. Ainsi la mort joue comme disparition prophétique. Telle fut la mort de Barthes et de Lacan, je pense : le monde a pris depuis un autre cours, où ces figures subtiles n'auraient plus de sens. Celle de Sartre, par contre, laisse le monde inchangé et semble un événement inéluctable mais insignifiant. Il aura déjà vécu avant de mourir dans un monde qui n'était plus le sien.

Pour ce qui est de l'existence, comme dirait Ajar, il y a nécessité de prise en charge. Nul n'est censé supporter la responsabilité de sa propre vie. Cette idée chrétienne et moderne est une proposition vaine et arrogante. De plus, c'est une utopie sans fondement. Il faudrait que l'individu puisse se transformer en vestale, ou en esclave, de son identité, contrôler tous ses circuits, et tous les circuits du monde qui se croisent dans ses gènes, dans

ses nerfs, dans ses pensées. Servitude inouïe. Qui voudrait faire son salut à ce prix?

Tellement plus humain est de remettre son sort, son désir, sa volonté entre les mains de quelqu'un d'autre. Circulation de la responsabilité, déclinaison des volontés, transfert perpétuel des formes. En dehors de cette voie subtile, attestée par de multiples cultures, il n'y a que la voie totalitaire de la prise en charge collective.

L'ancienne servitude volontaire était celle d'hommes libres usant paradoxalement de cette liberté pour se faire serfs, la nouvelle servitude volontaire est celle d'hommes obéissant à la sommation d'être libres.

Ce qu'on cherche dans le voyage n'est ni la découverte ni l'échange, mais une déterritorialisation douce, une prise en charge par le voyage lui-même, donc par l'absence. Dans les vecteurs métalliques qui transcendent les méridiens, les océans, les pôles, l'absence prend une qualité charnelle. Au secret de l'enfouissement dans la vie privée succède l'anéantissement par la latitude et la longitude. Mais à la fin le corps est fatigué de ne savoir où il est, alors que l'esprit s'exalte de cette absence comme d'une qualité vive et subtile qui lui est propre. Le corps est tissé de trop de liens de sang, de chair, il résiste à cette défiguration de l'espace familial dans l'anamorphose du voyage.

Tout compte fait, ce que nous cherchons chez les autres, c'est peut-être cette même déterritorialisation douce que dans le voyage. Au désir propre et à la découverte se substitue la tentation de l'exil dans le désir de l'autre, et de sa traversée. Souvent déjà les regards, les gestes amoureux ont la distance de l'exil, le langage s'expatrie dans des mots qui ont peur de signifier, les corps sont comme un hologramme doux à la vue et au toucher, sans résistance, et donc propice à être strié dans tous les sens par le désir comme un espace aérien. Nous nous déplaçons avec circonspection dans nos affects, de l'un à l'autre, sur une planète mentale faite de circonvolutions. Et nous rapportons de nos excès et de nos passions les mêmes souvenirs transparents que de nos voyages.

Plus la technologie de simulation du vivant avance, plus la question de l'âme y intervient de façon perverse, comme accident. Tout se transforme en une production d'accident pur et incessant. Dès lors qu'on vit dans l'accident et non plus dans la substance, la perversion devient normale et constitutive.

Elle regrettait que les hommes aient toujours envie d'avoir une femme sur-le-champ, sans attendre... Un jour, elle riposte à sa façon. Elle ne prend pas l'ascenseur, mais l'escalier, et se déshabille au fil des étages – le chandail, la jupe, les chaussures, la montre, le slip enfin, juste devant la porte, où elle sonne.

Quand j'ouvre, elle est là parfaitement nue comme en rêve, avec son imperméable sur le bras. Le plus beau cadeau qu'elle puisse me faire (mais aussi, quel artifice que l'impudeur!)

Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'elle voulait être déshabillée lentement, avec tout le cérémonial qu'on mettrait à dévoiler un corps idéal, qu'on ne pénétrerait finalement que par une extrême politesse, presque par égard pour la différence des sexes, séduction délicate dont les femmes rêvent aussi éperdument que les hommes du contraire.

Dès le début, nos relations s'étaient égarées sur cette divergence. Elle avait quelques fois imposé son rêve de précaution sensuelle. Cette fois, elle se rendait – bien au-delà de mes propres rêves. Du moins elle faisait semblant. Car, renonçant au jeu de la féminité, c'est encore elle qui renversait les règles.

On dit : les autres espèces ont tourné court, seule l'espèce humaine, la branche des humanoïdes a réussi sa percée définitive. En effet, alors que toutes les autres persévéraient dans leur être spécifique et finissaient par disparaître génétiquement, laissant ainsi libre cours à l'évolution, seule l'espèce humaine a réussi à se dépasser dans le simulacre d'elle-même – à disparaître génétiquement pour ressusciter artificiellement. En se perpétuant dans un univers de clones et de prothèses électroniques (parfaits au sens où ils auront éliminé toute espèce virtuelle, y compris l'espèce humaine) l'homme aura ainsi effacé, par un acte définitif, la genèse naturelle des choses.

Il reste, à entrer en contact avec les hommes de pouvoir et de décision, une impalpable sensation de répulsion. Tout à fait proche d'un objet fécal, de l'incarnation fécale d'une matière innommable, dont on se demande de quoi elle est faite, et d'où lui vient son caractère historiquement sacré. D'où vient ce sentiment de l'abomination du politique? Est-ce l'impression d'être artificiellement soumis à une volonté plus stupide encore que la vôtre, et que sa fonction rend inévitablement grossière? Comment la fonction de décision peut-elle s'exercer sans une simplification des mécanismes mentaux?

Le charisme politique n'est justement pas le charisme gracieux qui vient de la puissance irrésistible d'un objet pur, comme celle d'une femme, mais une volonté sans grâce, qui tire sa gloire et sa force d'une servitude volontaire. Ceci est vrai de toutes les institutions, le militaire, le clérical, le médical, plus récemment le psychanalytique, mais il l'est singulièrement du politique, qui reste l'hallucination la plus évidente de toutes les faiblesses de la volonté.

On peut justifier de toutes les façons l'existence des hommes de pouvoir, il reste que c'est là un objet néfaste, parce que ce qui le justifie est inexpiable.

Il faut préférer la fragilité, qui est celle des apparences, au fractal, qui n'est que la qualité d'un objet mathématique.

Il est exaltant d'entendre formuler d'un seul coup, et mieux que vous ne le feriez, une idée qui vous est chère. Il n'y a aucune jalousie intellectuelle à se voir pris de vitesse, il n'y en a qu'à être dépassé par son ombre.

Deux corps côte à côte qui ne dorment pas et qui le savent : une étrange communication s'installe entre eux, faite du respect du sommeil simulé, qui doit pourtant se trahir par quelque signe furtif – une respiration qui n'est pas celle du sommeil véritable, des mouvements qui ne sont pas ceux du corps qui rêve. Mais ni l'un ni l'autre ne veut rompre ce charme. C'est une conspiration dans le noir, conspiration sentimentale pleine d'une tension délicate.

On a beaucoup débattu de l'insoluble réponse à la question : est-ce que tu mens? Mais demandez à quelqu'un près de vous, très doucement pour ne pas le réveiller : est-ce que tu dors? S'il répond qu'il dort, il ment par là même. Mais il peut répondre par le jeu du sommeil, ce qui n'est pas mentir, mais jouer au mensonge. Il y a une grande différence, car ceci est un jeu d'amour. La question elle-même est un jeu d'amour, puisqu'elle suppose que l'autre ne dort pas, alors qu'elle prend toutes les précautions pour ne pas le réveiller. D'ailleurs c'est une seule et même question : est-ce que tu m'aimes? est-ce que tu mens? est-ce que tu dors? Et la réponse : oui, je t'aime – oui, je mens – oui, je dors, est aussi paradoxale. Mais elle n'est pas mensongère. Elle

vient simplement d'un autre monde, qui n'est pas la vérité du premier. « Oui, je dors – oui, je mens – oui, je t'aime », témoigne d'un somnambulisme merveilleux et somme toute d'une grande lucidité sur les rapports qu'on noue avec la réalité dans le sommeil, dans le mensonge ou dans l'amour.

Octobre 1983

Les longs éclairs du déluge initial.

Le prix payé pour la complexité de la vie est trop grand. Quand on considère la somme d'efforts téléphoniques, télépathiques, techniques et relationnels nécessaires pour ajuster le moindre comportement dans cet univers étrange qu'on appelle la vie sociale, on rêve de la clarté de l'effort physique chez les primitifs. C'est particulièrement vrai des complications mentales inutiles. Il faut préférer toujours l'effort physique pur, et réserver par prédilection l'énergie mentale au seul plaisir des sens.

La tristesse de l'intelligence artificielle est qu'elle est sans artifice, donc sans intelligence.

Dans le petit matin et la demi-conscience du réveil, dans cette rue calme à qui la richesse donne en plein Paris le charme

de la province, un seul bruit tout d'un coup, comme venu du fond du rêve avec précipitation : le murmure aigu des talons d'une femme que la venue quotidienne de la lumière précipite vers son travail. Le bruit naît du bout de la rue, grandit quand elle croise sous la fenêtre, très pressée, impitoyable dans la clarté matinale (personne ne marcherait ainsi la nuit) puis s'éloigne vers l'autre bout. Elle a mis un temps infini à parcourir cette rue, qui n'est pourtant pas longue, tellement la résonance métallique indomptable semblait condamner l'univers feutré et ensommeillé qui l'entourait. Je suis sûr que cette femme le savait, et que ce fut la seule jouissance de sa journée.

Désespoir enfantin : cette femme rencontrée dans un rêve, éperdument aimée et à qui je laisse mon adresse – je m'aperçois aussitôt que cette adresse est fautive, et qu'elle n'a aucune chance de me retrouver ni dans le rêve ni dans la vie réelle, que je pressens déjà. Mais pourquoi, pourquoi lui ai-je donné cette fautive adresse? Même réveillé, j'en ai le cœur serré toute la journée.

Il donne à toutes sortes de gens l'impression qu'il a exactement ce qu'ils recherchent. La subtilité pour les subtils. La cordialité pour les gens cordiaux. Pour les brutes, la brutalité. Pour les escrocs, la rouerie. L'atrocité pour les atroces. Tout ce que vous désirez. C'est du plasma émotionnel qui peut circuler dans n'importe quel système.

Beaucoup de femmes se faisaient abîmer le profil, qu'elles jugeaient trop parfait, pour personnaliser leur visage. Dans ce monde déjà subrepticement dominé par les femmes, une grande beauté ne pouvait être qu'un sérieux handicap.

Lorsque la glace gèle, tous les excréments font surface. Ainsi lorsque la dialectique fut gelée, on a vu remonter tous les excréments sacrés de la dialectique. Quand le futur est congelé, ou même déjà le présent, on voit remonter tous les excréments du passé.

Le cas émouvant des Arméniens, dont toute l'énergie passe dans l'exigence que soit reconnu le fait qu'ils ont été massacrés en 1915. Leur identité passe par le massacre, il faut en faire la preuve. Ça peut aller jusqu'à risquer sa mort dans un acte terroriste pour forcer l'aveu du monde.

Pourtant, tout ceci a quelque chose de fastidieux. C'est que l'identité est inutile, profondément elle n'est qu'un rêve, et se revendiquer « en tant que tel », singulièrement en tant que mort, est absurde. Dans le cas des Arméniens, c'est tragique, car ils ne se battent même pas pour le droit de vivre, mais pour le droit d'avoir été massacrés. De toute façon, comment venger l'oubli du massacre par le monde entier depuis soixante-

dix ans? Contre l'indifférence universelle, que faire? Le terrorisme. Vengeance surréaliste, elle-même vouée rapidement à l'oubli.

Jadis il fallait craindre de mourir dans le déshonneur, ou dans le péché. Aujourd'hui, il faut craindre de mourir idiot. Or il n'y a pas d'extrême-onction pour vous absoudre de l'idiotie. Nous la vivons ici sur terre comme éternité subjective.

Les plus séduisantes de toutes : les paysannes chlorotiques, en Mercedes blanche avec foulard de chez Hermès. Très rares aujourd'hui, quelquefois au bord de la mer.

Pour Kepler, l'univers était éternel – pas de Big Bang originel, pas d'origine du tout, sinon par décret indéchiffrable (la question : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ne se pose pas à la conscience religieuse, elle ne se pose qu'à la conscience impie). Dans ses étoiles, dans ses planètes, dans ses ellipses, l'univers est fixe et immuable. En fait, l'univers est une cérémonie : son déroulement sert de modèle au déroulement microscopique de nos vies et de nos pensées. Voilà pour Kepler.

Aujourd'hui nous n'y croyons plus. L'univers n'est plus éternel, il est né avec le Big Bang, et il est en expansion continue (ou en récession virtuelle, selon sa masse). Cela, les faits le disent, et infirment la vision de Kepler. Rétrospectivement, nous comprenons que Kepler ne pouvait penser le monde que fixe et éternel,

à l'image du monde religieux qui l'entourait. Cette nécessité même faisait que sa vision était fausse.

Qu'en est-il de la nôtre? La nôtre est vraie, parce qu'elle correspond aux faits, et que les faits sont notre religion. Mais nous ne pouvons pas davantage penser le monde autrement que nous le faisons, c'est-à-dire en expansion, que Kepler ne pouvait le penser autrement que fixe et éternel. Devant cette égale nécessité, qu'est-ce qui nous assure que nous ne faisons pas que penser notre monde avec la même véracité, la même sincérité que Kepler, mais sans plus de vérité?

Il nous plaît que l'univers soit en expansion, mais au fond il ne l'est peut-être que... *depuis que Kepler est mort.*

Que l'univers soit en expansion illimitée ou rétractile vers un noyau originel infiniment dense, dépend de sa masse critique (sur laquelle la spéculation est infinie, en fonction de l'« invention » des particules nouvelles). Analogiquement, que notre histoire humaine soit évolutive ou involutive dépend peut-être de la masse critique de l'humanité. L'espèce a-t-elle atteint la vitesse de libération nécessaire pour triompher de l'inertie de la masse? Sommes-nous pris, comme les galaxies, dans un mouvement définitif qui nous éloigne les uns des autres à une vitesse prodigieuse, ou bien cette dispersion à l'infini est-elle destinée à prendre fin, et les molécules humaines à se rapprocher les unes des autres selon un mouvement inverse de gravitation? La masse humaine, qui grandit tous les jours, pourrait-elle commander à une pulsation de ce genre?

Non seulement les pays de l'Est sont devenus le sanctuaire de la société civile, mais ils sont devenus le refuge de la papauté. Celle de Rome se dissipe en tournées intercontinentales et en show-biz, Lech Walesa au contraire refuse de sortir de Pologne pour aller chercher le prix Nobel. C'est lui le vrai pape, celui qui ne quitte pas son Vatican, et qu'on adore sur place.

Sa femme va lui chercher son prix Nobel, et lui va le déposer aux pieds de la Vierge Noire de Czeschtokowa. Voilà l'acte de Walesa I^{er}, le Souverain Pontife Syndical, l'homme des chantiers de Gdansk que l'Occident encense abjectement : nous y trouvons réparation de toutes nos fautes, exaltation et absolution de nos privilèges, dans ce petit syndicaliste béatifié à l'ombre du Grand Inquisiteur. D'où aussi l'hommage à la dissidence. Nous nous sentons comme les premiers chrétiens – quel réconfort! Dieu nous a envoyé son messager, et nous l'avons entendu! (ce n'est pas comme la première fois, avec le Christ). Que Dieu bénisse la dissidence! Notre pape à nous, l'Imposteur postmoderne, a perdu toute spiritualité et brade la divinité sous les Tropiques. Il se réconcilie avec son assassin. Voyez-vous ça! Rome, chef-d'œuvre millénaire d'hypocrisie, est morte. Toute l'hypocrisie est passée à l'Est, en même temps que la spiritualité. La vieille puissance théologique, celle de la Vierge Noire et des jésuites, régénérée par le communisme, a retrouvé toute sa force dans Walesa et Solidarnosc, dans la dissidence et la pro-dissidence. Laissons, comme dit Kant, l'Occident digérer sa crise, ce vent hypocondriaque qui passe dans ses intestins.

1983 : les deux événements de l'année – Walesa prix Nobel, le pape pardonne à son assassin. Événements hypocrites. L'hypocrisie élevée à la puissance de l'événement.

Une femme a passé toute la journée de Noël dans une cabine téléphonique, sans appeler personne. Si quelqu'un se présente, elle se retire, puis reprend sa place. Personne ne l'appelle non plus, mais d'une fenêtre de la rue, toute la journée, quelqu'un l'a observée, n'ayant sans doute rien d'autre à faire. C'est le syndrome de Noël.

Des films entiers – la Femme d'à côté, Vivement Dimanche – sont devenus des objets publicitaires. Toute une classe, celle d'une culture métissée de gadgets techno- ou psychologiques – culture en forme de désir comme un air de musique en forme de poire –, la classe des cadres promus au fonctionnement de leur propre cerveau parce qu'on leur a dit qu'il ressemblait à un ordinateur, promus à l'expression de leur désir parce qu'on leur a dit qu'ils avaient un inconscient structuré comme un langage – c'est tout ça, cette luisance publicitaire de toute une subculture émue jusqu'aux larmes par sa propre convivialité, frissonnante de business, enrichie comme l'uranium, embellie des vestiges de l'autogestion et des stéréotypes de la communication – c'est tout ça qui passe dans la belle gueule de Fanny Ardant et dans le style moderniste, autopublicitaire, de Truffaut.

Anamnèse exégèse diégèse catachrèse – foutaises.

Le sage, s'il veut connaître l'état de son âme, regarde la lunule de ses ongles.

La vie en soi n'est pas désespérée, elle n'est que légèrement mélancolique. Quelque chose de diffus dans la lumière du jour, d'impalpable comme le langage, donne aux choses un air de mélancolie qui vient de bien plus loin que notre inconscient ou notre histoire personnelle.

Tendance de toute la culture actuelle à se refaire une santé, une vertu, une morale intellectuelle, de renouer avec un exercice instructif de la science, de l'histoire, de la démocratie. La brèche ouverte par les années 1960/1970 se referme, tout le monde s'arme pour une perspective opérationnelle qui n'est que l'abréaction défensive à l'imminence de l'an 2000. Le long chantage à la crise a commencé, intellectuellement aussi. Recentrage, recentrage, fin des passions centrifuges. Ce que nous avons déconstruit et anéanti dans la joie, on est en train de le reconstruire dans la tristesse.

Buto : théâtre de la révulsion. Ces corps recroquevillés, mi-simiesques, mi-reptiles, toujours au ras du sol, tendus par une

énergie féroce, souples, inhumains, cannibales – jamais la plastique naturaliste des corps occidentaux, mais des corps masqués, sinueux, arc-boutés, les yeux blancs, l’obscénité tragique des singes, mais avec la blancheur nacrée des corps nus (seul le corps humain est nu, les animaux ne le sont jamais, ils ne peuvent donc servir que de masques ou de métaphores au corps humain). Ces corps larvaires, tordus, électriques, immobiles, mais même alors toujours en état d’électrocution mentale, comme dirait Artaud, ces corps où les membres se cherchent, où les formes rusées luisent entre les colonnes de sel – c’est la ruse de cette nudité crispée, recroquevillée, monstrueuse, de strier l’espace, de l’attirer à elle, de le faire rire et trembler bien mieux que les corps en extension de la danse occidentale. Le silence aussi est une sorte de nudité, une forme blanche et nacrée qui attire l’ouïe, comme les corps lisses, nacrés et convulsifs attirent l’espace à eux au lieu de s’y déployer élégamment. C’est tout le secret de la cruauté : des signes qui se nouent au lieu de se dénouer, et qui fixent le regard au sol. Au lieu d’occuper un espace abstrait comme la chorégraphie occidentale, il faut rapatrier tout l’espace dans le corps, au prix d’une nudité insensée, suppliciée, jamais voluptueuse – et donc cruelle pour notre imagination sensuelle. Et puis il faut que l’espace se révulse, c’est pour cela que les corps ont la blancheur des yeux révulsés. Ce sont comme des cocons, des nids de guêpes, des nœuds de serpents, des chats sauvages qui auraient la beauté des écorchés – en fait la nudité humaine redevient l’expression d’un monde foetal et animal, ou comme un œil éternellement ouvert, sans regard. Les mains se portent constamment vers le visage comme pour l’arracher, l’espace n’est jamais libre, le corps est

une gangue, la mort précède la naissance, le sang ne circule pas, il pleut du sel, la blancheur est surnaturelle. A côté de cela, Béjart apparaît comme une farandole de rosières le long des remparts – allégories, phantasmes et entrechats. Ici, c'est l'hallucination pure des corps, le délire des esprits félins, le masque forceps, le spectre de la naissance.

L'eau, silencieuse en elle-même, n'attend que de bruire. Immobile en elle-même, n'attend que de bouger. Parfaitement froide et rêche en elle-même, elle a pourtant la tiédeur du sel et la douceur minérale du textile.

Horreur sacrée des idéologies dominantes. Et l'anti-goulag est aujourd'hui l'idéologie dominante. Les curés de l'anti-goulag valent bien les bourreaux du goulag. Les moutons ont remplacé les chiens de l'Apocalypse.

Berlin.

Soudain, je suis devant, sans m'en apercevoir. Une longue bande de graffiti court d'un bout à l'autre, comme ceux du métro de New York, comme la décalcomanie de l'Occident. Du coup j'ai perdu l'imagination historique de ce mur, de cette ville coupée en deux comme un cerveau, par un scalpel artificiel. Les immeubles limitrophes portent les traces calcinées d'une histoire chaude – l'histoire froide, elle, se nourrit de signes froids, qui désespèrent

l'imagination (même les graffiti sont des signes froids, le seul signe drôle, ce sont les lapins qui se promènent dans les frises barbelées du no man's land).

Impossible de retrouver le frisson de la terreur. Tout est insignifiant – ici, au sommet de l'histoire démantelée par sa violence même, tout est calme et spectral comme un terrain vague en novembre. N'importe quelle zone urbaine abandonnée offre le même spectacle. Ce qui frappe, c'est la muséification de l'histoire comme terrain vague. Les hommes qui se sont battus s'en souviennent comme d'un cauchemar, c'est-à-dire encore comme la réalisation d'un désir, mais désormais les signes sont le vrai champ de bataille, ce sont eux les conducteurs de l'énergie mortifère, les facteurs d'électrocution. Aujourd'hui, ce sont les circuits qui brûlent, ceux du cerveau, ceux des machines sensorielles et amoureuses que nous sommes, ce ne sont plus les immeubles qui flambent, les villes qui s'effondrent, ce sont les relais hertziens de notre mémoire qui grésillent.

Je regarde ce mur avec stupéfaction et je n'arrive plus à me souvenir de rien, pas plus que dans deux mille ans pour ceux qui le contempleront peut-être ce mur n'a historiquement de sens. En fermant mentalement les yeux, je vois le mur de Christo, l'immense voile de textile courant à travers les collines de Californie... D'où vient cette passion de dérouler des bandes, des murs, ici cette bande de béton, ailleurs les bandes magnétiques ou le dépliement rêvé, chez les scientifiques, des bandes chromosomiques ou des spirales de l'ADN? Les choses sont lovées au cœur d'elles-mêmes, dans leurs circonvolutions intérieures, il ne faut pas vouloir débrouiller cet imbroglio. Ici, le labyrinthe

d'une ville, en même temps que le nœud gordien de l'histoire, a été détruit d'un seul coup par une incision meurtrière. Rien ne cicatrise – mais la souffrance même en est oubliée.

Même chose pour ce film *The day after*, censé inspirer une terreur salutaire. Dissuasion contre dissuasion. La bombe dissuade, il faut dissuader la bombe. Or je n'arrive à rien voir, à rien imaginer. Les immenses diapositives en trompe l'œil du Muséum d'Histoire naturelle de New York m'émeuvent plus profondément, on y sent passer le frisson de l'époque glaciaire, ici je ne sens ni le frisson ni le charme du nucléaire, ni le suspense, ni l'éblouissement final.

N'est-ce pas que tout ceci est inimaginable? N'est-ce pas que dans notre imaginaire le clash nucléaire est un événement total, sans lendemain, alors qu'ici il introduit simplement à une régression écologique de l'espèce humaine? Mais celle-là, nous la connaissons déjà, nous en sortons à peine. Ce dont nous rêvons, c'est de quelque chose qui n'aurait plus lieu à l'échelle humaine : de quoi la terre peut-elle bien avoir l'air quand nous n'y serons plus? Nous rêvons de voir le monde dans sa pureté inhumaine (qui n'est pas du tout l'état de nature) à l'état de cruauté formelle. En un mot, nous rêvons de notre disparition.

La sidération du nucléaire est du même ordre. Elle doit faire un glacis de l'humain et mettre fin à notre délire sentimental du monde. Elle doit nous ramener à une géologie pure des éléments et des événements.

Cela peut-il être métaphorisé dans des images? Il n'est pas

sûr que l'évocation en soit possible, pas plus que celle du biomoléculaire, cette autre dimension du nucléaire. Cela ne nous touche pas, ou ne nous touche plus, ce qui prouve que nous sommes déjà irradiés. Mentalement pour nous, tout cela a déjà eu lieu mille fois, et la catastrophe n'est plus qu'une sorte de bande dessinée. Sa projection grossière dans un film n'est qu'une diversion à la nucléarisation de la vie quotidienne – ou plutôt : le film lui-même *est* notre catastrophe. Il ne la représente pas, il ne la fait pas rêver, il dit au contraire : la catastrophe est déjà là, elle est déjà arrivée, *puisque l'imaginaire en est impossible.*

Le mur de Berlin incarne le caractère révolu de la guerre froide. Les graffiti qui le couvrent ne font que lui rendre hommage, en l'esthétisant, comme un esclave tresserait de fleurs le fouet qui le frappe. Ce n'est pas un hasard si Moretti peut se proposer de le reproduire grandeur nature, avec la participation des habitants de Kreuzberg, dans le périmètre de la Défense. Les graffiti l'ont peint aux couleurs de la dissidence, ce scénario mental voluptueux d'une guerre froide qui n'est plus ce qu'elle était. Il faudra dénoncer un jour cette mystification de la dissidence, où les intellectuels occidentaux viennent se branler sur le mur de la honte cérébral et se refaire à peu de frais une *esthétique* des droits de l'homme, une esthétique sentimentale du goulag. Le mur traduit à sa façon la fin de cette partition claire du bien et du mal, il en est devenu le signe nostalgique, comme maint monument et maint événement ne font plus qu'exprimer la

nostalgie de l'histoire, comme mainte colère ne fait plus qu'exprimer la nostalgie de la colère. Tant pis si les choses ont changé – on ne va pas pleurer éternellement sur une histoire anorexique, sur des ruines anorexiques.

Et toutes les croisades sont abjectes.

« Les masques tomberont automatiquement en cas de dépressurisation de la cabine. Éteignez alors votre cigarette. »

Faut-il vraiment se préparer à mourir masqué, méconnaissable pour soi-même jusque dans l'autre monde?

Je pense que des milliers de morts continuent de hanter les lignes aériennes parce qu'ils n'ont pas été acceptés là-bas, à cause du masque. Ils continuent de voyager dans les pires conditions, et nous les frôlons sans le savoir.

Je ne saurais voyager en avion avec Dieu, ni avec quelqu'un qui se prend pour Dieu (Verdiglione). C'est trop dangereux, le danger n'étant pas tellement de s'écraser que de ne jamais redescendre.

L'équivalent de l'impossibilité d'entrer dans le sommeil est celle d'en sortir sans passer par les affres de la conscience. D'où la nécessité lustrale de quelque ablution pour chasser cette sueur froide du matin – moins peut-être une sécrétion qu'une condensation soudaine, à la surface du corps, comme de la vapeur d'eau sur un verre glacé, de l'angoisse ambiante, de la réalité incertaine et des premières lueurs du jour.

L'humeur dépressive entraîne presque inévitablement l'accident. Mais du coup, elle change, car l'accident prouve que nous sommes capables d'entraîner le monde dans notre sillage, et qu'il nous reste quelque pouvoir dans le malheur. Une série d'accidents crée une franche allégresse, par considération pour cet étrange pouvoir.

San Antonio : deux événements extraordinaires se produisant à quelques heures d'intervalle dans la vie apparemment paisible d'un être ordinaire – s'ils étaient sans lien entre eux, ne seraient-ils pas encore plus extraordinaires?

La coïncidence de choses heureuses est heureuse. Mais la coïncidence de choses néfastes est heureuse elle aussi. Toute coïncidence est heureuse, car elle offre à l'esprit un plaisir spirituel. Le bonheur le plus vif n'est sans doute fait d'ailleurs que du plaisir des coïncidences. Sinon, serait-ce vraiment un plaisir d'être heureux?

Le jeu infinitésimal des lois physiques au fond d'un lac, dans la pourriture des feuilles, dans les formes arachnéennes des ornières gelées. Ainsi la surface de l'étang dans la forêt reflète le dessin de branches immergées. C'est qu'elles ont réfracté jusque

sous la glace l'infime chaleur du soleil hivernal et ont ainsi dessiné en filigrane leur présence subaquatique. Qui pourrait rêver d'effets aussi subtils? Et par l'effet de l'eau qu'elle enferme, parce que le bruit ne peut s'échapper, la vibration de la glace se propage en un long cri ondulé jusqu'à l'autre rive. C'est un effet presque animal de déchirement de l'air. La glace blessée propage les ondulations de sa souffrance. Tout autour les arbres ont été déchiquetés par la tornade. Eux aussi ont l'air de hurler : la souffrance fait passer le règne végétal par les affres du règne animal. Mais la neige les recouvre de son silence. Tous couchés dans le même sens, ils ont l'air de descendre un fleuve. La forêt a été dévastée par un souffle dément, juste avant l'aube. Personne n'était là pour entendre le fracas des milliers d'arbres qui s'écroulaient les uns sur les autres. Désastre météorique, comme d'un troupeau de bêtes – c'est comme si la forêt était morte d'un suicide par le vent.

La futilité de tout ce qui nous vient des media est commandée par l'impossibilité pour cette scène de rester vide. Musique, spots, flashes, publicité, information, film, speakerine... pas d'alternative au remplissage de l'écran – sinon un vide sans appel. Nous sommes revenus à la situation byzantine où l'idolâtrie se voile à grand renfort d'images le fait que Dieu n'existe plus. C'est pourquoi la moindre défaillance technique, le moindre lapsus d'une speakerine, redevient passionnant, car il révèle la profondeur du vide qui louche par cette lucarne.

Il faut laisser sa chance au temps mort. Ceci vaut pour le temps présent, qu'il ne faut pas vouloir déranger dans sa déliquescence mélancolique. Même et surtout en politique, l'acharnement thérapeutique est la pire des choses. C'est exactement ce que les socialistes pratiquent sur le social, les écologistes sur la nature, et nous tous sur une foule d'idéologies défuntes : l'acharnement thérapeutique. Survivre au nom du refus de voir la technologie s'incliner devant la mort. Tout prévenir, tout stocker au nom du refus de voir l'événement nous échapper. Nous cultivons le coma dépassé. Nous adorons les greffes artificielles. Nous délirons sur les prothèses. Partout, l'acharnement de la vie correspond au décharnement des figures originelles de la vie, à la désincarnation des corps, à la réincarnation thérapeutique d'un univers mort, d'un temps révolu.

Une société qui permet que tel événement odieux puisse naître de son fumier et grandir à sa surface est comme celui qui laisse sans réagir une mouche errer sur son visage ou la salive lui couler de la bouche. Il est épileptique ou mort.

On sent les gens qui vivent en représentation à ce qu'ils s'attendent toujours à être reconnus. Il est très bizarre d'évoluer parmi ces gens-là. Vous finissez par les reconnaître alors même qu'ils ne sont rien. Ils finissent par vous reconnaître alors même

que vous n'êtes rien. Ceci crée une familiarité idolâtrique qui est l'atmosphère caractéristique des milieux intellectuels. Vous pouvez vous y faire une réputation facile en affichant cet air de reconnaissance anticipée, de célébrité furtive qui vous élève pour un instant au-dessus du commun des mortels. Sans ce clin d'œil de la gloire, les intellectuels n'auraient pas d'existence propre. Sans cette existence figurée, ils en seraient réduits à se sauter à la gorge.

Les grandes épidémies meurtrières ont disparu. Elles ont toutes été remplacées par une seule : la prolifération des êtres humains eux-mêmes. La surpopulation constitue une sorte d'épidémie lente et irrésistible, inverse de la peste et du choléra. On peut seulement espérer qu'elle s'arrêtera d'elle-même, une fois repue de vivants, comme le faisait la peste, une fois repue de cadavres. Le même réflexe de régulation jouera-t-il contre l'excès de vie qu'il a joué jadis contre l'excès de mort? Car l'excès de vie est plus mortel encore.

La vie intense des nuages est une des beautés de la terre. Une de leurs caractéristiques stupides est d'aller dans le sens du vent. Mais il ne faut pas s'y fier. Il arrive au vent, comme ici sur le littoral, de se battre contre eux sans pouvoir les arrêter ni les empêcher d'étendre leur ombre implacable sur la campagne et sur la mer.

Moins qu'une enveloppe gazeuse, ils sont une enveloppe charnelle pour la planète et ses palmipèdes abscons. D'eux nous

viennent les orages, les pluies, l'ombre et le remords. Vus d'avion, ils ont la blancheur des banquises, ils se bousculent comme des glaciers, ils se déchirent et n'ont qu'une destinée météorique. Mais ce qui est remarquable, outre la prodigieuse électricité qui les traverse, c'est la prodigieuse inutilité de ces masses en mouvement.

Les rives se mêlent, les eaux sont parallèles. Les eaux se mêlent, les rives sont parallèles. Une seule feuille bruit, les autres se taisent. Qui saura la fin de ce rêve?

Il était si mince, si translucide qu'il lui fallait passer deux fois au même endroit pour laisser une ombre.

Vivre un destin de complaisance, comme les autres naviguent sous un pavillon de complaisance.

Petit matin aux alentours du métro aérien.

Ces corps multiples dans leur foulée paresseuse, inverse du supplice : l'extase du travail. Ces corps alanguis, las d'une mauvaise nuit, celle des déshérités insomniaques qui replongent dans le même rêve par économie. L'éclat de ces vies parcimonieuses, tourbillonnant sans énergie, dans le sens du vent, aux alentours du square. Jamais de nuit, jamais d'hiver, jamais de soleil, jamais d'été – c'est l'éternelle saison du travail qui donne cette lueur

immortelle aux demoiselles en corsage de tulle, aux yeux injectés de sang – elles ne me voient pas, elles ne regardent rien, elles vont vers leur travail et sont d'autant plus belles. Il faudrait pouvoir les arracher à cette abstraction de l'air matinal, et les replonger dans leur lit, dans leur rêve, dont leur démarche a gardé la forme tiède. Ce sont les travailleuses érotiques du petit matin.

Une nuit de beuverie, Soutine tatoue une de ses compositions sur le dos d'un de ses copains. Il n'est pas encore célèbre en ce temps-là. Vingt ans après, l'ami devenu clochard passe devant une galerie de la rive gauche où on expose Soutine en pleine gloire. Il entre et se déshabille. Un riche amateur l'achète sous condition de déambuler torse nu dans sa villa de la Côte. L'homme vieillit et meurt. Ou bien fut-il assassiné? Plus tard, on put voir exposé un tableau de Soutine d'un grain étrange, peu semblable à la trame, mais authentique.

No rain no rain no rain!

No rain!

No sense no sense non sense!

Non sense!

Avril 1984.

Que peut-on faire d'un printemps aussi éclatant? Quelle action pourrait contrebalancer ce ruissellement de lumière et de

chaleur vitale? Rien n'est à la mesure, pas même l'extase érotique (car l'érotisme, hélas! n'est pas naturel, et nous ne connaissons plus le rut, l'irruption animale des humeurs saisonnières). Faire l'amour, faire du vélo, écrire? Tout cela est dérisoire devant l'explosion printanière. Une seule chose pourrait y répondre : un sacrifice total, la mort, une reddition de l'âme et du corps. Non pas les pamoisons de l'été, mais l'offrande des prémices, l'héroïsme d'une défloration de la vie qui n'aura plus jamais son équivalent dans le déroulement ultérieur des âges et des saisons.

Mais si le printemps n'était qu'un masque? Si toute cette lumière, cette indolence, cette chaleur inaccoutumée n'étaient qu'un masque? Alors la seule réponse serait d'avancer masqué vers cette nature masquée, de voiler nos visages par des oripeaux de bêtes, de répondre par la chasteté et la réserve à l'extase sexuelle de la nature, de garder quelque ironie envers cette splendeur suspecte et donc quelque souveraineté dans notre domaine – car pour le reste nous n'égalons jamais le miracle de la lumière et de la chaleur anticipée de l'été en ces quelques jours de printemps.

Rien dans la nature de l'homme ne peut l'entraîner à ce comportement irrationnel, excessif, de prendre le pouvoir, de faire la guerre, sinon le masque, la figure du masque, à l'ombre duquel il peut relever le défi d'un monde dont on ne saura jamais la vérité, et qui relève donc fondamentalement de l'artifice. C'est le masque qui permet le sacrifice, qui permet de faire la guerre, lui seul qui permet l'exercice du politique.

On n'est jamais seulement né d'un père et d'une mère. Je suis né en 1929, juste après le jeudi noir, sous le signe du Lion et de la Crise. Ces puissances mythiques ne vous quittent plus. Elles se déploient en une forme particulière de pensée, désertique, mais vitale, analytique et solitaire – solar criticism, la Critique Solaire. Né avec la première grande crise de la modernité, j'espère vivre assez longtemps pour assister à son tournant catastrophique avec la fin du siècle (s'il y a une logique de la naissance et de la mort, ce que je crois). J'ai un ami qui est né de l'Exode. Ce déplacement de population avait ravivé les humeurs éteintes de son père. Il est donc le produit d'une copulation inattendue avec l'Histoire.

L'anticipation glorieuse de l'été par le printemps donne envie d'anticiper sur tout par la pensée. Mais c'est l'anticipation qui est la pensée même. Elle peut donc nous venir des phénomènes naturels, du soleil et de l'ombre.

La neige n'est plus un don du ciel. Elle tombe exactement aux endroits marqués par les stations d'hiver.

Ce journal et la photographie s'allient merveilleusement dans l'instantané et le montage. Il en est de même pour les femmes et les voyages. Si bien que l'ensemble de ces sous-activités (car aucune ne répond à un projet général) finit par prendre un air de

cohérence bizarre. Mais cela peut-il durer? Cela peut-il se substituer à l'effacement de tout projet?

On ne peut plus dire : les choses nous paraissent inintelligibles parce que la science nous fait défaut. Il semble qu'elles se fassent inintelligibles au fur et à mesure que nous en savons davantage.

C'est comme l'univers en expansion : plus nos instruments y pénètrent, plus les limites en reculent. Il faut donc penser que cette expansion, cette fuite est en raison directe de la puissance de nos instruments.

Qu'est-ce qui fait que l'univers ne s'enfuyait pas devant Kepler?

Panique linguistique : Witz. Ramification incontrôlée des corpuscules de langage.

Panique cellulaire : cancer. Velléité bestiale de désobéissance à quelque ordre que ce soit.

La transparence : simultanément de tous les points du temps, de l'espace, des hommes sous le signe de l'instantanéité de la lumière. Promiscuité absolue, excessive. Celle des Soviétiques était déjà insupportable, celle de l'électricité plus encore. Plus de surface (que la surface était belle du temps de la profondeur!), plus de distance (que la proximité était belle du temps de la distance!),

plus d'apparences, plus de dimension. On parle de proxémique des relations humaines, mais il faudrait parler de proxénétique de l'information, et de toute l'électronique, qui instituent la promiscuité absolue de tous les lieux, de tous les êtres humains, de la question et de la réponse, du problème et de la solution. Scatologie de l'information : le rêve d'une conductibilité absolue ne peut être que laxatif et excrémental.

Le catholicisme se fondait sur l'obligation symbolique pour le pape de rester au centre du monde, quand il y en avait un. Aujourd'hui, il s'envole aux quatre coins du monde comme un professionnel : c'est l'apostolat du jet. Du coup, il peut se payer le luxe d'un attentat manqué : ceci n'ajoute rien à la gloire de Dieu, mais cela l'authentifie, lui, comme idole médiatique, comme bête de scène. Cela l'authentifie comme cible, et lui permet de cibler la communauté internationale comme public. Il est vraiment devenu le plus bel effet spécial de cette fin de siècle.

« Il faut le voir au coucher du soleil, lorsque les derniers rayons obliques frappent les colonnades du Bernin, sortir par la grande porte de la basilique, vêtu de mauve pâle, entouré de gardes suisses et illuminés par vingt spots cachés derrière les statues. C'est ainsi que le pape polonais, par l'image, espère porter l'Évangile aux païens de la civilisation industrielle, à la fois déchristianisés et sevrés de spectacles. »

On songe à l'interrogation des théologiens devant la découverte de la lunette astronomique par Galilée : est-ce qu'une messe est encore une messe lorsqu'elle est vue par cette lorgnette? Il est

vrai qu'à travers nos appareils télé- ou microscopiques nous louchons sur un autre monde. Les théologiens avaient raison : une messe n'est plus une messe vue au télescope, comme une particule n'est plus la même vue au microscope. Mais le Vatican n'en a cure. Ce sont les savants qui ont aujourd'hui des scrupules. Le pape, lui, de maître de l'Épiscopat, est devenu maître du Télés-copat.

Un jour, nous nous relèverons et nos fesses resteront attachées au fauteuil.

« Les signes ne sont pas nés du hasard » : pensée publicitaire apparue sur nos murs. Veut-elle dire que les signes sont nés de la nécessité d'y obéir? Que sans eux tout ne serait qu'un jeu confus et arbitraire? Le réel, lui, est-il donc né du hasard? Les signes sont-ils une fatalité ou une simple nécessité de la vie sociale? Cette petite phrase sibylline soulève ainsi, au détour d'un slogan, une foule d'interrogations. Mais faut-il vraiment l'interroger?

Signe de vie : l'humidité des lèvres. C'est ce qu'on fait aux agonisants : leur humecter les lèvres pour qu'ils ne se sentent pas déjà morts. Le plaisir de l'eau sur les lèvres est supérieur à celui de boire. Les lèvres sont notre source, comme dit le Coran. Leur jouissance tactile, leur mouvement perpétuel. A elle seule, l'humidité des lèvres est signe d'amour, leur sécheresse signe d'indifférence et de mort. Le regard qui ne cligne plus prend lui aussi

la fixité de la mort. Mais il ne faut pas que les yeux clignent trop ou que les lèvres soient trop humides. Ce sont là des signes fragiles de notre équilibre amoureux.

Ce qui passe de mode entre dans les mœurs. Ce qui disparaît des mœurs ressuscite dans la mode.

« Michaël Jackson est un mutant solitaire, précurseur d'un métissage parfait parce que universel, la nouvelle race d'après les races en quelque sorte. Les enfants d'aujourd'hui n'ont pas de blocage par rapport à une société métissée : elle est leur univers et Michaël Jackson préfigure ce qu'ils imaginent comme un avenir idéal. » (Alain Soral.)

A ceci il faut ajouter que Michaël s'est fait refaire le visage, décrêper les cheveux, éclaircir la peau, bref qu'il s'est minutieusement construit : c'est ce qui en fait un enfant innocent et pur – l'androgynisme artificiel de la fable qui, mieux que le Christ, peut régner sur le monde et le réconcilier parce qu'il est mieux qu'un enfant-dieu : un enfant-prothèse, un embryon de toutes les formes rêvées de mutation qui nous délivreraient de la race et du sexe.

Les statistiques sont une forme d'accomplissement de désir, tout comme les rêves.

Le manichéisme est l'antagonisme indépassable de deux puissances. La morale n'est que l'opposition de deux valeurs. Dans l'ordre des valeurs, il y a toujours une réconciliation possible. Le désordre des puissances est irréconciliable.

Le goût des filles jeunes pour les hommes plus vieux : c'est qu'elles peuvent trouver dans leur regard le reflet de leur jeunesse, de leur grâce actuelle et sensible. Elles ne le pourraient pas trouver également dans les yeux d'un homme jeune, car il y serait partagé.

Pour l'amant, la fille jeune n'est pas du tout une forme de l'inceste : elle est la nostalgie d'une vie antérieure, le rêve d'un objet pur aux multiples différences, au charme sexuel multiplié par la différence d'âge. Ceci il ne pourrait l'éprouver avec une femme de son âge, qui lui apparaîtrait immédiatement comme sa mère.

Aujourd'hui, il faut faire dans la biologie ou dans la nécrologie. Dans l'archive, ou dans la protéine. Sinon, ce n'est pas la peine de penser ni d'écrire.

Où sont les travelos de la politique? Où sont les grandes folles, les hermaphrodites du pouvoir? Les fémininoïdes de la décision, les transsexuels de la gestion?

Les vraies folles, celles capables de gaspiller le pouvoir dans son extraversion théâtrale, de l'exhiber jusqu'à l'outrance, les

Héliogabale actuels, dramaturges de la dérision du pouvoir, comme les travelos le sont de la dérision du sexe – ce sont les Amin Dada et les Bokassa. Ceux-là sont véritablement les grandes folles de l'arbitraire, sans nul souci de représentation ni de légitimité – des idoles ubuesques et non de pieuses saintes nitouches comme la plupart des hommes politiques. Peut-être faut-il y ajouter le pape, dont le succès mondial est aussi celui d'un grand travelo...

La micro-informatique familiale : le premier objet domestique de la modernité dont on se demande à quoi il peut bien servir. Il marque sans doute par là la véritable fin de la société de consommation.

Sortir de soi-même par effraction, doucement, subtilement, se retirer de soi comme la lumière se retire d'une pièce quand la nuit tombe (d'ailleurs la nuit ne tombe pas, ce sont les objets qui la secrètent vers la fin du jour lorsque fatigués ils s'exilent dans leur silence).

Jour gris, immobile, comme une aube perpétuelle. Les oiseaux eux-mêmes s'y trompent, ils auront chanté tout le jour alors que le jour ne s'est jamais levé.

Nous sommes le dimanche 13 mai, dix-huit heures. Est-ce un bien, est-ce un mal?

Vers le soir, un vent froid silencieux se lève. Il ne manque plus qu'un orage de chaleur pour mettre un comble à l'irréalité

de la saison. Pourtant les oiseaux chantent, et les hommes pensent, le dimanche, en secret. Ils conjurent l'absence de soleil et la monotonie dominicale. Ils rêvent aux fiançailles de la chaleur et de la plage. Ils rêvent de brouiller les miroirs et de resplendir chacun dans sa propre folie. Ils écoutent une musique baroque : « D'où nous vient, d'où nous vient une telle solitude? »

Nous ne sommes que des épigones. Les événements, les découvertes, les visions sont celles des années 1910 aux années 1930. Nous vivons comme des glossateurs fatigués de cette furieuse époque où toute l'invention de la modernité (et le pressentiment lucide de sa fin) s'est faite dans une langue qui gardait l'éclat du style. Le maximum d'intensité est derrière nous. Le minimum de passion et d'illumination intellectuelle est devant nous. C'est comme un mouvement entropique général du siècle, l'énergie initiale se dissipant lentement dans les ramifications sophistiquées des révolutions structurales, picturales, idéologiques, linguistiques, psychanalytiques – la configuration finale, celle de la « postmodernité », marquant la phase la plus dégradée, la plus factice, la plus éclectique, fétichisme en miettes de toutes les idoles et des signes plus purs qui l'ont précédée.

Même la grande lueur des années 1960/1970, vue avec quelque recul, n'aura été qu'un épisode dans le déroulement involutif du siècle, en termes d'idées-force. Un présage pourtant.

La surprise peut-elle venir d'un nouvel événement? De ceci nous ne savons rien, car l'archive et l'analyse sont des outils du crépuscule.

L'informatique ne marque que la toute-puissance *rétrospective* de nos technologies. C'est-à-dire une possibilité infinie de traitement des données (mais justement seulement des *données*), et non pas du tout une vision nouvelle. Nous entrons avec elle dans une ère d'exhaustivité, qui est aussi une ère d'épuisement. D'interactivité généralisée abolissant l'action singulière. D'interface abolissant le défi, la passion, la rivalité des peuples, des idées, des individus, qui fut toujours la source des plus belles énergies.

Il est difficile de remédier à notre propre tristesse parce que nous en sommes complices. Il est difficile de remédier à celle des autres parce que nous en sommes captifs.

Mon lavabo est bouché. J'y verse des tonnes de cristaux de soude arrosés d'eau bouillante. Un combat féroce se livre dans les tuyaux entre l'agent révulsif, détergent, et les conglomérats opaques de détritits organiques. Des projections furieuses, des éjaculations sulfureuses témoignent de la résistance des crachats, des cheveux, des déjections accumulés à la violence hygiénique du masturbateur. Et d'un seul coup tout se vide, l'eau sulfureuse est comme absorbée à une vitesse surnaturelle vers le centre de la terre. La vie peut continuer.

On a vu récemment défilier dans la rue une théorie de jeunes filles qui sous d'autres cieus eussent fort bien pu porter des couronnes de fleurs dans la procession des Panathénées. C'étaient de jeunes starlettes en colère qui exigeaient de ne plus avoir à coucher avec le metteur en scène pour être reconnues. « Le talent, oui, pas nos fesses! » Il y a quelque émotion à voir porter un tel problème sur la place publique. On sait que la publicité de ces choses se retourne constamment contre la victime et ne fait que redoubler le viol par le viol des media. Ici non plus on ne manquera pas de dire que ces jeunes filles en quête de rôle sont déjà en état de prostitution avancée. Qu'elles viennent se livrer à la concupiscence du public après avoir été livrées malgré elles à celle des réalisateurs témoigne au moins de leur candeur, sinon de leur innocence.

Le silence de la métaphore accompagne l'acte cruel, ainsi le Japonais cannibale passé directement de la métaphore de l'amour à la dévoration de cette merveilleuse jeune fille hollandaise. Ou cette femme qui fait cadeau de son œil à l'homme qui lui dit être tellement épris de son regard.

L'effacement de la métaphore est caractéristique de l'objet et de sa cruauté. Les mots n'ont plus qu'une teneur littérale, matérielle. Ce ne sont plus des signes du langage. C'est le silence de l'objectalité pure.

Le corps se fait plus lourd, plus dense de jour en jour, insensiblement, sans changer presque de poids ni de forme, il se charge d'un poids mort qui s'ajoute à la charge utile du vivant. C'est comme si l'élasticité l'abandonnait pour laisser place à la force gravitationnelle. Il s'éloigne de la danse et se rapproche de la masse. Il s'éloigne du mouvement originel et se rapproche de la mort.

La pensée ne peut plus se tenir dans un équilibre critique. Il faut l'écarteler entre des nostalgies violentes et des anticipations violentes.

Bien sûr qu'il faut rêver de toutes les femmes. Il n'en est aucune qui ne serait blessée qu'un homme ne rêve de toutes à travers elle.

Faire un enfant est devenu prodigieusement artificiel. Ça n'a plus rien d'un événement passionnément accidentel, c'est devenu le fruit parthénogénétique d'un calcul de données, biologiques, diététiques, psychosociales, dont on se demande quelle est encore la part de rêve, de désir ou de fatalité qui s'y rattache. Mais peut-être l'espèce est en train de se désintéresser de la sexualité au profit d'une sorte de transplantation protozoaire. Sans compter que ce qui a été conçu par l'insémination artificielle a toutes chances de prolonger sa vie dans l'intelligence artificielle et de

mourir par obsolescence incorporée. Après la fiancée mécanique, la veuve mécanique. Or chaque être humain est issu d'un acte sexuel, d'un pacte sexuel, sinon ce n'est plus une espèce humaine. Il faut une copulation sexuelle pour qu'un être humain réussisse, de même que, chez les Hindous, il faut une copulation de la parole et du silence pour qu'un sacrifice soit réussi.

Dans un sens, l'enfant est bien le prolongement de l'espèce. Mais dans un autre, il en est le vestige biologique. Plus nous avançons dans l'ordre du changement, de l'innovation génétique et de la mode, plus il devient irréal de s'en remettre, à chaque génération, au processus de la naissance et de la croissance organique d'un enfant. La naïveté, la lenteur de cet événement sont sans commune mesure avec notre expérience.

Comment prétendre à l'exercice du jugement si nous avons perdu l'imagination du châtiment? Comment prétendre juger de quoi que ce soit si nous n'acceptons plus de l'être? Et si nous ne sommes plus en mesure de juger ni d'être jugés, nous perdons tout espoir d'être absous ou condamnés dans le passé ou dans l'avenir. Or ce qui ne peut plus être réfléchi dans le passé ou dans l'avenir a lieu instantanément dans toutes ses conséquences. Le Jugement Dernier devient une réalité immédiate. C'est d'ores et déjà la prolifération épidémique et sans frein de tous les processus, la multiplication épidémique de tous les cancers.

Nul ne reconnaît dans la bouche de l'autre l'énoncé de ses torts ou de ses raisons, pas plus qu'on ne reconnaît le son de sa propre voix sur une bande magnétique. Le monde ne nous renvoie que la forme asymétrique de nos vices, comme le miroir celle de notre visage.

Il y a un pacte d'orgueil dans l'amour d'un couple, un pacte de gloire, au moins aussi fondamental que l'émotion sexuelle. Celle-ci s'épuise en silence dans les corps, le pacte, lui, ne peut être rompu que par la parole.

Si vous dites : je vous aime, c'est déjà le langage que vous vous mettez à aimer, c'est donc déjà une forme de rupture et d'infidélité.

Si on a pu faire l'hypothèse qu'aucun événement ne saurait avoir de sens définitif avant que l'histoire ait pris fin d'une façon ou d'une autre, alors toute façon de donner un sens quelconque à un événement est une façon de mettre fin à l'histoire.

Si tous les jours étaient fériés, les villes seraient plus mystérieuses.

La rivière d'iris : au lieu que l'eau s'écoule bordée d'iris, ce sont les iris qui s'écoulent entre deux rives d'eau.

Contre toute notre culture historienne (par compassion pour notre état présent), seule est passionnante l'anticipation (par insolence envers notre état futur).

Les espaces infinis (Pascal n'aurait plus à s'inquiéter) sont devenus publicitaires. C'est la publicité qui va alimenter tous les supports sidéraux de la communication. Plus d'astres muets ni de signes astrologiques. C'est la publicité qui va alimenter la noosphère. Plus on colonise les espaces vierges, plus on entre dans l'espace du chantage de la forme publicitaire déployée.

Les embryons congelés, décongelés, réimplantés dans l'utérus de la mère. Qu'est-ce qu'on fait des embryons congelés dont les parents sont morts accidentellement? Les orphelins de l'insémination artificielle? Les fœtus milliardaires? Heureusement il y a un comité de contrôle embryo-génétique et une commission pour l'éthique de l'espèce. Mais les orphelins du concept? Que fait-on d'un concept congelé dont les parents sont morts accidentellement?

L'herbe est ce qui tire le plus grand plaisir du vent. Elle en capte l'énergie frivole, aérienne, comme les vagues captent l'énergie sous-marine. L'herbe s'incline absolument, elle est versatile, inutile, donc immortelle.

Une scène de rêve, toujours la même. Sur une plage tranquille, en quelques secondes (la même précipitation que celle du soleil à disparaître), les signes d'un orage fabuleux. La mer énervée tout d'un coup d'une lumière subite, des nuées couvertes de neige, une lame immense qui reste suspendue dans une altitude tragique, avant de plonger sur le monde habité. Cette fois-ci, elle est venue mourir au bord du sable. Mais la plupart du temps elle submerge la ville, dans une houle totale et silencieuse.

Je chanterai un jour la vallée magique de Vingrau, la combe magique de Tautavel, l'eau transparente des gorges du Verdoube, les hauteurs paléolithiques surplombant les vignes et les châteaux cathares, Quéribus, Peyrepertuse, et le souvenir des lions et des aurochs qui chassaient sous ces falaises ensoleillées, il y a cinq cent mille ans, eux-mêmes chassés par les hommes primitifs – monde clos sur sa finitude carnivore jadis, sur sa quiétude solaire aujourd'hui.

Le chien qui circule dans sa cage sur la chaîne à bagages de l'aéroport. Il fait un tour, deux tours au milieu des valises, fier comme une idole, insensible à cette situation bouffonne. Le temps passe, personne ne le réclame, les valises disparaissent, le chien reste, droit dans sa cage, plein de dignité (peut-être fou d'angoisse?) N'importe qui serait mort de honte d'être ainsi abandonné aux yeux de tous. Lui reste aussi digne et indifférent que les lions assis sur les hauteurs de la réserve africaine, la tête dressée vers

le soleil couchant, et dont la condition servile n'a en rien dégradé le profil royal et l'insouciance. Les humains viennent observer les lions, les lions ne regardent que le soleil. Les humains attendent leurs bagages, le chien n'attend que son maître. Il fait penser à Leika, la première chienne satellisée par les Soviétiques, elle aussi fixée sur son orbite dans l'attente des symptômes de la science. Peut-être tourne-t-il encore aujourd'hui sous les yeux des passagers, si son maître l'a oublié? Peut-être est-ce tout simplement son maître qui est là, sous nos yeux, réincarné dans son propre chien?

De toute façon, la scène du « bagage claim » sur les aéroports a valeur éternelle : après cette mort que représente toujours un peu le vol en avion, chacun vient reprendre ce qui lui appartenait dans sa vie antérieure. C'est comme la redistribution de ce que chacun aura le droit d'emmener dans l'au-delà. Et par quel miracle retrouvez-vous les mêmes valises, les mêmes sacs que vous avez laissés avant de partir? Par quel miracle ce chien peut-il encore, à l'arrivée, appartenir à son maître? Lui seul le sait, car lui seul n'a jamais pensé à la mort. Pas plus que les lions ou les girafes de la réserve ne pensent à la séquestration ni à la dérision de leur état, aussi absurde que celle du voyage aérien – sinon ils mourraient sur place.

A chaque vol, des bagages orphelins continuent de tourner sans que personne les réclame. Ou l'inverse d'ailleurs, quand certains restent à attendre leurs bagages qui ne viendront jamais. Le regard de ceux qui commencent à perdre l'espoir est inoubliable.

Pourtant personne ne vole celui d'autrui, car chacun ne songe qu'à renouer avec sa propre existence. Qui voudrait renaître dans

la peau d'un autre, dans la valise d'un autre? Qui voudrait s'approprier le chien de quelqu'un d'autre? Une sorte d'immunité protège ce qui a survécu à la promiscuité sacrée du vol aérien et au tabou de la mort.

En plein concert de Stevie Wonder, en pleine transe musicale et nuit électronique de milliers de personnes dans le stade, digne de Métropolis avec les milliers d'esclaves cérébromoteurs ondulant au rythme des synthétiseurs et les flammes de briquet en signe d'applaudissement lumineux, nouveau rituel digne des catacombes : froideur totale, indifférence à cette musique truquée, sans l'ombre mélodique d'une phrase, et d'une technicité impitoyable. Tout est viscéral et codé en même temps. Défoncée sévèrement réglée, cérémonial froid, très loin humainement de sa propre sauvagerie musicale, qui n'est que celle de la technique. Seul reste l'impact visuel, le spectacle de la foule et de son idolâtrie physique, surtout quand l'idole est aveugle et dirige tout cela de ses yeux morts, en exil du monde et du tumulte, mais l'absorbant tout entier comme une bête. Même sacralité que chez Borges. Même translucidité des aveugles qui bénéficient du silence de la lumière, et donc du chantage à la lucidité. Mais l'idolâtrie moderne a du mal à passer, les corps restent crispés. La technicité l'emporte sur la frénésie dans les nouvelles nuits métropolitaines.

Le vieillissement n'est pas le rapprochement d'une échéance biologique. Il est la spirale de plus en plus longue qui vous

éloigne de la disponibilité physique et intellectuelle de votre jeunesse. Un jour, la spirale se fait si longue que toute chance de retour est perdue. La parabole se fait excentrique, et l'apogée de la vie se perd dans l'espace. Simultanément, l'écho des plaisirs dans le temps se fait plus bref. Le plaisir du plaisir s'efface. Les choses se vivent dans la nostalgie, et leur écho devient celui d'une vie antérieure. C'est le deuxième stade du miroir, et le début du troisième âge.

Mort de Foucault. Perte de confiance en son propre génie. Être une référence absolue est un danger de mort. La perte des systèmes immunitaires, en dehors de tout aspect sexuel, n'est que la transcription biologique de l'autre processus. La même chose est déjà arrivée à Barthes lorsqu'il s'est « laissé mourir ».

Sartre meurt encore pompeusement. Barthes et Foucault disparaissent discrètement, prématurément. L'ère des grands littérateurs et rhétoriciens qui supportaient allègrement la gloire est finie. Les penseurs plus subtils de l'ère médiatique ne la supportent plus. La fonction idolâtrique, comme d'ailleurs l'exercice du pouvoir, deviennent de plus en plus durs à assumer dans une société démocratique où les pensées sont sans conséquence et les événements sans mémoire. Cet état de choses rend d'autant plus urgente une cristallisation en forme de servitude volontaire autour d'une figure élue pour son caractère abstrait et impérieux – c'est ce qui s'est passé avec Foucault. Mais la gloire s'adressant à un intellectuel pur le condamne à disparaître. Le scandale interne pour une

pensée de sa propre apothéose simulée est insupportable. Sartre qui avait analysé depuis longtemps toute forme de mauvaise conscience en souffrait cependant moins que Foucault, qui se vivait paradoxalement comme mal aimé et persécuté. Persécuté, il l'était certainement par ces milliers de disciples et de thuriféraires besogneux qu'il a certainement secrètement méprisés (du moins on l'espère), et qui l'ont dépouillé jusqu'à la caricature du sentiment de ce qu'il faisait. L'oublier était lui rendre service, l'aduler était le desservir.

Sa mort aura coïncidé avec l'admiration maximale anticipée et aveugle pour un livre dont le suspens même était problématique. Lui-même au fond, qu'en attendait-il, après avoir joué si longtemps avec ce livre comme avec sa propre mort? Celle-ci fut somme toute une réponse assez élégante à cette gloire excessive, prétentieuse, dont les débiles accablent leur maître à penser – et un démenti assez cinglant à cette béatification intellectuelle. Le prestige, on peut vivre avec, car il vient de vos pairs, et il y retourne. Mais il n'y a pas de défense contre le pouvoir que vous imposent les autres par leur servitude. Car même la déception systématique, telle que l'a pratiquée Foucault, ne les décourage pas. Finalement, pour échapper aux chiens, il faut savoir fuir – ou savoir les traiter comme des chiens, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Plus Foucault s'est fait impérieux, despotique, arbitraire, plus son autorité s'est accrue sur le milieu intellectuel. Ceci en dit long sur la misère de ce même milieu. Mais au fond, ce n'est peut-être pas très différent du milieu populaire de la rock music. Distorsion entre une maîtrise intellectuelle et une infaillibilité

artificielle, un culte qui grandit à mesure que décroît l'autorité liée à la souveraineté de la pensée.

L'homme sur qui se porte cette religion compulsive est en perte d'immunité intellectuelle. Il disparaît à ses propres yeux, comme un joueur accablé par la chance, comme les idoles et les stars, dont le nom même ne leur appartient plus. N'importe quelle société a besoin de ces sacrifices collectifs, autrefois rituels. Faut-il stigmatiser la bassesse des adulateurs, qui ne sont que les officiants du sacrifice? Le processus entier est inexorable. Des collectivités se coalisent pour ériger l'un d'eux en une figure glorieuse qu'ils n'auront de cesse d'anéantir par leur dévotion même. Simplement, ça se passait jadis dans la fête, aujourd'hui dans l'ennui et la régression. C'est le travail du despotisme et de la servitude volontaire. Il est seulement plus caricatural lorsqu'il se déroule dans la sphère intellectuelle, qui se prévaut d'une liberté de l'esprit. Il faut avoir vu un millier d'esprits cultivés guetter du fond de leur fauteuil le silence aboulitique du vieux Lacan pendant des heures, le récital de silence devant ceux qui le regardaient mourir, pour comprendre que quelque chose d'absurde est venu pourrir dans l'âme humaine cette passion de l'admiration qui était la plus belle.

Foucault : obsession d'une généalogie toujours plus précise, élision toujours plus savante d'une échéance actuelle par épuisement d'une objectivité préalable. C'est comme une pensée qui s'est mise à tourner devant un obstacle qu'elle ne franchira jamais – elle ne sautera jamais par-dessus son ombre, ses procé-

dures d'engendrement, son enchaînement rétrospectif. C'est ainsi qu'on devient une référence absolue, en s'enchaînant soi-même à une hérédité inflexible du savoir, à une autorité qui forcément cherche à se fonder de plus en plus loin dans le temps. Filière austère, qui s'interdit l'anticipation, et même l'effraction dans le présent, qui s'interdit toute infraction mentale à la loi du genre : qu'il faut être sûr de ce qu'on avance. Ceci est illusoire, puisque nulle pensée ne peut être assurée d'elle-même, ni consciente de son dispositif. Elle doit prendre le risque de ce qu'elle ne dit pas, et non la prudence de ce qu'elle dit. Même s'il y a une grande pudeur objective dans la prudence de Foucault, son drame est de n'avoir jamais pu franchir cette ligne de défense, de s'être enfermé dans ses propres discriminations, toujours dans l'exigence d'un autre pouvoir. Cette exigence-là, Foucault a mis tout son stratagème à la construire, toute son énergie, de plus en plus incertaine de son propre bilan, et rendue confuse par l'exagération de sa gloire. Il est mort de cette régression à l'infini, disparu, sans espoir pour nous, mais sans grand espoir pour lui non plus, aux confins ambigus du plus Haut Savoir.

Que sont d'autre les écrits de Barthes, Lacan, Foucault (et même Althusser) qu'une philosophie de la disparition? Effacement de l'humain, de l'idéologie. La structure absente, la mort du sujet, le manque, l'aphanisis. Ils en sont morts, et leur mort porte les caractéristiques de cette configuration inhumaine. Elle porte la marque d'un Grand Désistement, d'une défection, d'un lapsus calculé de la volonté, d'une défaillance calculée du désir.

Le silence les enveloppe vers la fin, sous quelque forme que ce soit, et les mots se retirent un à un. Leurs pensées n'ont pas de lendemains qui chantent, elles risquent même, au grand désespoir de leurs disciples, d'être sans conséquences. Parce que ce sont des pensées subtiles, donc qui subtilisent leur propre trace, et n'ont finalement jamais produit d'effets constructifs (en tout cas, ce n'est pas ce qu'elles ont fait de meilleur). Ceux dont l'esprit s'enracine dans une configuration humaniste, libérale ou libertine (Lévi-Strauss, Lefebvre, Aron et Sartre aussi), ceux-là survivent mieux. Vivants ou non, ils n'ont pas « disparu » de cette façon, ils n'ont pas été touchés par le virus, leur œuvre les perpétue, et ils en portent la gloire sans défaillir. Toute une génération au contraire aura disparu en pleine cohérence avec ce qu'elle décrivait et pressentait de l'inhumain. Ce sont des signes ironiques que ceux-là ont laissés, et tout le travail pour ceux qu'ils auront somptueusement déçus sera d'en faire des monuments positifs, dignes de mémoire, d'une mémoire juteuse et intellectuelle, sans égard à l'élégance et au style de leur disparition.

Les atomes de temps, jadis organisés en ensembles complexes, se recroquevillent en noyaux denses dont la traversée est impossible, et dont la pression de plus en plus grande nous renvoie au stade moléculaire. Sous la pression du temps vide, nous redevenons des êtres mus par la seule vitesse et ne connaissant que le chaud et le froid. Chaque être devient un corpuscule infinitésimal, mais

animé d'une vitesse toujours supérieure, à qui l'accélération seule donne le sentiment de la vie, et pour qui toute décélération est mortelle.

Tournons notre regard vers les terres australes, où rayonne la seule et mélancolique lumière des origines.

Quand on survole la terre sur une vingtaine de milliers de kilomètres, on voit qu'elle est faite d'un ensemble harmonieux de déserts, l'océan y compris, de l'Arctique à l'Antarctique, ponctué de quelques conurbations bizarres et de quelques zones de végétation furieuse. La distance est balayée par la nuit insomniaque des fuseaux horaires, ou par son tracé comme fonction géométrique, selon les coordonnées multiples de la longitude et de la latitude, de l'altitude et de la vitesse. Situation bizarre d'être pris dans une tempête au-dessus de l'océan Indien, dans une nacelle confortable où la vie n'a d'intérêt que d'être fragile et involontaire. Entretenir une relation sociale à cette altitude n'a aucun sens. Il suffit d'absorber ses repas en guettant la banalité de ces visages, avec lesquels il y a une chance infime que la mort vous réunisse.

Aussi fine l'ombre des nuages qu'une tache de Rorschach sur la platitude du désert – aussi net et dentelé le dessin des torrents à sec vus à vol d'oiseau – aussi exact et rêveur le profil des arbres immergés par la retenue du barrage électrique – aussi légère la beauté raciale des femmes arctiques, leur sourire artificiel

quand elles te servent le thé dans le ciel austral – aussi folle est l'envie de n'arriver jamais et de tourner indéfiniment autour de la terre.

Rêve d'une utopie matriarcale, tendre et féminine, léthargique et insulaire, celle de l'Antarctique et de l'hémisphère Sud. Rêve d'un continent à la dérive, où la règle du jeu des espèces, où la forme de l'humain et de l'inhumain seraient bouleversées. Passé l'Équateur, la conscience et l'inconscient devraient basculer comme les pôles, toutes les constellations humaines devraient s'inverser comme l'Étoile Polaire et la Croix du Sud. Il y a des traces de cela – toute une philosophie de l'involution et de la marsupialité. Déjà les Aborigènes n'ont aucun sens de la paternité (un bon signe en un temps où la paternité, la causalité et la sexualité en général tournent à la farce). Les petits marsupiaux ne naissent jamais vraiment : ils remontent dans la poche de leur mère et grandissent à ventre ouvert. Ici, même les fleuves vont se perdre à l'intérieur des terres. Même les mots se perdent à l'intérieur du langage. Même quiétude fœtale dans l'avion, celle d'une prise en charge par la vitesse, qui redevient comme une chaleur maternelle.

Courbature délicieuse du jet lag, du corps perdu dans un autre hémisphère temporel. Léger vertige de science-fiction, torpeur incoercible, faiblesse des membres – à cause du manque de sommeil paradoxal, toute la réalité est empreinte d'une torpeur

paradoxale. Pour avoir volé à l'envers du temps, ou avoir été plus vite que lui, le corps est frappé de léthargie. Pour avoir transgressé son espace et son territoire, il est frappé d'amnésie et d'absence de rêves. C'est pourtant un état poétique, une sorte d'état second, dont l'effet est celui d'une drogue.

Koala Kangoorou Wombat Lizard Dingo – tous paresseux, somnolents, maternels ou infantiles (comme des formes en peluche ou des jouets mécaniques). Pas de fauves. Un état fœtal, marsupial, herbivore, idyllique et câlin – il n'y manque même pas l'ombre mortelle du serpent et les quelques aborigènes rescapés du péché originel. WOOLLOOMOOLLOO!

Privé de fauves et d'histoire, mais non de mythes et de vent, tout cela baigne dans une léthargie prénatale, une gentillesse et une mélancolie qui se retrouvent dans la vie sociale.

Est-ce là l'état originel? Et à supposer qu'il le soit, d'où est venue la mue des choses hors de leur pellicule maternelle et paresseuse, leur émergence dans le réel? On a l'impression que beaucoup de choses ici n'ont pas encore reçu le baptême septentrional de la réalité.

Dreamtime? L'inconscient austral? Toute-puissance de la pensée sur l'étendue du désert : l'aborigène est seul à pouvoir communiquer sur des distances fabuleuses. Peut-il y avoir jonction entre cette fable cosmique, entre ce passé onirique dont la primitivité est celle d'un autre monde, et un futur hypermoderne,

hyperréel, entre l'écosystème télépathique des aborigènes et notre télématique blanche, qui elle aussi à sa façon vise la toute-puissance de la pensée?

L'Australie, de par sa distance, son insularité, son ancestralité, est bien déjà une sorte de vaisseau spatial, de continent en dérive sur une autre orbite géographique et temporelle.

Contraste absolu entre la brillance diurne de la lumière sur la Gold Coast et la Barrière de Corail, l'éclat hivernal et subtropical d'une atmosphère purifiée par le désert proche, et le « faint », la lueur crépusculaire des sous-bois aborigènes, des nocturnal mammals, des bêtes qui chassent la nuit, des intellectuels tapis dans leur conscience nocturne et l'obscurité de leur recherche. Contre l'irradiation du dehors : la nuit rose de la poche du kangourou ou des coraux sous-marins. Tout apprend à se terrer ou à s'immerger, que ce soit dans l'inconscient ou dans les ténèbres des livres et de la terre, tout se déplace avec une lenteur ou une agilité nocturnes, dans la volonté de survivre.

Coexistence, géographique et mentale, de l'insularité et d'un espace fabuleux, d'une utopie involutive et d'une utopie extensive. Balance nostalgique à laquelle les esprits n'échappent pas, pris entre une sorte de quiétude fœtale et de modernité orgueilleuse. Différence d'avec les États-Unis, qui ne connaissent pas cette forme insulaire de rêverie originelle.

La forêt la plus légère est celle d'eucalyptus, qui ne donne pas beaucoup d'ombre, car ses feuilles se présentent de profil dans le soleil. Il se dévêt de son écorce comme d'une robe et, dessous, il est doux au toucher comme une peau. C'est un arbre féminin par sa pâleur, et d'une grande élégance naturelle. Ses feuilles font le ciel profond et léger, et il n'y a rien de plus beau que leur dessin à contre-jour.

Plus on exterminera les Aborigènes, plus la nostalgie en grandira dans la conscience occidentale, déjà stupéfiée par leur apparition au XVII-XVIII^e siècle (le moment le plus étonnant de notre histoire : juste quand l'Occident s'invente une raison universelle, il découvre aux antipodes une humanité réfractaire à l'histoire et au progrès, préadamique et fabuleuse, qu'il ne peut que détruire en l'annexant à cette raison universelle – et voilà l'histoire piégée par le meurtre). C'est comme si un malin génie avait réservé à l'orgueil civilisé ce démenti cinglant de la primitivité et de la négritude (peut-être d'ailleurs est-ce, comme on l'a dit des peintures néolithiques, une invention diabolique des libertins du XVIII^e siècle?) Quoi qu'il en soit, la conscience philosophique et morale, déjà stupéfiée par leur apparition, restera paralysée par leur extermination. Et elle le sera de plus en plus jusqu'à leur accorder un droit de veto maudit sur ses propres valeurs.

C'est la même chose pour la science. Car qu'est-ce qu'on

découvre à la fin, qu'est-ce qu'on fait surgir en le traquant sur les mers australes ou dans le champ biologique? Toujours un objet noir, des peuplades maléfiques, qui auraient mieux fait de rester secrètes, pour le plus grand bien des Lumières. On déterre toujours le pire, et il finit toujours par se venger.

Lord X., navigateur et missionnaire, faisant voile vers l'Australie à la fin du XVIII^e siècle avec deux mille volumes, ainsi que des centaines de sacs de blé dont il espère qu'ils ensemenceront la terre, eux qui n'ont jamais même songé à l'écorcher pour en tirer quoi que ce soit, qui ont préféré la brûler et la parcourir pendant des siècles, jusqu'à la réduire à l'état de désert.

L'Australie et les îles du Pacifique sont de toutes les terres habitées les plus proches du XVIII^e siècle, parce qu'elles portent encore la trace de leur découverte. Les Aborigènes sont, aujourd'hui encore, moins proches de leur origine que du moment où ils ont été vus et ressuscités par notre regard. Ils sont donc, avec leurs coutumes, leurs dessins mystérieux et leurs visages de cannibales, porteurs d'une poésie des Lumières et de toute cette époque d'avant la Révolution, mieux que nos châteaux ou nos tableaux ou l'Encyclopédie (qui d'ailleurs est auréolée de leur toute nouvelle existence). Au fond, ce que le XVIII^e siècle a inventé de plus original, ce n'est pas les Lumières, mais l'hémisphère austral, l'hémisphère doux, lunaire et maternel.

Conjonction de ce que l'hémisphère Nord a produit de plus straight, de plus austère – le presbytérien, l'anglo-saxon, quintessence de l'hyperboréen dans son orgueil et sa théologie – avec ce que les antipodes cachait de plus primitif, de plus régressif, de plus impuissant, et de plus désinvolte aussi sous le soleil : les Aborigènes. Le choc s'est traduit par l'extermination quasi totale de l'Antipode, mais l'hémisphère Sud n'a peut-être pas dit son dernier mot.

On les a bien eus, les Aborigènes : on les a amenés à revendiquer comme territoire, des étendues que du temps de leur tranquillité ils parcouraient en nomades, sans aucune notion de territorialité. On a fixé leur revendication sur un objet qu'ils n'ont jamais possédé et qu'ils auraient jugé méprisable et sacrilège de posséder. Ruse typiquement occidentale. En revanche, eux nous ont refilé un virus bien plus meurtrier encore, celui de l'origine.

On a rendu aux Aborigènes la disposition de Ayer's Rock, monolithe flamboyant au milieu du désert. Mais à qui le rendre, parmi les multiples tribus ? Pour prouver leur droit originel, les Umburu ont entrepris de danser, c'est-à-dire de sauter sur place pendant une heure, exercice esthétiquement pauvre et ingrat, mais la preuve était faite : c'étaient eux les héritiers sacrés d'UHURU. Et tout le monde s'est incliné. Un jour peut-être, les Aborigènes

rendront aux Blancs la disposition de l'Opéra de Sydney, à condition qu'ils (les Blancs) sachent exécuter la « bonne danse »!

Ces vieux Australiens ou Californiens qui passent leurs journées entières devant l'Océan, sans quitter leur limousine, dont ils ont fait leur lieu d'enfance panoramique et leur cercueil, et qui rêvent en attendant la dernière vague, celle venue du fond de l'Océan et qui les ensevelira.

Dans l'aube grise et lourde de Bangkok, rêve de l'Antarctique, d'une neige éclatante, ou de cette île entourée de corail, pensée cristalline, cerveau transparent, sentier léthargique dans la végétation ténébreuse, l'enfance du monde, le résumé de la vie en une seule terre émergée, au creux de ta main, dans un ovale parfait, dans l'éclat du détail, dans la perfection de l'insularité... Heron Island.

L'Asie tellement dégradée, tellement pourrie par l'ère coloniale et sa propre promiscuité qu'elle n'a le choix qu'entre la dépravation et l'orgie puritaine du communisme.

Les femmes de la Thaïlande sont si belles qu'elles sont devenues les hôtes du monde occidental, partout sollicitées et désirées pour leur grâce, celle d'une féminité docile, affectueuse,

de jeunes esclaves nubiles aujourd'hui habillées par Dior, une invite sexuelle étonnante dans un regard qui ne se détourne pas, et une obéissance virtuelle à tous les caprices. Bref, ce dont peut rêver tout homme occidental. Les femmes Thaï semblent incarner spontanément cette fonction sexuelle des Mille et Une Nuits, comme jadis les esclaves de Nubie à Rome. Les Thaïs, eux, semblent de ce fait tristes et délaissés, leur morphologie ne correspond pas au chic mondial, alors que celle de leurs femmes jouit du privilège d'une beauté raciale à la mode. Que leur reste-t-il que d'assister à la promotion mondiale de leurs femmes dans une prostitution de haut de gamme?

D'être allé le plus loin possible met en quelque sorte fin au voyage. La seule étape ultérieure, c'est de ne plus revenir. Trouver la « distance de libération ». Plus on voyage loin, plus on voit que le voyage (la destinée) seul importe. Il faut qu'il décrive un arc de cercle terrestre, qu'il épouse la courbure de la terre et qu'il atteigne une célérité suffisante pour être tenté de lui échapper. La pensée, elle aussi, doit épouser la courbure des choses, leur inflexion, leur réversibilité, et être tentée à chaque instant de leur échapper dans une altitude sidérale, car découvrir à un moment donné la courbure d'une vie n'est pas moins émouvant que de pressentir, à grande altitude, la courbure de la terre.

Il faut voyager, circuler. Il faut franchir les océans, les villes, les continents, les latitudes. Non pour se rapprocher d'une vision

plus éclairée du monde – il n’y a plus d’universel ni de synthèse possible de l’expérience, ni même à proprement parler de plaisir « esthétique » et « folklorique » du voyage – mais pour être au plus près de la sphère mondiale des échanges, jouir de l’ubiquité, de l’extraversion cosmopolite, échapper à l’illusion de l’intimité. Voyage comme ligne de fuite, voyage orbital de l’ère du Verseau.

La philosophie n’a jamais été qu’une dénégation du principe de réalité. Jusqu’ici c’était l’affaire des philosophes. Aujourd’hui cette irréalité est entrée dans les choses. C’est donc la fin de la philosophie, et le début d’autre chose, où la réalité se confond avec sa réfraction ironique.

La télévision ne connaît pas la nuit. Elle est le jour perpétuel. La TV incarne notre peur des ténèbres, de la nuit, de l’envers des choses. Elle est la lumière incessante, l’éclairage incessant qui met fin à l’alternance du jour et de la nuit (d’où l’absurdité d’une TV comme la française qui s’arrête à 11 heures du soir).

Le maquillage d’une femme tient de l’enfantillage et de la sorcellerie. Il tient le monde en suspens par le seul jeu d’un miroir et d’un visage. Il est la réconciliation de la technique et de la ruse. Il n’a pas d’équivalent dans l’univers de la pensée, sinon dans le maquillage ascétique de la souffrance. C’est d’ailleurs chaque jour (et plusieurs fois par jour) l’instant sacrificiel de la vie d’une femme.

On ne peut assumer le deuil que par transfiguration, ou défiguration. Il n'y a pas de forme rationnelle d'absorption de la mort.

La régression en avion est telle qu'il doit être facile d'y mourir. L'infantilité vous porte tout droit au paradis.

L'éventail des compromissions
l'inanité du discours
l'abomination du concept
les objets sexuels non identifiés
la stase de la calvitie

De même que l'excès de souffrance fait tomber dans l'évanouissement et l'inconscience, de même qu'un péril extrême nous précipite dans une indifférence physique et mentale qui répond à cette indifférence brutale du monde à notre égard, ainsi cette désintensification des affects (ou des « mouvements de l'âme ») dans un monde artificiellement mouvementé n'est-elle pas une ruse de l'espèce en attendant un monde meilleur?

« Toute extase préfère finalement la voie de la renonciation plutôt que de pécher contre son propre concept en se réalisant. »

(Adorno) N'est-ce pas vrai du social aussi – une complicité collective mettant toute son énergie à faire échec à la réalisation du social de peur d'en altérer le concept et d'en détruire à jamais l'espérance?

L'ère pharaonique des technocrates de château. Le rêve d'une commande électronique des choses se heurte à la stupidité traditionnelle des masses. On n'a jamais, dans toute l'histoire, autant sollicité, forcé, violé la demande collective que dans le domaine informatique.

Le choc entre une exigence philosophique et métaphysique et une actualité qui ne l'est plus du tout.

Le choc entre un système de représentation et un système de simulation.

Le choc entre une pensée de la différence et une pensée de l'indifférence.

Quelle est la puissance de l'indifférence? Quelle serait une analytique de l'indifférence?

Dilemme entre une indifférence radicale et une séduction radicale.

La postmodernité est la simultanéité de la destruction des valeurs antérieures et de leur reconstruction. C'est la réfection dans la défection. En termes de temps, c'est la fin des évaluations

finales, du mouvement de la transcendance, au profit de l'évaluation « téléonomique », en termes de rétroaction. Tout est toujours rétroactif, y compris et surtout l'information. Le reste est laissé à l'accélération des valeurs par la technique (sexe, corps, liberté, savoir).

L'attente est une expiation anticipée. Tout plaisir est environné d'une zone d'attente qui traduit le fait que des millions de personnes désirent la même chose en même temps. L'attente, c'est la neutralisation des désirs respectifs qui se portent sur le même objet. Éventuellement même la souffrance et la mort. Si la mort était un service public, il y aurait des listes d'attente. L'impatience se justifie comme le refus de ce vide, de cette souffrance du temps qui n'a de justification dans aucun autre monde, et qui résulte de la promiscuité et de la surpopulation de tous les désirs.

Certaines femmes ne rêvent que de gagner un homme. D'autres, plus rares, ne rêvent que de les perdre. Elles ont expié d'avance leur féminité et le plaisir qu'elle peut donner. Si elles ont quelque disposition sensuelle, celle-ci disparaît au profit d'un enjeu plus subtil. De même que la pensée se réserve une sorte de domination mentale, sans souci de changer le monde, mais à seule fin de l'abolir, ainsi certaines femmes se vouent à une sorte de prostitution mentale où les hommes, las des plaisirs dociles, peuvent jouer à s'abîmer.

Le Pentagone accuse Texas Instruments de lui livrer du matériel électronique non fiable. T.I. rétorque que les tests dévorent déjà un tiers du budget, et qu'il est impossible de tester un tel matériel sans y sacrifier des années, au terme de quoi il serait démodé (or, il est destiné à des tâches essentielles : défense militaire, balistique nucléaire, calcul scientifique). C'est merveilleux. La haute technologie rejoint ici le système social, qui lui non plus ne peut plus couvrir les aléas de son propre fonctionnement. Lui aussi met en circulation des individus, des lois, des produits, sans les avoir suffisamment testés, analysés, identifiés (la formation permanente est un échec). Ou bien on vous teste si minutieusement qu'à la fin vous n'êtes plus bons à rien, comme les pneus Michelin après les essais. Les citoyens sont si souvent sondés qu'ils en ont perdu toute opinion. Comme les Dogons si souvent sollicités par les ethnologues qu'ils étaient forcés d'inventer des rêves et des rites pour leur faire plaisir. Partout l'appareil (médical, scientifique, militaire ou social) dépasse les possibilités de son objet, il est donc forcé de se retourner contre lui-même, de se perdre dans une mise au point et un réglage indéfini. Le compte à rebours se perd dans les vérifications d'allumage. Le lancement de la fusée est indéfiniment suspendu (les cosmonautes ont vieilli entre-temps, s'ils ne sont pas morts irradiés par les contrôles). Seul bénéfice : la guerre elle-même est indéfiniment suspendue : il faut la tester d'abord jusqu'en ses ultimes conséquences.

Les gens, indifférents au fond à la chose publique, voire à leurs propres intérêts, négocient cette indifférence avec un partenaire aussi spectral et indifférent à sa propre volonté : le pouvoir. Ce jeu de zombies peut se stabiliser à long terme. L'An 2000 n'aura pas lieu au sens où s'ouvrira par la négociation une ère de l'indifférence au temps lui-même, et donc à l'échéance symbolique du millénaire.

Il faut aller de l'argent à l'argent, télégraphiquement en quelque sorte, par transfert immédiat (c'est le côté viral de la chose). Révolution virale, donc, plus proche du jeu des perles de verre que de la machine à vapeur, et admirablement personnifié par la tête de play-boy de B. Tapie. Car le look de l'argent se reflète dans les visages. Plus de vieux capitalistes hideux, plus de maîtres de forges portant le masque des souffrances qu'ils ont infligées. Rien que des play-boys fringants, sportifs et sexuels, de vrais chevaliers d'industrie, portant le masque du bonheur qu'ils font régner autour d'eux.

Ça frimait dans le désespoir depuis 1968. Ça frime dur dans l'espoir depuis 1980. Fini de pleurer, d'accord. L'optimisme reaganien, la gonflette du dollar. La reluisance Fabius. Convivialité patriotique. Réluctance interdite. Le vieux pessimisme résultait de l'idée que les choses allaient de plus en plus mal. Le nouveau

pessimisme résulte du fait que tout va de mieux en mieux. Euphorie sous perfusion, anesthésie sous contrôle.

J'aimerais voir surgir dans le champ des concepts l'équivalent de B. Tapie dans le champ des affaires. Racheter les concepts en perdition, les ravalier, les décrasser (licencier tous les ringards qui encombrant), les remettre en circulation avec une virginité dynamique, les faire grimper en Bourse, et les abandonner ensuite comme des chiens. Certains font ça très bien.

C'est peut-être mieux que de sauver des concepts fatigués, en les maintenant sous perfusion comme des effectifs au chômage, ou de les enfermer dans des banques de données interactives soumises à la respiration artificielle.

Partout il faut que le pouvoir soit vu pour donner l'impression qu'il voit. Mais c'est faux. Il ne voit rien. Il est comme une femme enfermée dans un peep-show. Il est séparé de la société par un miroir sans tain. Et il tourne lentement, il se déshabille lentement en prenant les poses les plus lubriques, sans se douter que l'autre le mate et se masturbe en secret.

Métro. Un homme monte – par ses regards, ses gestes, ses mouvements, il se fait un espace et le protège. A partir de là, il règle son jeu sur celui des molécules voisines, approximatives. Il devient le centre d'une pression physique, flaire les vibrations, les

émanations hostiles, ou amicales, prêt à la panique. Il s'accouple par la crainte. Il innerve tout son corps d'une indifférence calculée, s'enveloppe d'une rêverie superficielle, faite seulement pour maintenir les autres à distance. Il ne déchiffre rien, il se protège du feu croisé de tous les regards, et place le sien en revers décroisé, fixant tel visage au fond du wagon, jusqu'à ce que la légèreté même de ce regard fasse bouger l'autre dans son sommeil. Viens l'accélération ou le freinage, tous les corps sont chassés dans le même sens, comme les bancs de poissons qui changent simultanément de direction. Merveilleuse léthargie sous-marine du métro, autodéfense des systèmes capillaires, jeu cruel des pensées vagues – en attendant l'arrêt à Faidherbe-Chaligny.

L'essentiel n'est pas d'avoir des vues plongeantes sur l'avenir, mais de savoir où planter sa scène primitive. Le danger pour nous est de buter sur le mur de la Révolution. Car notre malheur vient de là : nos phobies, nos interdits, nos phantasmes, nos utopies sont encastrés dans le XIX^e siècle, où les bases en ont été jetées. Il faut briser cette coagulation historique. Au-delà tout est permis. C'est peut-être l'aventure de la fin du siècle que de dissoudre le mur de la Révolution et de plonger au-delà, vers les prestiges de la forme et de l'esprit.

Le sourire de notre chef n'est pas le bon. Il nous attire un automne pluvieux. Voyez comme le sourire de Reagan attire sur l'Amérique les bénédictions du Seigneur. Voilà un bon chef,

qu'on eût apprécié dans une société primitive. Le sourire crispé de Mitterrand ne nous attire que de l'eau. Déjà la nuit du 10 mai avait été marquée par un fantastique orage. Nous attendons toujours l'été indien du socialisme.

Ni optimisme ni pessimisme : ce sont des qualités morales qui n'ont rien à voir avec l'immoralité de la théorie.

Un certain pessimisme est lié pour des générations entières à l'échec historique des révolutions. Celui-là est pathétique. L'autre, moins sentimental, plus féroce, vient du constat de l'état idéal des choses, de la perfection et de l'exactitude de notre liberté, et de la disponibilité absolue des solutions les plus simples. Ainsi la résolution du problème de la faim en Irlande par la liquidation des enfants en bas âge : on ne peut pas faire mieux, il n'y a pas de solution plus élégante. C'est un trait d'esprit. Le trait d'esprit lui aussi désespère du langage, mais de ce désespoir il tire à chaque fois une solution éclatante, en tirant un trait entre deux pôles diamétralement opposés. Simplification diabolique, tout est dans l'ellipse. Il n'y a pas de tour plus cruel qu'on puisse jouer à la réalité que de l'idéaliser telle qu'elle est. Elle ne s'en remet jamais (alors qu'elle supporte très bien d'être dénoncée). Divinisez le pouvoir sur place, il n'en croit pas ses yeux. Voyez ceux qui défilaient sur la Place Rouge avec leurs pancartes : « Nous sommes heureux en Union soviétique! L'Union soviétique est la terre du bonheur! »

Si vous mettez cinq hommes à tirer une corde, vous multipliez par cinq la force de chaque individu. Pour la mort, c'est le contraire. Si vous tuez mille hommes, la mort de chacun a mille fois moins d'importance que s'il était mort seul (Gombrowicz) – Logique spécieuse, puisque ici c'est la quantité, là c'est la qualité qui est en jeu (l'une se multiplie, l'autre se divise, il n'y a pas de paradoxe au fond). Mais superbe proposition quand même!

Certains régimes se réservent le monopole de la violence physique. Les socialistes, eux, se réservent celui du comique moral. C'est pourquoi il est assez difficile de se moquer d'eux. Mais ils ne devraient pas en être fiers, car ce dont on n'a pas envie de rire, c'est probablement que le ridicule en est déjà profondément enseveli, hors d'atteinte, irréparable. Or, il n'est pas de règle que le pouvoir s'approprie une fonction – le ridicule – qui relève communément de l'état des mœurs et où trouve à s'exercer, pour une bonne part, l'esprit public.

Les États-Unis ont une capacité fantastique d'absorption de la violence. L'Italie a une égale capacité d'absorption de la dérision. C'est une qualité qui leur vient de leur histoire. La Mafia : sanglante dérision du pouvoir officiel, mise en scène rituelle de sa liquidation : opéra populaire. Le pouvoir bafoué va-t-il s'ef-

fondrer? Pas du tout. Il continue à se balancer au bout de son fil, de droite à gauche, comme un vieil élastique. Il survit par la pitié qu'il inspire. Personne (sauf les B.R.) n'a envie de le mettre à mort. Quelle sagesse lumineuse! Car la vérité de nos sociétés, c'est qu'elles ne peuvent plus retrancher le mal, et qu'elles doivent l'absorber. On ne peut plus enfermer la folie, il faut l'assimiler. Il faut faire travailler les enzymes, non les révulsifs. Dissoudre, dissoudre, dissuader. En Italie, le pouvoir se dissout lui-même dans les scandales, dans le stupre, dans les compromis historiques, mais avec une certaine courtoisie, en offrant le spectacle de sa déchéance et de son rebondissement. Peu de sociétés sont aussi avancées.

Nos sociétés changent. Ce n'est plus l'atmosphère policière qui nous pèse, qui hante les rues et les cervelles. C'est l'atmosphère radieuse et performante qui nous pompe l'air. Littéralement, l'euphorie, le dumping et l'accélération absorbent tout l'oxygène ambiant, et vous laissent comme un poisson sur le sable. Ce n'est plus la lumière qui manque, ni le fric, c'est l'air. On n'est plus opprimé, on est oppressé. Cet effet d'aspiration, de succion, vient-il de l'approche de la fin du siècle? Ne nous agitons-nous que pour y échapper? En fait nous commençons de mimer ce que nous croyons devoir être le XXI^e siècle, pour faire l'économie d'une transition meurtrière. On s'envoie en l'air dans la prospective pour exorciser le manque de perspective. On accélère pour franchir le cap du millénaire en pleine forme, dans un fondu-enchaîné impeccable, sans égard pour cette date magique. Les chiffres ni

les astres ne sont plus fatidiques. Les années qui viennent sont déjà sacrifiées. Elles ne comptent plus. Elles sont déjà tombées dans le cône d'ombre du vaisseau spatial des années 2000, elles s'effacent dans la pénombre de la vitesse. Nous aurons du mal à y entendre l'herbe pousser, le vent bruire et le destin s'accomplir. Car tout s'engouffre déjà dans le sillage de cette sorte de performance olympique que l'humanité s'impose collectivement.

Octobre 1984

Car la différence est belle,
mais l'indifférence est sublime

L'espérance folle d'être démenti : si la réalité existe, elle ne peut pas ne pas répondre à ce défi, et ceci jusqu'au terme d'une destruction systématique de ses images, comme il en était de Dieu pour les iconoclastes. Malheureusement ceux-ci ont perdu, Dieu n'a jamais répondu à leur provocation. Pas folle la divinité : elle s'est rangée du côté des iconolâtres, qui ne croyaient justement pas en elle et n'en vénéraient que le simulacre. Après tant d'efforts iconoclastes, il nous faudra sans doute nous rendre à cette raison-là, et ne plus jamais interroger une réalité qui, tout comme Dieu jadis, a préféré disparaître derrière l'alibi parfait des images.

Il y a quelque part un ver associé à une algue symbiotique qui l'aide dans son processus digestif. Tout marche très bien sauf

lorsque le ver digère l'algue et meurt parce que sans l'algue il ne peut pas digérer sa nourriture.

Les plus beaux traits d'esprit sont dans la nature.

Selon Zinoviev, la troisième guerre mondiale aura pour conséquence le communisme universel comme mode d'organisation de la survie. Dans cette perspective, les pays communistes apparaissent comme des mutants de la troisième guerre mondiale, des modèles d'au-delà de la catastrophe, marqués du caractère fantomatique de l'extermination. Ce qui est vrai politiquement : ces États ont procédé à l'anéantissement de leur propre société, détruit leur peuple et reconstruit leur organisation sur cette base « transpolitique ». Nous n'en sommes pas loin non plus, par de toutes autres voies. Ce qui signifie, par voie de conséquence, que *la troisième guerre mondiale a déjà eu lieu*, qu'il ne sert donc à rien de l'espérer ou de la craindre, puisqu'elle se déroule ici et maintenant parmi nous. L'idée qu'a Zinoviev du communisme est pour cela bien en avance sur toutes les analyses politico-« impérialistes » faites en Occident. Son communisme n'a plus rien d'idéologique ou d'historique, il est déjà une perfusion d'après la fusion nucléaire, il régit la survie et non plus la vie. Il est objectal et a la puissance de l'objectalité (comme l'a aussi, ironiquement, la pensée de Zinoviev).

Entièrement d'accord avec Salieri quand il s'insurge contre Dieu d'avoir fait don à l'humanité de la musique divine de

Mozart à seule fin de nous ridiculiser et de nous plonger dans le désespoir. Lui Salieri se fait le champion de l'homme contre l'injustice divine. C'est le même problème que pour le Grand Inquisiteur des Frères Karamazov. Au Christ revenu sur terre il dit : « Nous gérons l'humanité pour son plus grand bonheur, pour cela elle a payé le prix de sa médiocrité. Ne viens pas troubler cet équilibre fragile par des promesses insensées. » Et il condamne de nouveau le Christ à mort.

Salieri n'est pas une âme basse : il faut de la fierté, non pour tomber jaloux de Mozart, mais pour défier Dieu et demander : en toute rigueur, pourquoi ne suis-je pas Mozart? Car Dieu s'est moqué de nous en jetant Mozart parmi nous sous les espèces d'un être vulgaire, ne présentant même pas les signes exceptionnels de la grâce. Dieu se joue de nous, et ceci est insupportable. Il faut détruire Mozart. Tout ce qui est défi à Dieu est d'une âme noble, et supérieur à l'admiration béate et inconditionnelle de ses œuvres.

Nous n'aurons plus le même problème avec l'Homme Neuronal de Changeux, qui point à l'horizon comme le Dernier Homme de Nietzsche, avec sa platitude corticale et synaptique. Adieu Mozart, adieu Salieri, plus de grâce, mais plus de défi non plus, c'est la solution de la science moderne au désespoir insoluble de la différence entre les hommes.

Les signes, les signes, c'est tout ce que vous avez à dire? Les gens bougent, les gens rêvent, ils parlent ou ils se taisent, rien de tout cela n'est irréel. Taisez-vous et regardez. Voyez la beauté philosophique de ces dernières années du siècle, la déclinaison

des astres avant la date fatidique, et l'horizon interactif des couples qui s'aiment – tout cela est indubitable, et je suis ému jusqu'aux larmes... Le temps, le temps à venir est comme une métropole désertée par ses populations, coupée de ses sources d'énergie. Vous allez dire ça – vous allez continuer à proférer dans le crépusculaire? Chaque fin de siècle est l'occasion d'une remise en cause du principe de réalité, mais c'est fini aujourd'hui, n-i ni. Tout le monde travaille aujourd'hui.

Les passions narratives et morales, les esprits animaux philosophiques, bloquent littéralement les esprits animaux électroniques, mille fois plus vifs et plus insignifiants. Vidéo-clips, films publicitaires, génériques, synopsis d'informations, flashes sportifs, Dallas, voilà de la télévision, comme tout ce qui commute aisément, avec le minimum d'énergie, sur pellicule éphémère. Mais comme la peinture pure, ou la vitesse pure, la télévision pure est difficilement supportable.

La plus belle femme serait celle pour qui je dessinerais un objet fractal sur la buée des vitres de la voiture. Je verrais luire un amour fractal dans son regard, se dessiner un baiser fractal sur ses lèvres, et nous partirions vers ces Alpes vides, vers ces paysages lunaires qui fleurent si bon les mathématiques.

Rio.

Non seulement les Noirs et les Indiens sont esclaves de la technologie des Blancs mais il faut encore qu'ils soient esclaves de leur nostalgie d'origine. Il faut encore qu'ils servent d'ancêtres et témoignent des origines mystérieuses et rituelles de l'espèce humaine. Division du travail : les uns les exploitent physiquement, les autres culturellement, se nourrissant de leur musique, de leur danse et de leur description anthropologique. Aucune contradiction là-dedans, bien au contraire : une complicité profonde, celle des esclaves eux-mêmes. Ainsi, dans la chasse, l'animal tout entier sert à quelque chose : la viande, la corne, les poils, le sang, la fourrure – même les viscères serviront à lire l'avenir, et le masque servira d'emblème à la divinité.

Il y a certainement des considérations plus joyeuses à faire sur le Brésil, et notamment celle-ci : qu'une part du bonheur et de la sensualité, de la langueur vitale et de la séduction maternelle de toutes choses ici, en dépit du malheur objectif, vient justement de cette situation d'accouplement du maître et de l'esclave qui va jusqu'au rapt des femmes et de l'énergie vitale et jusqu'à l'absorption, par tous, des signes rituels de la servitude. Ici s'opère la revanche de l'ordre culturel sur l'ordre politique, ce que les sociétés occidentales ne connaissent plus, faute peut-être d'esclaves assez subtils. Ici le temps reste uni, la durée favorable à la vie, dans son déroulement monotone et langoureux, avec la promiscuité des corps, celui du maître, celui de l'esclave, même si le

maître supplicie l'esclave, même si l'esclave dévore le maître. Mais peut-être tout ceci n'est dû qu'à la chaleur.

La chaleur est comme un sommeil objectif. Il n'est pas besoin de dormir, car elle vous enveloppe déjà comme un rêve, comme une forme voilée de l'inconscient. Rien n'y est refoulé, tout passe dans l'agitation insensée des molécules. C'est ainsi sous les Tropiques : la violence même est paresseuse, et le subconscient prend la forme de la danse. D'où l'absurdité de la psychanalyse sous ces latitudes. C'est une parodie tout juste liée au privilège européen, et partie de l'héritage colonial. Mais au fait, qu'en est-il pour nous, en Europe même, de l'inconscient?

Ce qui est fantastique dans les églises baroques surchargées d'or et de volutes, de figures extasiées et de flammes de stuc, c'est que les artistes y ont délibérément confondu le ciel et l'enfer, les flammes de l'extase et celles de l'agonie. C'est pourquoi nous trouvons ça si beau aujourd'hui. Cette confusion grotesque plaît à nos esprits éclectiques ou plutôt libertins, qui ne croient plus au Ciel ni à l'Enfer, alors que les Baroques croyaient très fort à l'un et à l'autre, et sans doute davantage encore à l'Enfer, selon une hérésie très populaire.

Un pays où les ombres ne tournent pas, où elles ne font que grandir ou rétrécir, puisque le soleil monte droit dans le ciel équatorial.

Dans la fraîcheur luxueuse d'Ipanema chaque immeuble a ses barbouzes.

Le Brésil exerce une sorte de gigantesque fonction chlorophyllienne au niveau de l'espèce humaine. Accumulateur planétaire de joie, d'exaltation, de langueur, d'animalité physique et de séduction, d'exubérance vitale et de dérision politique. Si un jour l'humanité entière tombe dans la dépression, c'est là qu'elle se régénérera, tout comme si un jour elle est proche de l'asphyxie c'est en Amazonie qu'elle trouvera à se réanimer.

There is no aphrodisiac like innocence.

La vitesse des choses qui vous échappent, qui tout d'un coup s'éloignent de vous à une vitesse folle, comme douées d'une force de répulsion, tel le savon qui vous glisse des doigts dans la baignoire.

Nietzsche se bat avec la *mort* de Dieu, nous n'avons plus affaire qu'à la *disparition* du politique, de l'histoire. Cette disparition peut prendre une forme pathétique (Mai 68) mais c'est sans doute la dernière fois. Mai 68 inaugure un long processus

non événementiel. C'est pourquoi ceux qui ne l'ont pas vécu ne comprendront jamais ce qui se passe aujourd'hui sous une forme diluée, comme ceux qui n'ont pas vécu la mort de Dieu ne peuvent rien comprendre à la convalescence des valeurs.

On construit un opéra à la Bastille. Le peuple n'aura plus à la prendre d'assaut, il ira se repaître de la musique royale. Il n'ira d'ailleurs pas davantage – les gens cultivés iront, vérifiant ainsi avec éclat la règle qui veut que les privilégiés consacrent volontiers par l'art ou le plaisir les lieux où d'autres se sont battus. La droite a bien tort de combattre ce projet : il n'est pas de plus belle stèle funéraire de la Révolution.

La nuit du look, dans l'avenue de New York. Les gens errent sans se voir, c'est comme un vernissage sans tableaux. Ça pourrait être l'Ange Exterminateur, ou la « Fête pure », comme Virilio dirait la « Guerre pure » – sur écran. Le seul point chaud est la trappe par où arrive le champagne. Curieuse tribu fébrile et mégalo, libertins frileux, métaphysique aux infrarouges. Rien dans le regard, tout dans le look, rien dans les yeux, tout dans les décibels.

Douceur de la Piazza Navona en décembre, avec les lampes à acétylène et les reflets de l'eau turquoise sur les chevaux de Bernini. Beauté purement romaine. Campo dei Fiori, quelqu'un a

déposé des fleurs fraîches aux pieds de la statue de Giordano Bruno, brûlé pour hérésie ici-même il y a quatre siècles. Émouvante fidélité du peuple romain, où verrait-on ça ailleurs? La multitude chaude de décembre se répand dans les rues : la tiédeur de Noël est presque aussi douce qu'au Brésil. La ville n'est belle que quand la foule l'envahit. Tant de monde dans les rues donne toujours l'impression d'une insurrection silencieuse. Chacun marche dans la sourdine lumineuse des voix et des ruelles. Tout se transforme en un opéra muet, en une géométrie théâtrale, tout chante dans cette partie de la ville.

Soirée romaine. Les femmes y sont plus belles que les hommes, toujours. La première impression est que tous les hommes sont laids (ce sont des producteurs et des metteurs en scène), et que toutes les femmes sont belles (ce sont des actrices). En second lieu : les hommes sont laids, mais ils ont du caractère, chaque femme a quelque chose d'érotique, mais elle n'a rien de remarquable – société purement macho, celle du spectacle. La scène du mâle se joue dans toute son ampleur, d'un palais à l'autre de la nuit romaine. La plus belle que je connaisse épouse un riche metteur en scène auteur de 97 scénarios. C'est la loi dans la horde du show-biz. Comme d'habitude, je me sens étranger à tous les hommes qui sont là, et solidaire de toutes les femmes, que les hommes font semblant de mépriser pour leur plaire, mais qui leur sont au fond indifférentes. Il doit être doux de vivre dans des corps aussi beaux, aussi naïfs, et laisser les hommes vous dominer de toute leur laideur, leur richesse et leur prétention. Ce

doit être merveilleux d'être une femme. En définitive, c'est cela qui est séduisant : la femme est inimaginable. Plus elle est belle, plus elle est inimaginable.

Les yeux bleu pervenche de celle qui vend des bijoux, près des eaux bleu turquoise de la fontaine. Les glaces de Tre Scalini, à la fin du jour. Les bambini avec leurs ballons argentés. Les mammas avec leur lourd désir familial en décolleté. Frères et sœurs s'embrassent sous le masque de l'amour. Ville incestueuse, avec ses dômes et ses obélisques. Les formes mêmes de l'architecture sont incestueuses, avec ses colonnes embrassées qui montent en spirales vers l'orgasme du ciel et des jardins.

A., victime de sa trop grande beauté. Réduite à l'hébétude pour laisser rayonner cette beauté tout à fait singulière. Elle a l'air triste, mais elle ne l'est pas vraiment, elle se laisse admirer sans réaction. Son rire même signifie clairement : je ne suis rien, je ne serai que belle. Peut-elle être actrice dans ces conditions?

C'est vrai que les hommes aiment ce mélange d'hystérie et de passivité, de parure masochiste, quand tant d'autres femmes aujourd'hui se font de leur intelligence une parure sadique. Quand même, je trouve qu'A. exagère dans la soumission extatique : elle obéit trop bien à la règle de n'admirer qu'elle-même. Comment dans ces conditions peut-elle être psychologue?

Rien ne se passe avec les Italiennes parce que tout est joué d'avance, dans une cajolerie incestueuse, une vivacité affectée qui exclut la tendresse. Jeux de séduction, manières de cour, libertinage et cruauté sous-jacente. Elles se rapprochent de vous comme sur une scène, mais elles ne savent pas défaillir. Ce sont elles qui ont poussé les hommes dans le machisme, et qui ont fabriqué tous les Mastroianni du monde. Le féminisme n'a pas grand-chose à voir là-dedans, même si elles le prétendent. C'est la jalousie qui les passionne, bien plus que l'amour, celle qu'elles provoquent, celle qu'elles éprouvent, continuellement, avec un excès et une obstination qu'elles cultivent. Elles se vivent comme veuves, filles, sœurs, mères, toute la tribu – jamais une femme. Veuve surtout : l'homme, elles l'adorent mort, défunt, suffocant, médusé, asphyxié par leur féminité. Par le théâtre de leur féminité.

A cinq heures du matin, toute leur énergie s'épuise encore à faire passer l'orgasme dans le discours.

Ni déception, ni exception avec les femmes : toutes sont exceptionnelles, dès lors qu'on ne leur demande que d'être une femme, c'est-à-dire de rivaliser avec toutes les autres. Méprise de l'amour : le charme d'une seule, c'est l'absence jalouse de toutes les autres – la singularité d'une seule, c'est la merveilleuse étrangeté de toutes.

Une société comme l'italienne dont le désordre même rend l'action de l'État inutile et ridicule n'est pas sans charme, et nous

aide à saisir cette vérité politique : la principale tâche de l'État aujourd'hui est de justifier sa propre existence. Pour cela il lui faut annihiler la capacité de la société à survivre par elle-même. Sapant en douce toutes les régulations spontanées, dérégulant, désocialisant, brisant les mécanismes traditionnels de corps et d'anticorps, pour y substituer ses mécanismes artificiels – telle est la stratégie de l'État en lutte subtile avec la société – exactement comme la médecine, qui vit de la destruction des défenses naturelles au profit de leur substitution artificielle.

A Rome, Niccolini réussit à conjurer la hantise terroriste par la relance culturelle. Aux Romains qui n'osent plus sortir le soir, il offre des fêtes, des performances, des meetings poétiques, il fait descendre la culture dans la rue. Il combat la fête terroriste par la fête culturelle et publicitaire. On lui reprochera d'avoir dépensé sans nécessité. Mais le seul moyen de lutter contre le terrorisme n'est pas de créer des institutions « solides », c'est de mettre en scène une culture aussi sacrificielle, excentrique et sans lendemain que les actes terroristes eux-mêmes. Une fête contre l'autre. Si le terrorisme est une sorte de publicité meurtrière qui tient les imaginations en haleine, il ne peut être conjuré que par un effet publicitaire plus grand encore.

Jadis la droite était pessimiste, et la gauche indéfectiblement optimiste. Aujourd'hui, c'est le libéralisme « solaire » de la droite, et, du côté de la gauche, c'est les Tristes Tropiques.

Si la prétention du terrorisme italien est de déstabiliser l'État, alors elle est absurde : celui-ci est déjà tellement inexistant que c'est une plaisanterie de vouloir en faire plus. Ou bien c'est la velléité perverse d'en faire *trop* – par où l'ordre et l'État pourraient se retrouver plus stables, ou tout au moins reconduits perpétuellement dans leur fragilité. C'est peut-être là le rêve des terroristes. Ils rêvent d'un ennemi immortel. Car s'il n'existe plus, il est beaucoup plus difficile de le détruire. De telles tautologies, ça ne s'invente pas. Mais le terrorisme est tautologique. Et sa leçon définitive est de l'ordre du syllogisme : si l'État existait vraiment, il donnerait au terrorisme un sens politique. Celui-ci n'en ayant manifestement aucun, c'est la preuve que l'État n'existe pas.

Peut-on concevoir des mouvements sociaux désenchantés? Et pourtant puissants et irrépressibles? Que serait une stratégie politique fondamentalement pessimiste, sans illusion, cynique, mais énergique, qui transformerait en défi ouvert l'état fatal des affaires publiques, au lieu de s'épuiser à le masquer, sans succès d'ailleurs, mais non sans contribuer à nous rendre politiquement idiots?

Nous sommes voués à une déconfiture molle et fastidieuse, simplement par incapacité d'envisager les choses sans pitié, sans ce parti pris sentimental d'où ne peut sortir qu'une politique sentimentale. Il faut plutôt briser la misère psychologique qui fait aujourd'hui partie de la culture de la crise, et où tout le monde se retrouve complice pour condamner le pessimisme comme

immoral. Or cette immoralité est notre dernière chance. Mais pourquoi cette situation devrait-elle au fond se résoudre?

Peut-être vaut-il mieux que la sphère politique achève de pourrir? Nous ne sommes plus dans une société primitive, où on accélérerait en connaissance de cause la pourriture du corps, afin de le faire accéder rapidement à la dignité du mort. Nous, au contraire, savourons la pourriture, l'énervement, la disgrâce et le deuil de nos énergies.

L'abjection de notre situation politique est le seul véritable défi aujourd'hui. Seule la considération désespérée de cette situation peut aider à en sortir. Il faut utiliser l'énergie de la catastrophe comme celle des marées, du soleil ou des tremblements de terre. Lorsque s'épuisent les gisements, les énergies stables, il faut recourir aux énergies de rupture, au sismique, au fractal. Un jour, peut-être, tirerons-nous quelque énergie de la nuit elle-même? Il en est de même pour les énergies mentales : quand s'épuisent les énergies positives, il faut attendre l'issue d'un événement de sa tournure diabolique, de son déséquilibre maximal, de sa précipitation. Stratégie fatale mais actuelle. L'énergie n'est-elle pas en elle-même une forme de catastrophe?

Le retour automatique du chariot de la machine à écrire, la fermeture électronique des quatre portes de la voiture, ça c'est des choses qui comptent. Le reste n'est que théorie et littérature.

L'espace est ce qui fait que tout n'est pas à la même place. Le langage est ce qui fait que tout ne signifie pas la même chose.

Ma main séparée de moi rêve qu'elle tient un sein. Rien n'emplit mieux une main qu'un sein. Stéréotype d'une douceur sadique.

Ce journal se déroule, comme son nom l'indique, au fil du temps. Cependant il est hanté par quelque chose qui l'a précédé, qui en est l'événement secret.

Si les fêtes de fin d'année se traduisent par un charivari de plus en plus conventionnel, puisque nous n'avons plus, à l'ère électronique, le prétexte du solstice d'hiver, ni celui de la Nativité à l'ère de Jésus Superstar, ni même celui du gel et de la neige qui isolent chacun dans son intimité et engourdissent le sang dans les veines, si le sabbat de fin d'année rend les gens tellement anxieux, c'est bien qu'ils soupèsent la longueur des douze mois à venir, qu'il va falloir distiller un à un. La durée aujourd'hui, c'est comme un enfant : c'est trop long à porter, c'est trop long à grandir, on aimerait en avoir la jouissance dès maintenant, on aimerait avoir la projection accélérée du siècle à venir. Pensez à l'impatience de l'an 2000, de tout ce millénaire à parcourir, alors que nous sommes déjà éperdus de curiosité quant à l'an 2020, et parfaitement désabusés quant à ce qui nous attend en 86? Il faudra que les fêtes du millénaire soient bien brillantes pour conjurer l'ennui du siècle prochain.

Si nous savions au moins qu'il n'y en a plus que pour cent ou deux cents ans, voilà qui rendrait de l'intérêt à la chose. Rien de tel qu'une catastrophe pour inaugurer un millénaire, ça régénère le temps comme une cataracte régénère les eaux usées. Or, c'est le temps dont nous allons manquer, le temps réel. Si l'an 2000 n'a pas lieu, c'est que le temps aura tout simplement disparu comme l'hiver sous certaines latitudes.

Mais ceci est un rêve. Je crains que nous n'ayons assez de réserves pour aller jusque-là, et que la déception de l'an 1000 – ce ne fut pas la fin du monde – se reproduise en l'an 2000.

Il faut être à la fois totalement vital et totalement irréel.

Toute accélération produit une masse équivalente, et même supérieure. Toute mobilisation produit une immobilité égale ou supérieure. Toute différenciation produit une indifférence égale ou supérieure. Toute vitesse produit une inertie égale, ou supérieure. Pas besoin de freiner. Pas besoin de machine à freiner. D'ailleurs celle-ci n'a jamais existé. Il n'existe que des machines à accélérer. Ou à décélérer, ce qui est la même chose. Mais pas à ralentir, car nulle machine ne peut la produire. Seuls le peuvent le langage, la musique, le corps.

Dans la perspective neuronale de l'inscription matérielle des traces mnésiques, comment et où, dans quelles circonvolutions ou dans quel jeu de cellules et de synapses, par quel entrecroisement

de la lumière et de l'énergie cérébrale expliquer le pâle souvenir qui reste d'un songe, cette réverbération mentale tout affective dont il ne reste rien dans la mémoire? Comment expliquer que nous ayons en tête, lancinante et précise, l'écho d'une musique dont nous ne saurions pourtant retrouver la moindre note ni la moindre parole? Ou encore le timbre d'une voix, *sans la voix*? Quelles micro-ondes portent les traces d'un visage, d'un regard qu'on *sent*, sans même fermer les yeux, image purement mentale, image sans figure – quelle réaction, ou abréaction de biochimie moléculaire peut rendre compte de ce dédoublement purement poétique?

L'hiver est un événement pathétique. On souhaite que le froid descende à -20° , -30° , saisisse le monde à vif et le cryogénise. Nous ne rêvons plus des flammes de l'enfer, trop naïves. Nous ne rêvons plus de la purification par le feu, mais de la catharsis par le froid (paradoxal). A notre époque de tropicalisation des mœurs, nous rêvons de formes cristallines et congelées. Comme dans *Quintett*, ce film merveilleux tourné dans les vestiges de l'Exposition universelle de Montréal, où les êtres humains étaient comme des stalactites et jouaient aux échecs dans la transparence du gel.

Zoo de Berlin. Beauté des animaux en exil sous la neige, qui marchent comme dans la jungle autour des rochers artificiels, avec une lenteur de rêve, même si elle n'est que celle de la résignation. Les Aborigènes australiens ont aussi cette lenteur,

cette immobilité rêveuse qui leur vient du Dreamtime. La frénésie de l'espèce humaine ne les atteint pas.

La neige exalte les ténèbres naturelles de l'animalité. La blancheur convient aux fauves. La morphologie des animaux est tellement étrange (un éléphant, qui aurait pu l'imaginer?) que l'on est forcé de penser que sous ce masque, comme disait Canetti, quelqu'un s'amuse à nous étonner, se déguise pour nous déguiser la vérité. Tels sont les animaux : plus proches que nous du masque et de la métamorphose. Plus naturels, et plus parfaitement déguisés. Les possibilités de l'homme sont moindres, que ce soit dans la servitude ou dans le stratagème. Il n'aura jamais la beauté d'un fauve dans la neige, ni la mélancolie légère de l'éléphant gris, ni la perspicacité des fourmis vertes.

Steigenberger Hof 502. Abflug fünf. Zweimal hoch. Seltsam genug warnt sie mich nach dem Abschluß. Sekt. Wunderweiße Laken. Wundersamer Eindruck : sie bleibt im Hotelbett liegen (wo sie doch in der Stadt wohnt), ich fliege. Da, wo ich schlafen sollte, wird sie schlafen (da, wo es war, soll ich werden). Sie wartet dort vielleicht noch. Sie hat dunkle, große Augen, die aber im Dunkeln und in der Liebe blau werden und sich chinesisch verschmälern. Keine Initiale leuchten an ihrem Schenkel – sollte sie mir nicht unterworfen sein? Oder wurde sie nicht erregt? Sie war es, ihre Lippen wurden üppig feucht. Was sie an mir erregt : Befremdung, Simulacrum, Immaterialität. Was mich an ihr erregt : milchige Haut, anschauliche Karnalität. Ich kam mir vor wie Arthur Miller in den Armen Marylin Monroes. Süße Tänzerin,

süße Performanzerin, süße weiße Hündin. Im Grunde hat sie mich verführt. Als sie im Loft ihr Arm zärtlich von hinten mir um die Schulter legte, wußte ich von vornherein, nach drei Jahren, daß sie da war. Wortlose Vertrautheit. Es lief alles schnell, wie in einem Polaroid, besser nicht fragen. Ihre Haut war wie zarte Filmhaut, und ich zerriß ihre Wangen wie ein zartes Stundennetz.

Pour certaines femmes, nous ne les aimons pas comme nous le voudrions, ou comme elles le voudraient. Nous préférons les violer et les perdre.

Les surprises de la pensée sont comme celles de l'amour : elles s'usent. Mais on peut continuer longtemps, dans ce domaine aussi, à accomplir son devoir conjugal.

Rome Berlin Sydney New York Rio. Mon secrétariat s'élargit, mon arc-en-ciel aussi. La nuit qui tomberait sur toutes les villes du monde à la fois n'est pas encore venue. Le soleil qui éclairerait toutes les villes du monde à la fois n'est pas encore levé.

Chaque femme est comme un fuseau horaire, elle est un fragment nocturne de ton voyage, elle te rapproche inlassablement de la nuit prochaine.

Certaines femmes se sont bien déguisées en pirogue congolaise ou en perle aléoutienne, pourquoi ne se déguiseraient-elles

pas en fuseau horaire, ou bien même en l'ivresse du voyage? Partout où il y a plaisir, il y a une femme déguisée, dont les traits se sont perdus, ou métamorphosés dans l'ivresse des choses. Partout c'est une femme qui meurt.

L'histoire tellement bizarre de ces deux voitures qui se télescopent en pleine nuit sur l'autoroute. Les deux conducteurs sont tués sur le coup – c'étaient le mari et la femme. Il y a quelque chose, dans cette drôle de coïncidence, des histoires d'Alphonse Allais (*Un Drame bien parisien*) : ils se précipitent pour s'arracher réciproquement leur masque, pourtant ce n'est ni l'un ni l'autre. Ce qui étonne dans ce fait divers, c'est la très haute improbabilité d'un accident aussi étrange entre mari et femme, et en même temps la très haute probabilité d'une telle rencontre (mari et femme sont faits pour se précipiter à la rencontre l'un de l'autre). C'est comme un épisode déjà vécu, d'une évidence totale pour l'imagination. C'est comme quand le zéro sort trente fois de suite à la roulette. Ce qui nous saisit devant un enchaînement aussi beau, c'est de voir l'ordre du monde se déchaîner dans toute sa rigueur, et non dans sa molle probabilité. N'importe quel accident de la route résulte d'une vague série de coïncidences, ce ne sont justement que des accidents. Celui-ci est un crime, mais pas exactement un crime passionnel. On ne saura jamais si la femme, avertie de la liaison coupable de son mari dans la ville proche – ou bien a cherché à le rejoindre et par erreur, sous le coup de l'émotion, a pris la mauvaise bretelle de l'autoroute – ou bien, sachant qu'il revenait lui-même, s'est fourvoyée pour précipiter sa voiture contre

la sienne, mais comment aurait-elle pu savoir que c'était celle-là? (cependant sur cette route déserte à deux heures du matin, il y avait une forte probabilité, sachant l'heure de son départ) – ou bien encore s'est délibérément suicidée en choisissant n'importe quelle voiture venant en face.

Interdiction de vous débrancher, dans la vie sociale active, interactive, mais aussi sur votre lit de mort : interdiction d'arracher les tubes, même si vous en avez envie. Et le crime n'est pas dans l'attentat à votre propre vie – qui s'en soucie – mais dans l'attentat à la médecine, aux technologies de pointe, qui doivent d'abord assurer leur propre salut. Le principe du réseau comporte l'obligation morale absolue de rester branché.

La terreur fait partie du concept de vérité comme la coulure fait partie du concept de confiture. Nous n'aimerions pas la confiture si elle ne dégoulinait pas ainsi de par sa nature propre. Nous n'aimerions pas la vérité si elle ne poissait pas, si le sang n'en dégoulinait pas un jour ou l'autre.

Vérifier jusqu'au vertige l'objectivité inutile des choses : la science
Vérifier jusqu'au vertige la subjectivité inutile du désir : la libération sexuelle

Un objet où il n'y a rien à voir
Un corps où il n'y a rien à désirer

Il y a une grâce particulière dans l'indifférence à sa propre vie, et l'aveu de cette indifférence est émouvant, pour peu qu'on vous dise avec douceur : je suis incapable de vous aimer, plutôt que de vous dire : je vous aime, avec toute l'affectation propre à cet énoncé. Certaines même n'aiment qu'à proportion de l'ennui qu'elles ont d'elles-mêmes : celles-là, il ne faut surtout pas les désennuyer. Cependant il y a une grande différence entre l'indifférence réelle et l'indifférence affectée : celle-là seule nous touche. Mais elle est très rare, presque autant que la beauté ou la folie.

Il n'y a aucun sens à refuser les honneurs – c'est en effet leur faire bien trop d'honneur. La seule stratégie est de faire en sorte qu'ils ne vous incombent jamais.

Votre délicieuse (et malicieuse) certitude d'être belle ne subjugué que vous-même. Pour être subjugué, comment s'en prendre à elle?

Il semble difficile de rencontrer la femme de sa vie quand on en a plusieurs (de vies). Même déjà avec une vie double...

La gloire auprès du peuple, voilà à quoi il faut aspirer. Rien ne vaudra jamais le regard éperdu de la charcutière qui vous a vu à la télévision.

Les pieds pris dans la glace, comme les flamants roses, ils pensaient encore être le nombril de la terre.

L'humanisme fait semblant de considérer le sauvage et les races primitives comme des êtres à part entière et même comme des êtres supérieurs (par l'authenticité). Mais les premiers humanistes, les vrais, ceux dont nous descendons tous, considéraient les Canaques comme des macaques, fondant la définition de l'humanisme sur une discrimination rigoureuse. Ce n'était pas une affaire de racisme, mais de discernement. Et les macaques le leur rendaient bien, se désignant eux-mêmes comme les seuls « hommes ». La version actuelle, qui tend à recréer une convivialité de l'espèce sur une base à la fois biologique et sentimentale, est certainement la plus pauvre.

Nous sommes toujours distants, de quelque manière, par quelque trait, de notre malheur. Seule l'hystérie peut construire un malheur total, mais qui, lorsqu'il se dit, n'est déjà plus ce qu'il était. Pour la même raison, le bonheur absolu est impossible, et ceux qui en parlent doivent être tenus pour hypocrites. Dans sa chambre de misère à New Delhi, et pleurant à chaudes larmes

(davantage sans doute sur l'offense personnelle qui lui était faite que sur l'objet perdu), S. trouve encore la force de photographier son téléphone.

La principale vertu de l'acte sexuel étant de porter le corps à cet état exceptionnel qu'est la nudité, il est superflu si cette nudité est d'ores et déjà livrée à l'évidence. C'est pourquoi l'amour n'est beau qu'avec un corps timide, un sexe qui joue de sa timidité. C'est pourquoi il n'est véritablement beau que la première fois.

Un jugement négatif vous satisfait plus encore qu'une louange, pourvu qu'il respire la jalousie.

Ils avaient pris une si bonne assurance que lorsque leur maison de campagne a brûlé, ils ont pu en reconstruire une plus ancienne que l'autre.

L'inconscient est aujourd'hui très sérieux, et même un peu triste, parce qu'on y refoule des choses sérieuses, le sexe, la mort, la libido, le désir. Mais si c'est l'ironie et la désinvolture qui sont frappées de refoulement, alors quelle forme prendra le nouvel inconscient? Il deviendra ironique, nous aurons des pulsions, des phantasmes ironiques et désinvoltés, qui feront surface dans les

rêves et dans les lapsus, dans la névrose et dans la folie. N'en est-il pas déjà ainsi, de quelque façon?

La télévision n'aura peut-être été inventée que pour rendre, par un détour savoureux, sa force au silence de l'image.

Il faut bien se soumettre, mais à plus bête que soi. C'est la grande loi de l'univers politique. Ceci se vérifie merveilleusement en URSS (Zinoviev nous raconte la bêtise pharaonique des dirigeants soviétiques, qui n'a d'égale que la servitude pharaonique des Soviétiques eux-mêmes) mais chez nous aussi bien. Pourquoi préférer Marchais, Le Pen, Chirac et autres fantoches à des gens plus subtils? Pourquoi n'ont-ils pas depuis longtemps sombré sous leur sottise? C'est que ces figures sont le plus sûr remède à l'angoisse de tous devant le règne et la primauté de l'intelligence. Elles nous rassurent sur notre propre bêtise, c'est leur fonction vitale, comme l'était celle du shaman. Et comment conjurer la bêtise, sinon par une bêtise supérieure?

J'observe que sur des vitres laissées intactes, c'est-à-dire sans l'ombre d'un nettoyage depuis dix ans, la crasse et la poussière n'ont pas dépassé une fraction de millimètre d'épaisseur. Pas plus au fond que le vent et la pluie n'arrachent, pendant la même période, à la surface du rocher. L'érosion, comme la sédimentation, ont la lenteur du rêve.

Son nez ne lui plaisait pas : il l'a remis aux soins de la chirurgie esthétique. Son âme ne lui plaisait pas : il l'a remise aux soins de la psychanalyse. Mais le pire, c'est son signe astrologique. Il aimerait tellement être Scorpion, Vierge ou Cancer. N'importe quel autre signe que le sien, car avec ceux qu'il aime il est toujours en conjonction négative.

Signe, ô signe vorace, que puis-je faire de mon signe?

Heureusement, il y a la Clinique Mondiale de Lifting Zodiacal, où on vous refait votre ciel et l'heure de votre naissance, ne me demandez pas comment. On vous refait un signe neuf, c'est la clinique du destin.

Signe, ô mon signe fatal, c'est toi qui changes, et moi je ne suis rien.

Mais avec un destin tout neuf il faut faire très attention. Avec un signe neuf, la greffe est fragile. Il faut prendre bien garde à l'ascendant, et ne pas en changer trop souvent. Surtout, il ne faut jamais se promener nue sous son signe.

Signe ô signe vorace, tu dévores la société carnivore.

On dit que la bêtise est une offense, mais c'est plutôt l'explication qui en est une. J'entends fort bien ce qu'on m'explique, mais au fond de moi je suis complice de ceux qui ne comprendront jamais. Une brute sommeille en moi qui ricane de cet entendement et se moque éperdument de l'intelligence. Avec ceux qui comprennent, je passe un contrat d'intelligence, mais

avec les autres, au même moment, je scelle en secret un pacte de bêtise. L'intellectuel, ou celui qui se prétend tel (il n'y en a pas d'autres), est celui qui a rompu ce pacte de bêtise, et s'en croit libéré. Il touche par là même le fond de la stupidité.

A force de parler de certaines choses, elles finissent par se matérialiser dans votre vie : simulation, séduction, réversibilité, indifférence. Peu à peu la vie s'organise comme un montage de tout cela, dans une circulation flottante de femmes, de concepts, de rêves et de voyages.

Ainsi l'écriture finit par précéder la vie, la déterminer. Celle-ci finit par se conformer à un signe d'abord désinvolte. C'est sans doute pourquoi tellement de gens ont peur d'écrire.

On annonce une anomalie du code génétique chez les paramecies. Voilà qui est dur pour les tenants du code. Mais si celui-ci n'est plus universel, n'est-ce pas qu'il n'est plus de mode aujourd'hui de se vouloir universel? L'idée de code génétique fait elle aussi sa révision déchirante, selon un phénomène d'ajustement du look scientifique. Seul triomphe le code de la mode, qui ne prétend pas à l'universel.

Hypothèse plus vertigineuse : l'ADN *était* un universel et un invariant, mais, une fois démasqué pour ainsi dire, il se met à changer pour dérouter les recherches, il se désuniversalise pour brouiller les cartes. Par dépit ou par malice, ou simplement par adaptation, comme celle des bactéries aux antibiotiques. Il ne faut

pas sous-estimer cette capacité des processus « objectifs » de jouer à cache-cache avec la science. On ne comprend rien à celle-ci, ni à ses échecs, si on ne tient pas compte de ce malin génie bien naturel au fond. Si toutes les espèces humaines et animales changent de comportement dès qu'elles sont observées, pourquoi n'en serait-il pas ainsi au niveau des espèces moléculaires?

A sa façon, la science aura réalisé l'utopie de la raison qui était de transformer le monde en sujet. Il l'est devenu, mais pas comme on l'espérait : la science, en le traquant, a éveillé chez lui une subjectivité maligne. Elle l'a tiré de son sommeil comme l'égyptologie a tiré les pharaons de leur léthargie millénaire. Depuis, ils n'ont cessé de se venger. Rien ne dit que nous ne déchaînions pas des processus imprévisibles (dont nos nouvelles maladies sont des formes inédites) en forçant l'objet à fuir et à se métamorphoser dans toutes les directions, selon des stratégies virales inconnues – en l'ayant arraché à la stratégie de l'ombre et du sommeil.

Voilà à peu près la philosophie actuelle : un flic tabasse un immigré dans un commissariat – fait divers. Mais ce flic avait des problèmes psychologiques – ça, c'est un fait de société. Comment la société peut-elle déléguer à des individus humains, trop humains, dont on a découvert récemment la psychologie – les flics – l'exercice d'une violence légitime? Ça, c'est un vrai problème (pour les journalistes). L'immigré est tabassé, oublié, il

ne fait pas partie du social. Le social commence avec la psychologie sociale, et celle-là, c'est toujours celle du flic.

Même conversion dans l'affaire Greenpeace : que des agents français soient allés couler à la bombe un bateau encombrant, étouffons cela. Mais qu'il se soit trouvé des membres de ces mêmes services secrets pour trahir l'opération et livrer des informations à la presse, ça c'est le vrai problème, et il va falloir agir.

Qu'il serait doux de voir le soleil de profil!

Une vague sous-marine de dix mètres de haut déferle sur nous, une autre s'avance à sa rencontre, les deux vagues convergent et nous emportent. Nous nous retrouvons vivants cependant, sur une colline parmi les broussailles. Cette vague nocturne m'est familière, sous une forme ou sous une autre. Elle revient me submerger à intervalles réguliers, mais je ne l'avais plus revue depuis un certain temps (encore que le temps ne jouant pas entre les rêves, c'est toujours comme si je l'avais vue la veille). Aucune vague, aucune houle n'est aussi belle que cette muraille océanique noire et liquide qui va m'ensevelir. Sa crête est souvent lumineuse, et sa signification est nulle. On peut me raconter quoi que ce soit sur ce qu'elle signifie, c'est son occurrence qui est merveilleuse.

Les enzymes simulateurs. Ils créent de faux événements biologiques. Ils simulent un virus, une attaque virale, déclenchant

ainsi la réaction des anti-corps, mais ceux-ci étant sans objectif, puisqu'il n'y a pas de virus à détruire, se retournent contre leur propre source. Célébrons cette irruption de la simulation dans la biologie et attendons la suite.

Avez-vous remarqué que les mouches et les guêpes meurent de moins en moins l'hiver? Il neige dehors, mais la mouche vient encore se chauffer contre la vitre, par habitude, puisqu'elle ne connaît que l'été. Même les plus jeunes, nées en automne, viennent quand même s'y poser. De même elles s'obstinent, dans les appartements modernes, à voler sous le plafond en cercle, pendant des heures, autour d'une lampe imaginaire. Ainsi elles oublient de mourir, et ceci est inquiétant, car si les mouches perdent le sens de l'hiver, que va-t-il advenir? Déjà l'absence de froid menaçait depuis dix ans les cyprès d'un mal leucémique. La flamme noire des cyprès se perdait dans l'indifférence des saisons. Heureusement, cette année, un hiver glacial, succédant à un été caniculaire, les a sauvés du mal.

Le corps n'en finit plus d'être un lieu de sous-traitance des problèmes psychologiques. J'ai mal au dos, j'ai mal aux dents, j'ai un ulcère, j'ai un cancer... qu'est-ce que je sous-traite là-dedans? Le corps n'a plus d'autre justification que de transcrire les péripéties psychologiques. Il n'est plus qu'un clignotant pathologique. Seules ses maladies sont significatives. Il est l'exécuteur des basses œuvres.

Le terme même de sexualité est une sorte d'opération chirurgicale (F. George). Une castration du corps par sa désignation opérationnelle. Le terme même de communication, etc. Une machinerie célibataire capable de parthénogenèse absolue (dernier état des choses).

Après une ère de mortification lunaire, nous entrons dans une ère de mystification solaire.

Toute grande pensée est de l'ordre du lapsus. Quand Benjamin dit cette phrase terrifiante : « Le fascisme se compose de deux choses : le fascisme proprement dit, et l'anti-fascisme », n'est-ce pas la pensée qui glisse, qui se laisse glisser au-delà de la vérité, dans l'ambiguïté fondamentale du discours, ambiguïté bien supérieure à toute explication politique ou idéologique, et qui seule explique pourquoi il n'y a jamais eu d'explication plausible du fascisme, alors que l'anti-fascisme s'explique de lui-même.

Quelque hypothèse qu'on fasse, le fascisme pose plus de problèmes que l'anti-fascisme. Du coup, il est plus intéressant, et il englobe l'autre. C'est ce que dit la phrase de Benjamin. Et qu'on ne lui fasse pas dire ce qu'elle ne veut pas dire. Mais on le lui fera dire quand même.

Je n'ai même plus besoin de fenêtre pour suivre le voyage. Je peux me le raconter d'heure en heure, le vivre de mémoire, tout, les canyons, les villes, la réverbération des nuages dans les fleuves. La mémoire est devenue ailée, la vitesse est devenue intérieure. C'est dommage.

Il était sans doute mieux que cette relation purement fornicatoire et imaginaire, avec son avidité sexuelle et ses bracelets aux chevilles, qui s'est poursuivie partout, dans les Badlands, au Chelsea, dans les motels, dans le sable, dans les draps, toujours immédiatement l'amour, dans les minutes qui suivent, jamais satisfaite, mais tout aussi douce, et flexible et blonde, les yeux levés comme une esclave et la main tendue vers le sexe, libre et serve, féminine et musclée, riante et admirative, un sang animal et des yeux métalliques – il est naturel que cette relation finisse par une fellation pathétique sur le balcon d'un motel, dans la brume matinale, et un enfant hypothétique qui n'est sans doute pas de moi et que je ne verrai jamais. J'ai même oublié son nom, mais je n'ai pas oublié l'odeur de paille de son sexe à elle, ni le pari de vingt dollars sur le sel ou la neige, ni le saignement de nez subit et menstruel qui m'a pris quand je l'ai vue arriver un matin chez moi dans toute sa splendeur californienne.

Winchester Story. La fille du fameux Winchester, héritière de 15 000 dollars par jour, s'entend prédire qu'elle mourra lorsque la construction de sa maison sera achevée – juste revanche pour

les milliers de victimes qu'aura faites dans l'Ouest, pendant un siècle, la trop fameuse carabine. Alors elle se met à construire, telle Pénélope, une maison sans fin, ajoutant sans cesse des chambres, des escaliers, des dépendances. Elle meurt finalement dans les années 1930, laissant cette monstrueuse maison de 150 chambres en témoignage de l'holocauste du XIX^e siècle.

Voici un homme savant, de culture européenne, qui dirige un département littéraire d'une grande université de l'Ouest. Il en parle avec amertume, comme presque tous ses collègues, la culture n'est plus ce qu'elle était, et il est sans pitié pour la culture de masse. Il vient de New York et méprise au fond la Californie, ses collègues, la dégradation des mœurs. 60 000 ou 80 000 dollars par an, peu d'étudiants, et peu d'amis. Beaucoup d'idées, sincère, orgueilleux et maladroit. Son secret, c'est son python. Je le vois plonger sa main gantée dans l'aquarium et caresser la tête du reptile, qui darde une langue vivace et se déploie, encore affamé bien que venant de dévorer un rat. Nous parlons de la diététique des serpents. Une tortue somnole dans le coin de la cheminée, où luit un feu de bois artificiel. C'est dimanche à Santa Monica. Vers quatre heures, le soleil chasse les brumes du Pacifique. Mais le serpent ne connaît ni le jour ni la nuit, il est immortel et venimeux et, comme dit le poète, il rêve sur les collines du ciel. Ce que ne fait pas son maître, dont le cerveau reptilien s'identifie au sien, le fixant des yeux longuement alors qu'il est incapable ordinairement de regarder les gens en face. Couple pervers où le somnambulisme de l'intellectuel se mêle à la nuit intérieure du reptile.

Santa Monica Melrose – Dialogue sur une terrasse.

SHE : You are jealous? Are you jealous? You are fucking jealous!...

Let me say... You're twenty and I am forty two, and I'll give my fucking ass to fucking anybody... Do you know that?

Il se lève, traverse Melrose sans raison, revient, s'agenouille devant elle (plus jeune, mais aussi théâtral).

HE : Do you love me? Do you love me?

SHE : Yes... Yes, I love you...

L'Italien pétrit ses meat-balls. Un Indien joue au vidéo game, dont la sonorisation aiguë traverse la conversation. La femme elle-même parle d'une voix aiguë, hystérique. Il fait doux à Los Angeles en novembre, sur la terrasse de Melrose, vers le milieu de la nuit. Tout le monde sourit quelque part, aucune passion, scène à l'américaine.

Le garçon prend les clefs de la voiture et entraîne la femme, qui exhibe ses jambes gainées de noir et fait semblant d'être folle.

Un Noir se lève, et me dit en passant, et en souriant : Too love!

Glisser dans une Porsche noire sur la route du long de la côte, c'est comme de pénétrer lentement à l'intérieur de ton corps.

Comment peut-on regretter l'absence de l'autre tout en étant délivré de sa présence? Mais c'est la langue qui le dit : regretter la présence de quelqu'un, c'est à la fois regretter qu'il soit là et regretter qu'il n'y soit plus. Regretter son absence, c'est regretter qu'il ne soit pas là, et regretter le temps où il n'y était pas. La mélancolie d'un départ précipite cette confusion des sentiments.

C'est vrai que la présence est moins délicate en ses effets que l'absence. C'est vrai qu'il est rare de pouvoir rêver de quelqu'un en sa présence. Le toucher et rêver qu'on le touche. Lui parler et rêver qu'on lui parle. La regarder et rêver qu'on la regarde. Or, il faut que la présence de l'autre soit comme un rêve, sinon elle devient insupportable. La pure présence est insupportable.

Borgès – sa face aveugle de femme aztèque, de vieux filou de la métaphore, sur qui passent sans l'émouvoir, sur ses yeux ouverts, les éclairs de magnésium. Les aveugles ont toujours l'air de tenir la tête hors de l'eau. Mais ils sont doués pour l'irréalité et pour la ruse. Je suis sûr qu'il sait à dix personnes près le nombre de ceux qui l'écoutent, simplement à l'ouïe et au flair. La conférence est nulle, mais c'est une cérémonie sacrificielle. Les auditeurs sont anéantis par l'intelligence de cet homme dont la ruse est de faire comme s'il parlait d'outre-tombe, comme s'il était déjà mort. Sa voix étouffée, syncopée, à peine audible, condamne les autres au silence comme lui est condamné à la nuit. Toutes les métaphores dont il use sont celles de la nuit, y compris

la mille et unième nuit, la plus belle, puisqu'elle s'ajoute à l'éternité. Lui est sans doute aussi dans sa quatre-vingt-quatre et unième année, c'est-à-dire un pied dans l'éternité. Il règne autour de lui une affectation ironique et cruelle, je ne sais à quel animal il ressemble. Le tigre lui est cher. Mettez un tigre dans votre bibliothèque, et ôtez-lui la vue : c'est Borgès. Dans cette végétation d'encéphales mous d'universitaires californiens, ses silences creusent des spirales meurtrières. Il cite le monde, puisqu'il ne le voit plus. Son discours n'est qu'une citation. « Life itself is a quotation », dit-il.

Les filles, les pieds dans l'eau froide, poussent des cris de mouette. D'ailleurs, elles se transforment immédiatement en mouettes, et celles-ci en l'obscur objet du désir, dodelinant et se dandinant comme l'autruche à la fin du film de Buñuel. L'été est arrivé.

J'étais très anxieux qu'elle fut déçue, et je ne lui aurais jamais pardonné. Je ne pardonnerai à personne un jugement condescendant ou méprisant sur l'Amérique.

Ils sont au centre du monde, et ils ne le savent pas. Ce qu'ils préfèrent, c'est être au centre des livres et de la terre.

Seuls les séquoias ont la stature héroïque, fabuleuse, antédiluvienne, des débuts du monde, contemporains des grands animaux préhistoriques. Leur écorce squameuse ressemble d'ailleurs à une carapace. Seuls arbres à la mesure du scénario géologique et minéral des déserts. Après eux, ce sont les petites espèces qui ont triomphé.

Même dans un très grand lit elle dort sur le bord extrême, et son corps léger ne laisse pas de trace. Je n'arrive pas à apprivoiser ce corps fragile et distant.

Je n'ai droit qu'à une brève étreinte à de longs intervalles, encore ne desserre-t-elle pas les jambes. Elle ne m'embrasse pas, ne me caresse pas. Pourtant elle a quelque chose de tendre, d'animal, de mutin.

Elle parle souvent précipitamment, comme pour achever sa phrase avant d'avoir peur. Elle ne sait pas comment se montrer amoureuse, ce qu'elle n'est pas d'ailleurs. Elle aime séduire, en société elle rit, je n'existe plus pour elle. Elle joue à souligner les distances. Je ne sais comment la violer, et je n'ai plus le courage de le faire. La situation est insoluble.

De temps en temps je ne la sens plus près de moi, littéralement je me retourne avec la sensation qu'elle n'est plus là, et elle a en effet disparu. C'est un peu comme dans la fable du prestidigitateur qui, alerté par les applaudissements, se retourne et s'aperçoit que la femme qui était près de lui s'est évanouie. Quand je la touche, c'est pour savoir qu'elle existe. Ensuite, ce sera un regard, puis avec infiniment de patience, un corps et peut-

être même quelque plaisir. Mais ce hasard peu probable, au lieu de nous rapprocher, creuse immédiatement un gouffre entre nous.

Dès que quelqu'un est présent, elle devient hostile, me contredit sur tout, et ne veut rien avoir affaire avec moi. Elle ne veut pas avoir l'air de m'être attachée, ce qu'elle n'est pas. Elle n'est attachée à rien, pas même à son corps, qui est pourtant souple et séduisant. Physiquement rétractile, elle n'en joue que mieux la provocation. Elle bégaie parfois, ce qui témoigne d'une agressivité craintive et d'une retraite précipitée sur elle-même.

Elle a tout pour être enveloppée, cajolée, mais elle ne le veut pas. Elle n'a pas pu faire un enfant à celui qu'elle voulait, mais elle a réussi par magie à faire périr l'enfant qu'il eut avec une autre. Au fond c'est une vierge, mais la virginité d'une femme reste un capital adorable.

Elle fait tout légèrement et avec grâce. J'aime cette grâce négative, mais chaque entreprise sexuelle est un acte désespéré avec elle (on dit cela de l'acte sexuel en général, mais je n'y croyais pas).

Elle fait tout à son corps défendant. Sa façon de parler même. La phrase se précipite pour vous échapper, elle se ponctue d'un rire léger, aigu, pour se mettre hors d'atteinte, rire de nymphe triste et perlé, d'un enjouement artificiel et malheureux.

Elle se prend pour Marie Stuart, ou Mary Shelley, et elle l'est sans doute. Elle rêve sans doute d'être décapitée avec une robe rouge décolletée. C'est ça ou rien. La plupart du temps, c'est rien. Elle n'accepte que ce qui peut la séduire, elle refuse ce qui la fait jouir. Elle ne veut ni être prise ni être photographiée, ce

sont des actes indiscrets, il lui faut de la passion et de la délicatesse, et peut-être autre chose qu'elle ne dira jamais.

Les seules photos que j'ai prises d'elle, un jour merveilleux sur la plage, la pellicule entière s'est retrouvée vierge au développement, sans explication possible. Elle ne voulait pas être photographiée, elle ne l'a pas été. C'est un aspect de sa sorcellerie. Son art, c'est celui de la disparition. Ou bien elle existe si peu qu'elle n'impressionne même pas la pellicule.

Son visage reste détourné, absent sur l'oreiller, comme si on la faisait jouir malgré elle. Danse féline et contradictoire pour échapper l'un à l'autre, particulièrement la nuit, où les mouvements du corps finissent par se répondre. Un pied qui bouge entraîne un changement de respiration de l'autre, une électricité négative connecte les corps même dans leur sommeil. C'est comme dans la version chinoise du duel dans l'ombre, où les corps veillent scrupuleusement à ne pas se toucher, tout en évoluant au plus près l'un de l'autre, si bien qu'ils dessinent quand même un espace amoureux, mais que personne n'ose plus franchir. Comme je me suis juré de ne plus rien entreprendre sans un signe d'affection, sans une marque de faiblesse, nous sommes maintenant vraiment éloignés l'un de l'autre, et je ne la touche plus. Situation originale : le premier qui rompt le silence est perdu, le premier qui rompt la glace perd la face. La situation relève du viol impossible et du défi silencieux. En l'absence de scène violente (on ne fait pas dix mille kilomètres pour se faire des scènes), nous sommes en train de dénouer un à un tous les fils qui nous reliaient, sans en briser un seul. Le plus dur sera de mener jusqu'au bout cette cérémonie scabreuse, et de terminer sans éclat. Car rien

ne se dit (nous sommes très forts l'un et l'autre dans la discrétion). C'est comme si rien de tout cela n'existait. Rien, absolument rien ne nous sépare. Derrière cette façade d'indifférence, peut-être suis-je un monstre de tendresse, et elle un monstre de sensualité? Ou l'inverse. Qui sait? Ceci s'achèvera peut-être dans un autre monde, ou dans une vie antérieure, par une orgie ou un délicieux chaos sentimental. Mais pour l'instant nous sommes plutôt tels Tristan et Yseult, entre nous Dieu a placé son épée en signe de chasteté.

Étant partie dix heures avant, elle est déjà de l'autre côté de la nuit. J'y entre à peine, elle en sort déjà du côté de l'Islande. Ainsi, en ce moment même, l'espace géographique d'une nuit nous sépare. Bien d'autres nuits nous ont séparés, qui n'avaient rien de géographique. Cette dernière séparation nocturne par les fuseaux horaires, elle, heureusement, est poétique, et rachète les autres. Cette nuit-là, la dernière, nous l'avons réussie.

Mouvement fantomatique des tribus parisiennes. Voyez la foule qui se précipite dans la nuit de printemps (froide et pluvieuse), vers les déserts urbains de La Villette, assister au culte inaugural de la Biennale, puis reflue massivement, après la clôture, vers l'inauguration de la Foire du Livre au Grand Palais, traversant Paris dans une mouvance de deux mille personnes (toujours les mêmes) qui, après avoir communié dans la promiscuité foraine et la vanité livresque, se retrouveront au terme d'une troisième migration collective, vers le milieu de la nuit, dans les quelques restaurants de Montparnasse marqués au signe de la tribu. Peut-être précédés de quelque ministre, toujours suivis d'une horde de

journalistes. A l'avance, avec l'ordre des invitations, vous pouvez baliser chaque soir la trajectoire de cette fauna culturalis dans ses événements nocturnes, comme on pouvait jadis suivre à coup sûr la trace des manifestations populaires.

L'ordinateur se substituera partout à l'opération de la pensée, laissant le cerveau en friche, comme les technologies mécanistes du XIX^e siècle l'ont déjà fait pour le corps. Les gens prennent l'air de plus en plus zombique. On dirait qu'ils sont déjà décérébrés et qu'ils ne fonctionnent plus qu'à la moelle épinière.

Les exécutives sont comme les joggers. Si vous arrêtez un jogger, il continue de piétiner sur place. Si vous arrachez un exécutive à son business, il continue de piétiner, de piaffer, de parler affaires. Il n'arrête jamais de cavalier, de décider et d'exécuter.

Que n'importe quoi soit voué à la disparition, ceci produit en nous un sentiment insupportable. Mais ce sentiment l'est davantage encore si c'est la mort qui vient à disparaître...

Fin de l'imaginaire de la rupture. Impossibilité pour les enfants de quitter les familles. Même chose pour les couples : on ne se quitte plus – pourquoi se quitter, c'est la même chose

ailleurs. On négocie son indifférence respective. Même chose pour la conjoncture politique. Quel que soit le pouvoir, on répugne à en changer, car toute illusion alternative est morte. Ainsi la relation politique s'installe dans la même névrose conjugale que celle du couple ou des générations nouvelles. Le prix à payer est celui d'une intensité faible, d'une exigence mineure, d'une intelligence climatisée qui permette de ne jamais franchir le seuil de rupture.

Est-ce que je n'entreprends tant de voyages que pour ne pas changer tout simplement d'appartement? Faute de rupture « verticale », je trouve un *modus vivendi* horizontal, allant d'un horizon à l'autre sans franchir une situation toute simple. Toutes les situations évoluent sur le modèle de la psychanalyse : interminable. Dispositifs réglables, commutations minimales, petites corrections de trajectoire, ça, c'est la vie aujourd'hui, telle qu'au fond la biologie et la génétique la transforment en psychologie molle et pragmatique horizontale. Fin de la dimension verticale, fin des transgressions et des interdits, fin des révolutions, fin de l'orgie.

Indifférence à toute solution en puissance.

Déjeuner avec Fabius. Quelle naïveté que de solliciter d'un vague rassemblement d'intellectuels et d'actrices quelque lumière sur l'art de gouverner! Que veulent les populations? Pourquoi ne s'enthousiasment-elles pour rien? Pourquoi ce qu'on fait pour elles résulte en des sondages négatifs? Que cet homme, qui n'est

certes pas arrivé à Matignon sans user de quelque ruse, qui doit bien avoir mesuré ce qu'il entre de malin génie, de mauvaise volonté, de fourberie et d'orgueil dans n'importe quelle trajectoire politique réussie, que cet homme puisse afficher une telle candeur sur les mécanismes pervers de l'indifférence populaire, déplorant l'apathie, la perfidie des masses, le manque d'imagination et de participation, l'absence de mythe collectif, etc. (alors que c'est par la grâce de cette indifférence que lui et d'autres sont aujourd'hui au pouvoir), déplorant le vide de l'univers social sans apparemment prendre du tout conscience du vide du pouvoir lui-même (ce pour quoi il l'occupe merveilleusement bien), ceci est confondant. On se demande comment il peut survivre plus de deux jours dans ce rôle et dans ce décor. Le peuple s'ennuie? Étonnez-le, sinon il se distraira lui-même à vos dépens. Il ira chercher l'étonnement dans le spectacle (celui des media, celui du terrorisme) s'il ne le trouve pas sur la scène politique. L'étonnement reste la grande passion des individus et des peuples. Et rien de ce que vous avez fait ne l'a étonné. Les frapper en leur disant la vérité? Foutaises. La vérité est d'un grand péril, puisque celui qui la dit est le premier à y croire. Or il suffit qu'un homme politique croit à ce qu'il dit pour que les autres cessent d'y croire : ça, c'est la perversité propre au champ politique. Rien ne sert d'être vrai, il faut encore l'éclat de la vérité. Rien ne sert de mentir, il faut encore l'éclat du mensonge. C'est ce dont auront manqué les socialistes jusqu'au bout. Ils auront beaucoup menti, ils auront beaucoup dit la vérité, mais ils n'auront jamais su, de l'un ni de l'autre, tirer une action d'éclat. C'est vrai, la vérité peut elle aussi être l'occasion d'un « coup » politique, c'était bien l'ambition de

Fabius, mais il ne faut jamais croire à la vérité de la vérité, sinon vous en perdez tout l'effet. Il faut jouer la vérité comme défi, aller plus loin que ce qu'il faut en dire pour qu'elle soit strictement vraie. Il faut que la vérité étonne, sinon elle est de l'ordre de la bêtise. C'est tout le calvaire politique de l'affaire Greenpeace. Si un premier ministre ne sait pas cela, il est à côté de ses pompes. Et c'est bien l'impression que laisse Fabius : sûr de son ambition et tout à fait ignorant de l'immoralité des mœurs. J'avais devant moi la Gauche Divine en personne.

La théorie ne se fonde pas sur les faits acquis, mais sur les événements à venir. Sa valeur n'est pas dans les événements qu'elle éclaire, mais dans l'onde de choc des événements qu'elle préfigure. Elle n'agit pas sur la conscience, mais directement sur le cours des choses, dont elle tire son énergie. Il faut donc bien la distinguer de l'exercice collégial de la philosophie et de tout ce qui s'écrit en fonction de l'histoire des idées.

La gentilezza lusitanienne. Beauté de Lisbonne. Capanica, la falaise du viol. Charnica, le feu d'artifice et le cirque populaire. Les palais au bord du Tage. Linda Lolita. Schubert au Palacio Queluz. Le marché des voleurs. Le restaurant sur la plage. Mille fois le serveur revient demander si tout va bien, si le vin est frais, si le poisson est bien grillé, si tout le monde est content. A la mille et unième fois, M. lui déclare ouvertement, les yeux dans

les yeux : Écoute, tout est parfait, c'est *le bonheur!* Il est comme paralysé, pris complètement à contre-pied et disparaît définitivement.

Dunkerque. L'émotion populaire, le champagne qui explose, les vieux travailleurs qui pleurent au lancement du dernier bateau des chantiers navals. Hymne collectif à la fin du travail. Car ce bateau énorme, personne n'en veut. C'est un acte pur. Il n'a même pas de nom, on n'a pas osé le baptiser, puisqu'il est le fruit de la stérilité conjointe de la Terre et du Travail, comme dirait Marx, dont j'aimerais voir la tête devant ce produit ahurissant des forces productives. On lui a donné le sigle 331. Il n'aura servi que de prétexte à la rage de produire, à la vanité de produire qui suffit encore à désespérer des générations. Cet objet fabuleux, témoin de l'immense capacité inutile de l'homme, il faut dès maintenant l'enfermer au musée, dans une crypte au néon, avec tous les travailleurs désormais esclaves non du capital, mais de la seule légende du travail, entrés vivants dans la légende des usines.

L'homme a perdu la capacité fondamentale du singe, qui était de se gratter dans le dos. D'où résultait une singulière autonomie, et la liberté de s'associer pour d'autres raisons que la nécessité de se gratter les uns les autres.

Piétiner les feuilles comme de la neige, dans la lumière folle de la citadelle morte, dont le prince jadis s'est insurgé contre son roi, et pour cela les murailles en furent démantelées.

La « performance » des Magazini Criminali à Rimini : ils transforment l'abattage d'un cheval, sur place, et son équarrissage en sacrifice rituel pour une centaine de spectateurs. Grand émoi autour de cela. Certes. Mais ce qu'il y a de répugnant n'est pas le spectacle de la mort en lui-même, c'est qu'il n'ait rigoureusement aucun sens collectif ni pour les acteurs ni pour les spectateurs, chez qui toute valeur sacrificielle a depuis longtemps disparu au profit d'une sémiologie mondaine de la violence et du sang.

L'équilibre est toujours en crise, mais sans conséquences graves. L'aiguille ne fait qu'osciller autour d'un centre hypothétique, une médiane statistique. Les oscillations n'entraînent plus de renversement, puisqu'il n'y a plus de centre de gravité du système. La crise de 29 ne peut plus se reproduire aujourd'hui. Elle est remplacée par une simulation perpétuelle de crise. De même les valeurs héroïques ou intrinsèques d'une société sont susceptibles de s'effondrer, tandis que les mêmes valeurs rénovées, simulées, liftées (voyez Reagan), ne risquent plus de catastrophe. Leur poids ne risque plus de les entraîner à leur perte. Elles flottent, ou, comme les monnaies, elles suivent les ondulations du serpent.

Ainsi faisons-nous dans notre vie : un flotteur de chaque côté, nous avançons en oscillant autour d'une ligne d'équilibre hypothétique, loin des déclinaisons fatales.

Se souvenir avec émotion du Pompéi des années 60, proche encore de celui des années 1800, de celui qu'ont pu voir Goethe et les voyageurs du XVIII^e siècle, proche encore de la fouille et de la naïveté rurale, comme une estampe. Puis remonter en esprit jusqu'à l'origine, jusqu'au moment de la catastrophe, le rêve absolu. Sourire de cette nostalgie incurable, de ce regret perpétuel (même les ruines étaient plus belles dans le passé), et pourtant garder la fraîcheur de ce regret.

Nous lisons l'ordre ou le désordre du monde dans le fait divers. La catastrophe de Trente, le Boeing d'Air India, l'aéroport de Beyrouth, le drame du Heysel, ce sont les seuls événements marquants, au contraire des événements « politiques », car ils se répondent secrètement les uns aux autres et enferment ainsi, sous forme poétique en quelque sorte, toute l'information du monde. Comment les appeler d'ailleurs? Drame, psychodrame collectif, accidents, terrorisme, complot, catastrophe? Ils sont tout cela en même temps, et fascinants à la mesure de cette incertitude. Ils sont comme la boîte noire de l'avion disparu. En général, elle ne livre pas grand-chose, et souvent on ne la retrouve même pas. Pourtant, c'est elle qui est comme l'hologramme en miniature de

l'ensemble. Les boîtes noires se parlent entre elles, à nous d'être branchés sur cette longueur d'onde.

Dans les environs de M., absolument tous les carrefours ont été remplacés par d'odieuses gyroscopies bien plus dangereuses que les carrefours traditionnels. Rien n'est plus beau que deux routes qui se croisent. Et rien n'est plus ridicule que deux routes qui se mettent à s'enrouler pour échapper l'une à l'autre, vouant l'usager à un excès de signalisation inutile. Stupidité des technologies à la mode : les routes se croisent sans se toucher – c'est la philosophie de l'échangeur. Chez les hommes, ça s'appelle la communication.

Dès qu'il arrive, le silence se fait, comme lorsqu'on avance dans la campagne et que les criquets se taisent mystérieusement. La zone de silence se déplace avec lui comme un œil, et la stridence reprend dès qu'il est passé. Dans cette zone, le destin ne pénètre plus, tout se tait, les passions s'éteignent, mais c'est la zone idéale pour mesurer la stridence du monde.

Chaque fin de cycle d'activité, de souffrance ou de plaisir, est sanctionnée par une masturbation symbolique. Sorte d'offrande mythologique pour sceller un événement, clin d'œil de la jouissance, enjouement de la fin. Pour les sociétés aussi, la fin d'un

cycle se solde par une masturbation symbolique, qui précède de peu la mélancolie réelle. Tel fut pour nous le socialisme.

Le geste célèbre d'arracher sa page de la machine à écrire, par où l'écrivain ou le journaliste s'égalent au héros de l'Ouest qui dégaîne.

Pour « Amérique », une seule méthode : étant donné un certain nombre de fragments, de notes, de récits réunis dans un laps de temps donné, il *doit* y avoir une solution qui les intègre *tous*, y compris les plus banals, sans addition ni soustraction, dans un ensemble nécessaire, la nécessité même qui a veillé partout en filigrane à leur collection. Faire l'hypothèse que ce matériel est le seul et le meilleur, parce qu'il s'ordonne secrètement selon la même pensée, que tout ce qui a été pensé selon la même obsession a un sens et qu'il y a forcément une solution au problème de sa reconstitution. Le travail part de la certitude que tout est déjà là, et qu'il suffit d'en trouver la clef.

L'information peut tout nous dire. Elle a toutes les réponses. Mais ce sont des réponses à des questions que nous n'avons pas posées, et qui ne se posent sans doute même pas.

Comme il faut des hommes de pouvoir pour nous épargner l'abjection de son exercice, ainsi il faut des hommes savants pour nous épargner l'abjection du savoir.

Le cancer comme le terrorisme occupent des zones fractales. Ils naissent des zones désertifiées, désintensifiées, laissées à l'abandon. Or le corps et le social sont aujourd'hui des zones désertifiées.

Le conducteur du train dont l'accident a fait quarante-deux morts avoue qu'il a bien enregistré le signal, qu'il l'a même consigné dans la boîte noire, mais qu'il n'a pas ralenti. Enregistrement réflexe, mais non suivi d'effet. Réaction automatique au signe, mais pas au contenu. Circuit fermé du cerveau et de la machine. Interaction avec la boîte noire, mais pas avec le monde. C'est la logique profonde de la communication – être branché sur le signe, et faire signe en retour, répondre aux signes par des signes plutôt que par des actes. C'est donc la logique même de la communication qui entraîne des accidents de cet ordre, et non quelque défaillance humaine ou d'organisation.

Cancer : le code se détraque, se désorganise, laisse proliférer les cellules indifférentes. Maladie de l'information.

Sida : levée des immunités (des défenses secrètes du corps). Hantise de la contiguïté, des flux (sperme, sang, salive), du contact. Maladie de la communication.

Et si tout cela reflétait un refus sauvage, instinctif, des flux de communication, de sperme, de sexe, de parole? S'il y avait là une résistance « instinctive », vitale, à l'extension des flux et des circuits – au prix d'une nouvelle pathologie mortelle, le Sida et le Cancer, qui finalement nous protégerait de quelque chose de plus grave encore, ou du moins servirait d'alarme? La névrose est bien ce que l'homme invente pour se protéger de la folie.

A supposer qu'on ait prévu à une heure près le tremblement de terre de Mexico, qu'y aurait-il eu de plus pressé? Faire évacuer les populations ou assurer la retransmission mondiale des images? Dans le subconscient de tout journaliste traîne l'idée qu'on a, en cette occasion, perdu les plus belles images de la catastrophe. Si le séisme avait été prévu, qui aurait manqué la retransmission par satellite? Personne. En Italie aussi, en 1981, les media sont arrivés avant les secours.

On peut même se demander si, à supposer que rendez-vous ait pu être pris avec la catastrophe, une foule de curieux n'aurait pas immédiatement convergé sur Mexico. Des charters entiers de snobs voraces seraient arrivés, remplaçant les Mexicains qui auraient fui.

Exalter le chorus, fouetter le cirrus, secouer le virus, prôner le tonus, mirifier l'habitus, mystifier le stratus, pondérer le cursus, terrifier le processus.

Nous entrons dans une période d'intense cadavéricité, à laquelle notre imagination ne suffit plus. Il faut là aussi choisir et se faire une nécrologie personnelle. Est-ce un avant-goût de la fin du siècle?

Tout aujourd'hui, le lancement d'un journal, d'un navire, d'un avion commercialement ruineux, d'un réseau routier, d'un nouveau missile ou d'un programme culturel se justifie en dernière instance par le fait que ça crée de l'emploi. Cette argumentation elle-même dénuée de sens est notre alibi, notre sacrement final, notre extrême-onction.

Au-delà d'un certain seuil de dépense, l'énergie entre en surfusion. L'amour, une fois répété assez souvent, on peut le faire indéfiniment. L'hystérésie est totale, la dépense s'exalte, plus de principe d'économie. Dans la décuplette du Surmâle, on utilise même l'énergie du mort, le cadavre continue de pédaler. Il pédale même mieux que le vivant, puisqu'il n'a plus de problème. C'est la pulsion de mort qui multiplie les effets moteurs ou érotiques, par principe d'inertie.

En avion, avant d'atterrir : « Mesdames, Messieurs, votre inconscient, s'il vous plaît! »

Tomber amoureux, l'espace d'un soir, de la harpiste de l'orchestre de l'Opéra, dans son décolleté noir, avec son collier d'or. Le jeu de ses paupières et de ses cils, de ses mains et de son regard, m'aura plus préoccupé que la scénographie prétentieuse de Berio. Les musiciens de toute façon étaient plus beaux que les acteurs, et leurs menus plaisirs, leurs conciliabules secrets, leurs mimiques dans la fosse de l'orchestre, tout cela était bien plus vrai que le drame ridicule qui se jouait au-dessus.

Rien n'égale la solitude d'un pianiste de grand hôtel. Tout autour il n'y a que rumeurs de cocktail et mondanités, lui est plus seul avec sa mélodie que sur une île. Pourtant, à un moment donné, il s'arrête, et les gens l'applaudissent. On est doublement étonné : cette musique avait donc une fin, et les gens l'écoutaient? Il jouait quelque chose, et il ne jouait pas en vain? Lui-même semble stupéfait. Mais il sait bien, dans le secret de son âme, que ces applaudissements n'éclatent qu'à cause du silence de sa musique, dont ces têtes folles prennent conscience comme du sucre qui fond dans leur verre. Aussi, telle la cantatrice chauve, se hâte-t-il de relancer la mélodie.

Le bouc émissaire n'est plus ce qu'il était. Il n'est plus celui sur lequel on s'acharne, il est celui sur lequel on pleure (les droits de l'homme, les dissidents, les beurs, etc.). Mais c'est quand même le bouc émissaire, et c'est toujours le même.

Quand il y a une solution, ce n'est plus un vrai problème.
Quand il y a une réponse, ce n'est plus une vraie question.
Car alors le problème fait partie de la solution, et la réponse fait partie de la question.

Et alors il n'y a plus que des solutions sans problèmes, et des réponses sans questions.

Heureux temps où nous n'avions que des questions sans réponses et des problèmes sans solution!

Les droits de l'homme, la dissidence, l'antiracisme, SOS, SOS, ce sont des idéologies douces, easy, post coitum historicum, after the orgy, à l'usage d'une génération facile qui n'a connu ni les idéologies hard, ni les philosophies radicales. Idéologie d'une génération, néo-sentimentale en politique aussi, qui redécouvre l'altruisme, la convivialité, la charité internationale et le trémolo individuel. Effusion, solidarité, émotivité cosmopolite, pathétique multimedia : toutes valeurs molles durement réprouvées par l'âge nietzschéen, marxiste-freudien (mais aussi rimbaldien, jarryque et situationniste). Nouvelle génération, celle des enfants gâtés de la crise, alors que la précédente était celle des enfants maudits de l'histoire.

Ces jeunes gens romantiques, mondains, impérieux et sentimentaux retrouvent la prose poétique du cœur, et en même temps la voie des affaires. Car ils sont contemporains des nouveaux

entrepreneurs, et ce sont eux-mêmes de merveilleuses bêtes de media. Idéalisme transcendantal et publicitaire. Proche de l'argent, des mouvements de mode, des carrières performantes, toutes choses honnies par les générations hard. Une immoralité soft, une sensualité de plus basse définition. Une ambition soft aussi : celle d'une génération à qui tout a déjà réussi, qui a déjà tout pour elle, qui pratique la solidarité avec aisance, qui ne porte plus les stigmates de la malédiction de classe. Ce sont les Yuppies européens.

Listing d'existence
Design existentiel
La mort clefs en main
Pas l'infini : l'exponentiel

Toute notre culture à l'approche de la fin du siècle est comme celle des mouches à l'entrée de l'hiver. Ayant perdu leur agilité, rêveuses et affolées, elles tournent lentement devant la vitre, dans les premières brumes glaciales du matin. Elles font leur dernière toilette, leurs yeux ocellés chavirent, elles tombent d'elles-mêmes le long du rideau.

Face à l'objectif, la tentation est de s'immobiliser, par réflexe de défense. Mais c'est la même chose de l'autre côté de l'objectif, quand on prend une photo : on s'immobilise, on se vide de sa substance pendant un bref instant, pour surprendre l'objet.

Le ramollissement de la pensée a commencé avec l'idéologie à cœur ouvert : les Nouveaux Philosophes. Ça a continué avec les Nouveaux Romantiques. Puis le revival de la philosophie en général. Puis l'euphorie de la nouvelle entreprise et des nouvelles affaires. Le « naturalisme » social du néo-libéralisme. Partout se sont réinstallées des valeurs liftées, un dynamisme émouvant, une religiosité puérile, où l'amour refait allégrement surface. Une façon pour la horde de resserrer les rangs au moment de la plus grande dispersion de l'espèce.

Zinoviev se fout de l'intelligentsia occidentale, avec sa finesse, sa sophistique. Il sait que la réalité massive, inintelligible, de l'autre côté du rideau de fer, est plus intéressante que nos processus dialecticiens et interactifs. Il tire la puissance de son ironie de la puissance de la bêtise. Si nous ne l'avons pas vaincue, cette bêtise – dit-il en substance – ce n'est pas vous qui allez la dépasser. Et il a foutrement raison. Ou encore : vous êtes absolument en retard sur nous, car nous avons connu le pire, tandis que vous ne le connaîtrez que plus tard. Rien à opposer à cela. Les dissidents? Dans le cas Sakharov, dit Zinoviev, le monde occidental et celui de l'Est sont *également bénéficiaires* et également responsables de cette situation lamentable. Vous n'avez aucune chance de nous convertir, car nous sommes une forme plus avancée, la forme sociale d'après la catastrophe, celle de la survie. Vous êtes encore en vie, nous sommes déjà en survie. De toute façon, votre société

est artificielle : elle entretient à n'importe quel prix des illusions dont nous avons déjà tiré toutes les conséquences. N'espérez pas que le communisme évoluera, c'est vous qui prenez tout doucement la même voie que la nôtre, vous nous ressemblez déjà beaucoup.

L'Occident désire-t-il la fusion, la libéralisation, la désagrégation du bloc soviétique? Pas du tout. Il y perdrait ce qui lui sert d'idéologie : l'existence du bloc adverse, auquel il est structurellement lié. La liquéfaction de ce bloc glacière altérerait tout le système de défense et le profil des valeurs occidentales, par leur seule dissémination à l'infini. Exactement comme la fonte des glaces altérerait le niveau des océans, effaçant les continents habités, et jusqu'au souvenir de leurs frontières. Si tout le bloc soviétique fondait à la chaleur des droits de l'homme, cela constituerait pour l'Occident une catastrophe égale à celle de la fonte subite des glaces polaires, ou encore à celle qu'aurait constituée en son temps le déferlement du stock d'or soviétique sur le marché mondial. A quoi sert dès lors de parler de l'enfer socialiste? Il a exactement les qualités infernales nécessaires pour soutenir la fiction de notre univers paradisiaque. S'il n'est pas juste en soi, il est complètement justifié par ce rôle qu'il joue dans la structure d'un équilibre mondial et la survie de nos propres valeurs. Celles-ci elles-mêmes n'ont aucune valeur absolue au regard de quelque fin de l'homme que ce soit (aucune divinité objective ne certifie de la supériorité humaine du bloc occidental sur le bloc oriental), elles n'ont de valeur que relative dans cette opposition réglée entre le paradis et l'enfer.

Nous sommes un peu l'équivalent des ouvriers « sublimes » du XIX^e siècle : situation électorale, caractère distinctif, vertu, démon de la philosophie, démon de l'artisanat critique, indifférence royale au destin industriel.

Quand on aura balayé la question des droits de l'homme, on verra surgir une préférence relative pour l'absence de liberté, à l'est comme à l'ouest, au sud comme au nord. On sera alors devant le véritable problème. Zinoviev est le penseur paradoxal de cet état de choses. De la servitude liée à l'accomplissement des modèles, de l'indistinction entre le paradis et l'enfer.

L'art de Christo trouve une qualité érotique et esthétique dans l'habillement, alors que nous sommes depuis longtemps habitués à la vulgarité d'une esthétique du déshabillage. La mauvaise publicité exalte les choses en les rendant visibles, trop visibles, Christo, lui, exalte une forme en la dissimulant. Il lui fait une sorte de publicité énigmatique, dans le droit fil de la distinction de Baudelaire : les vrais artistes sont ceux qui donnent à la marchandise un statut héroïque, alors que les bourgeois ne savent lui donner, dans la publicité, qu'un statut sentimental.

Emballer le sol, le revêtir, c'est rendre à la ville, à la rue, le charme d'un espace intérieur, d'un espace public maternel comme celui de certaines villes italiennes. Surtout quand le soleil chaud et voilé de septembre correspond à la calligraphie voilée de l'ensemble.

Les simulacres sont acceptés aujourd'hui partout dans leur version réaliste : il y a du simulacre, il y a de la simulation. C'est d'ailleurs la version intellectuelle et mondaine de cette vulgarisation qui est la pire : tout est signe, les signes ont aboli la réalité, etc. Qui eût dit, il y a dix ans, que le signe tomberait si vite dans la langue de bois? Comme le « prolétariat », la « dialectique », l'« inconscient » : tout ça n'aura même pas passé l'an 2000.

La Tempête jouée par des mongoliens devant un parterre ultramondain de ministres et de stars. Fondation Kennedy. Tous les mongoliens shakespeariens seront reçus demain par le pape. Flirt d'une société avec ses pires déchets. Qui sont les mongoliens en cette conjoncture?

Les riches ne te donnent jamais rien (dixit A.) La richesse est implacable, elle te baise toujours. Les riches en intelligence, en pouvoir, en beauté ne te font pas plus de cadeaux. Ils te font payer d'autant plus cher que leur capital est symbolique.

Rapprocher cette figure implacable de la richesse de la comtesse Bathory qui supplicie ses jeunes paysannes. Elle du moins fut suppliciée, murée vivante dans l'obscurité totale, dans le silence absolu et dans ses déjections, avec un trou dans le mur pour la nourriture. Les bains de sang qu'elle avait pris lui donnèrent l'énergie féroce de tenir pendant deux ans dans les ténèbres.

Penser à cette douce époque en se promenant dans les ruelles de Rome. Ici aussi tout est profondément incestueux, mais d'une autre manière qu'Élisabeth Bathory, pour qui toutes ces paysannes étaient ses filles, dont elle scellait l'inceste par le sang. Inceste sadique et violent, alors que toute la culture romaine pratique un inceste spirituel et en douceur. Proche du fétichisme : celui de la mamma, de la sœur, du jeune adolescent, de la Vierge et des Saints, tout cela virevoltant dans la même spirale incestueuse. La perfection charnelle du détail, la douceur charnelle du marbre, la transparence lubrique des fontaines, le nombril des places au cœur des ruelles, et l'eau qui en ruisselle. Miracle d'une urbanité sans faille, d'une civilité totale, même celle des ruines. Au plus loin qu'on remonte en Italie, il n'y a jamais eu de nature, il n'y a jamais eu qu'une figuration baroque.

La Femme Idéale est comme la Città Ideale. Forme pure et déserte, avec quelques jalousies levées sur des ténèbres fraîches et sans signification, d'où s'échappent quelques plantes vertes et parfois un linge allégorique.

Il y a déjà eu des situations où les sexes semblent s'éloigner définitivement l'un de l'autre, par sublimation ou chasteté, ou comme aujourd'hui, par oscillation des différences. Fin de l'Empire romain, fin du Moyen Age. L'ambiance de fin du monde, l'ambiance millénariste rapproche les sexes frénétiquement ou les éloigne irrémédiablement.

Séduire pour une femme consiste à se glisser dans une place vide, où sa forme idéale est déjà dessinée par toutes celles qui l'ont précédée. Séduire pour une femme est l'acte d'une espèce animale, et toutes sont complices de la moindre entreprise de séduction de l'une d'entre elles. Il y a une chaîne de la séduction féminine. L'homme, lui, se retrouve devant une tâche écrasante : affronter à travers chacune l'image et le jugement complice de toutes les autres. Le jeu est inégal, et l'on comprend qu'il s'y risque de moins en moins. De toute façon, la femme s'est toujours réservé la part captivante de la séduction (la séductrice), lui s'est toujours retrouvé avec la part légèrement ridicule (le séducteur). Or, il est difficile à l'homme d'entrer dans un jeu d'objet sexuel, de simuler en quelque sorte la féminité. Car il n'y a pas de chaîne de séduction masculine. Entrer dans une complicité d'objet désirable, une complicité d'espèce avec les autres hommes, comme le font les femmes entre elles, est impossible. Nul pacte secret ne protège l'homme dans son entreprise.

Le jour de la fin du monde, il n'y aura personne, comme il n'y eut personne au commencement. C'est un scandale. Un tel scandale pour l'espèce humaine qu'elle est bien capable, collectivement et par dépit, de hâter cette fin du monde par tous les moyens, simplement pour jouir du spectacle.

Petite cérémonie tribale entre intellectuels, sur la Cinquième Avenue, pour parler de la fin du monde. L'idée peut sembler merveilleuse d'en parler précisément à New York, qui en est l'épicentre. A la réflexion, cela n'a aucun sens, car New York, c'est déjà la fin du monde, il n'y a aucun sens à la réfléchir en miniature dans un scénario forcément inférieur à son modèle. Sauf précisément l'exigence de sauver l'*idée* de la fin du monde contre son événement réel – ce qui est le travail habituel des intellectuels.

Challenger, Tchernobyl : seuls accidents heureux, comme des arrêts du système sur image. Comme la photo fixe le mouvement et lui rend le caractère inoubliable qu'il avait perdu, ainsi l'explosion de Challenger a ressuscité l'imagination de l'espace. Les photos de Challenger n'étaient si belles que parce qu'elles ont fixé la destination secrète de l'aventure spatiale, dont la vitesse ne nous rend que le mouvement apparent.

De l'holocauste à l'hologramme : un beau programme.

On ne photographie bien que par lumière brillante, les jours de transparence, ou par ciel gris plombé. Les couleurs éclatent dans l'un ou l'autre cas, soit par brillance soit en sourdine. De même on n'écrit bien que dans l'illumination totale ou la mélancolie profonde.

J'arrive vers une sorte de château, par un chemin enneigé. La pièce où je pénètre est tapissée partout, même les meubles, même le plafond, de plusieurs centimètres de neige. Par la fenêtre brillent des publicités violentes, bleues et rouges, fluorescentes. Je me promène clandestinement dans les pièces immenses. J'ai vécu ici jadis. Des voix s'approchent, je suis gêné, car ce sont des hommes importants, et rien ne justifie ma présence. Mais leur voix s'altère, leur regard change, et ils deviennent soudain des débiles profonds. Le château est un asile, d'ailleurs une infirmière est étendue sur une longue table dans le péristyle. Je me réveille, non sans l'impression exacte d'avoir été fou moi-même, ici même, lors d'une vie antérieure.

Rire de la femelle

Spectre du rire râle de la femelle

rire intermittent d'une spectatrice albinos

Sexe transparent d'une spectatrice femelle

Fin du monde dans la Cinquième Avenue

prurit du collapse

collapse du prurit

Fistules ontologiques Billevesées

Lèvres impures lèvres expures

Éthique de l'agonie.

On peut objecter que nous allons pouvoir assister à l'origine du monde grâce aux télescopes prodigieux qui nous font remonter, de nébuleuses en quasars, le cours du big bang originel. Les traces de l'origine sont toujours là, dans l'espace, il suffit d'en remonter

le cours. Mais justement elles s'éloignent de plus en plus dans le futur. Cet horizon de fragments d'univers contemporains des débuts du monde, nous ne l'atteindrons jamais. Donc l'origine n'aura jamais lieu pour nous. Donc il n'y aura pas de fin non plus, puisque la seule fin est de renouer avec l'origine.

Aujourd'hui lundi, une fois rédigés tous les articles, répondu à tous les courriers (enfin!), passé la thèse et largué l'Amérique – aujourd'hui pour la première fois depuis dix ans, vingt ans peut-être, je m'aperçois que je n'ai plus rien à faire. Aucun projet, aucune contrainte. Tout ce qui était en suspens a été réglé, et ce qui adviendra dès lors sera en quelque sorte une existence supplémentaire, séparée de l'autre par ce moment de légèreté, de vide, d'étonnement et de soulagement – moment unique sans doute, qu'il faut saluer au passage, et en l'honneur duquel j'ai observé une minute de silence.

La Cynécure. Chercher la Cynécure (dans la palinodie de mes cœnesthésies, comme dirait Segalen). La forme sabbatique.

Le rêve stoïcien de notre adolescence, le détachement, se trouve soudain matérialisé dans l'âge mûr. Me voici détaché dans une structure de recherche aux couleurs irisées de l'arc-en-ciel.

On ne laisse jamais les villes tranquilles, elles sont toujours en travaux. On creuse, on démolit, on construit. Défection, réfection. Seuls certains lieux de Californie peut-être, complètement anesthésiés par le luxe domestique et le confort suburbain, semblent reposer dans une ambiance définitive, au-delà de la déconstruction perpétuelle. Nos corps aussi sont toujours en travaux, toujours inquiétés, suppliciés, rénovés. Jamais reposés, jamais sereins. La paix de l'âme, impossible d'y souscrire plus de quelques heures. L'impatience l'emporte toujours. La tranquillité, tout le monde y aspire, mais d'une façon aujourd'hui dérisoire, par où passent les derniers moments de l'âme contemplative. A la campagne, il y a toujours un chien qui hurle. Et la stérilité est héréditaire.

Il y a des choses dont on ne peut plus parler ou pas encore reparler. Leur fantôme n'est pas encore stabilisé. Le marxisme?

Il y en a d'autres dont on ne peut pas encore parler, ou déjà plus, parce que leur fantôme court déjà par les rues, leur ombre les précède. L'information, la communication?

On ne parle bien que de ce qui est en train de disparaître. La lutte de classes, la dialectique chez Marx, le pouvoir, la sexualité chez Foucault. L'analyse même contribue à précipiter leur perte.

Glisser comme le reptile sur la moquette mentale
mentalité zéro
Ramper comme le chien paralytique
vers la mer énervée
Comme les derniers squatters des catacombes du politique
politiquement suaves
métaphysiquement sveltes
Dialogues des Morts Jubilés Extrême-Onction
Pure nécrologie de la fin du siècle
Luxurious Serenity
Spectrum Realty
Inconditional Shit

La Californie n'est plus ce qu'elle était
Rome non plus n'est plus ce qu'elle était
Plus de cité impériale
Plus de société folle
Où aller?
Berlin Vancouver Samarkande?

Ce journal est une matrice subtile de paresse.

DANS LA MÊME COLLECTION

Jean-François Lyotard
Instructions païennes

David Cooper
Qui sont les dissidents

Jean Baudrillard
L'Effet Beaubourg

Pierre-Jakez Hélias
Lettres de Bretagne

Jean-Marie Touratier
TV

Vercors
Sens et Non-Sens de l'histoire

Jean-Marie Touratier
Le Stéréotype

Colette Pétonnet
On est tous dans le brouillard

Collectif
Stratégies de l'utopie

Alain Touraine
Mort d'une gauche

Serge Doubrovsky
Parcours critique

Jalil Bennani
Le Corps suspect

Suzanne Roth
Les Aventures au XVIII^e siècle

Rosèlene Dousset-Leenhardt
La Tête aux antipodes

Jean Oury
Onze heures du soir à La Borde

Collectif
Analyse de l'idéologie, I

Fernand Deligny
Les Enfants et le Silence

Pierre Bouvier
Travail et Expression ouvrière

Sarah Kofman
L'Énigme de la femme

Louis Sala-Molins
Le Dictionnaire des inquisiteurs

Jacqueline Rousseau-Dujardin
Couché par écrit

Jean Borie
Mythologies de l'héritité au XIX^e siècle

Patrick Lacoste
Il écrit

Jean Baudrillard
Simulacres et Simulation

Claude Durand
Chômage et Violence

Collectif
Le Semblant

Collectif
Rejouer le politique

Armando Verdiglione
Fondations de la psychanalyse

Dominique Viart
L'Écriture seconde

Colette Pétonnet
Espaces habités

Jean-Luc Nancy
Le Partage des voix

Collectif
Le Champ du laboureur

Sarah Kofman
Le Respect des femmes

Sarah Kofman
Comment s'en sortir?

Sarah Kofman
Un Métier impossible

Collectif
C'est terrible quand on y pense

Jacques Derrida
D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie

Luce Irigaray
La Croyance même

Collectif
Analyse de l'idéologie, II

Sarah Kofman
Nietzsche et la Métaphore

Sarah Kofman
Lectures de Derrida

Edgar Morin
Le Rose et le Noir

Jean-Joseph Goux
Les Monnayeurs du langage

Mikkel Borch-Jacobsen, Éric Michaud, Jean-Luc Nancy
Hypnoses

Jean-François Lyotard
Tombeau de l'intellectuel et Autres Papiers

Jacques Derrida
Otobiographies

Max Gallo
Les Idées décident de tout

Paul Virilio
L'Horizon négatif

Sarah Kofman
L'Enfance de l'art

Sarah Kofman
Mélancolie de l'art

Jean Baudrillard
Le Miroir de la production

Christine Buci-Glucksmann
La Raison baroque

Jean-François Lyotard
Le Postmoderne expliqué aux enfants

Christine Buci-Glucksmann
La Folie du voir

Sarah Kofman
Nietzsche et la Scène philosophique

Sarah Kofman
Pourquoi rit-on?

Sarah Kofman
Paroles suffoquées

Jean Baudrillard
L'Autre par lui-même

Jean Baudrillard
Cool memories (1980-1985)

Sarah Kofman
Conversions

Jean-Marie Touratier
Manuel pratique d'art contemporain

Jean-François Lyotard
Heidegger et « les juifs »

André Gorz
Métamorphoses du travail
Quête du sens

Henri Cueco, Pierre Gaudibert
L'Arène de l'art

Jean-François Lyotard
L'Inhumain

Michel Ragon
Karel Appel, de Cobra à un art autre

Démosthènes Davvetas
Soleil immatériel

Jean-François Lyotard
La Guerre des Algériens

Jean Oury
Création et Schizophrénie

Michel Sicard
Essais sur Sartre

Christine Buci-Glucksmann
Tragique de l'ombre

Jean-François Lyotard
Pérégrinations

Sarah Kofman, Jean-Yves Masson
Don Juan ou le refus de la dette

Sarah Kofman
« Il n'y a que le premier pas qui coûte »

Jean-François Lyotard
Lectures d'enfance

André Gorz
Capitalisme, Socialisme, Écologie

Collectif
Penser la folie
Essais sur Michel Foucault

Christine Buci-Glucksmann
L'Enjeu du beau

Jean Oury
L'Aliénation

Jean-François Lyotard
Moralités postmodernes

Jean-François Lyotard
Des Dispositifs pulsionnels

Jean-François Lyotard
Dérive à partir de Marx et Freud

Édouard Valdman
Les Juifs et l'Argent

André Antolini/Yves-Henri Bonello
Les Villes du désir

Pierre Alechinsky
Travaux à deux ou trois

Pierre Bouvier
Socio-Anthropologie du Contemporain

Yves-Henri Bonello
L'Injustice

Christine Buci-Glucksmann
L'œil cartographique de l'art

Collectif
Puissance du baroque

Jacques Derrida/Bernard Stiegler
Échographies de la télévision

Édouard Jaguer
Cobra au cœur du XX^e siècle

André Gortz
Misères du présent
Richesse du possible

Blandine Kriegel
La Cité républicaine

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À
MAYENNE EN AVRIL 1999
NUMÉRO D'IMPRESSION : 45829
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 1999.
NUMÉRO D'ÉDITION : 537

Imprimé en France

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0405187 6



9 782718 603162



05 99
S 20 392 1
125 F